

# SAUVAGE – Mise à sac



*Louant ses services au plus offrant, In'kiro est un mercenaire au service des puissants. Cette fois, il travaille pour le compte de la société Medellin, une entreprise minière victime de pillage.*

## Lecture et téléchargement

Ce texte est disponible en lecture en ligne sur le présent document, mais également en téléchargement au format [EPUB](#) ou [PDF](#). Pour télécharger un fichier, utilisez « Clic droit » puis « Enregistrer le lien sous ».

Vous pouvez également retrouver mes textes sur mon [profil Atramenta](#)



Illustrations : Francois Gomes.

Les dessins et textes présents sont mis à disposition selon les termes de la Licence [Creative Common CC BY NC-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Pas d'utilisation commerciale. Pas de modification.

<https://latourduroiherleur.com/>

# SAUVAGE

## Tome 01 : Mise à sac. Sommaire

- ➔ Chapitre 1 - Rinera - Porte Nord
- ➔ Chapitre 2 - Rinera - Au Bajo
- ➔ Chapitre 3 - Rinera - Aux abords de la cité
- ➔ Chapitre 4 - Rinera - Au Trois Plumes
- ➔ Chapitre 5 - Rinera - Siège de la société Medellin.
- ➔ Chapitre 6 - Extérieur - À l'Ouest des terres ingrates
- ➔ Chapitre 7 - Extérieur - Au poste des oubliés
- ➔ Chapitre 8 - Cruce - Place du marché
- ➔ Chapitre 9 - Cruce - Second et dernier étage de l'hôtel de ville
- ➔ Chapitre 10 - Extérieur - Quelque part au sud-est de Cruce
- ➔ Chapitre 11 - Fort de Bolles - Seconde enceinte
- ➔ Chapitre 12 - Fort de Bolles – Salle de réunion des adjoints\*
- ➔ Chapitre 13 - Fort de Bolles - Première enceinte
- ➔ Chapitre 14 - Fort de Bolles - Première enceinte
- ➔ Chapitre 15 - Extérieur - Route de Cruce
- ➔ Chapitre 16 - Cruce - Entrée Sud
- ➔ Chapitre 17 - Cruce - Le repaire du Convoyeur
- ➔ Chapitre 18 - Extérieur - Grotte inconnue
- ➔ Chapitre 19 - Cruce - Place centrale
- ➔ Chapitre 20 - Extérieur - Quelque part au sud-est de Cruce
- ➔ Chapitre 21 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 22 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 23 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 24 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 25 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 26 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 27 - Extérieur - Le terrier
- ➔ Chapitre 28 - Extérieur - Sentiers creusés au sud-est de Cruce

# Chapitre 1

## Rinera

Porte Nord - Le 24 Sylar 769 à 07h23

Le vent soufflait sans interruption, sans obstacles ni barrières autres qu'une foule de petits arbrisseaux. La poussière volait par spirale. Le soleil, encore bas pourtant, écrasait déjà de toute sa puissance chacun des habitants des steppes.

Piégés par la présence des militaires, les externes patientaient en file indienne. Par intermittence, ils reprenaient la marche, avançaient de quelques pas, se figeaient de nouveau sous les ordres rugis à tue-tête. Le cortège s'étirait à perte de vue, si bien que l'injonction, tel un écho persistant venant des premiers rangs de la colonne, se trouvait respectée bien avant que les soldats n'aient à remplir leur charge de relais. Face à eux, la Dulce semblait agir en tout point comme un aimant, guidant chacune de leurs enjambées. C'était là, adossée à ses premiers coteaux, que siégeait la ville fortifiée de Rinera.

— Au suivant !

Tout près des remparts, une demi-douzaine d'hommes habillés aux couleurs du serpent d'or s'attachaient à inspecter chaque nouvel arrivant. Tous sans exception portaient, malgré les hautes

températures, un ensemble en tissu surmonté d'un plastron lisse. Un morion recouvrait leurs visages. Servir du matin jusqu'au soir en de pareilles conditions jouait sur le moral et la patience des troupes. Seul Silbrino Lucha échappait à cette règle. De son point de vue, la porte nord représentait un poste calme, une affectation sans danger au regard du reste de sa carrière.

Fils de fermier, il avait passé bon nombre d'années à trimer parmi les champs, partageant sa couche avec veaux et volailles, scrutant longuement, et chaque matin, les poutres en chêne de la vieille grange avec la même gueule de bois. C'est à seize ans, lors de la première tentative d'invasion du Marhawi, qu'il intégra les forces d'infanterie. Au départ, l'idée lui avait déplu, certainement car l'empire ne lui laissait guère le choix. Il se ravisa au cours de sa formation. L'armée lui avait offert un but, un objectif tangible. Défendre son pays contre l'envahisseur constituait une tâche valorisante, un idéal sans commune mesure face à la vacuité du reste de son existence. Mais il y avait autre chose, quelque chose de grand, de noble, de pur. En prenant les armes, Silbrino servait de sa petite personne le roi lui-même. Il comprit tout ceci un soir, peu de temps avant l'extinction des feux. Pourquoi ne pourrait-il pas, un jour, rencontrer son auguste majesté ? Pourquoi pas après tout ? Combien de ses compatriotes avaient, jusqu'alors, gravi les échelons sans se soucier de leur prime origine roturière ? Il l'ignorait, mais il devait forcément en exister beaucoup.

Aujourd'hui, Silbrino poursuivait sa carrière au sein des forces armées, ne ressentait ni dégoût ni plaisir à l'exécution de ses quelques tâches quotidiennes. Il occupait à 54 ans un poste d'agent des fouilles, grade peu reluisant au vu des expériences passées. Mais il n'avait pas à se plaindre. Il était nourri, blanchi et logé à la

garnison, un luxe que beaucoup lui enviaient en ces temps troublés. Une vie sans surprises, alternant service, prière et soirée autour d'un verre, en compagnie d'une poignée d'amis fidèles. Sa discipline stricte, son respect catégorique et inaltérable à l'égard des règles et de la hiérarchie lui valait l'hostilité de bon nombre de ses camarades. Cela ne le troublait pas, toutefois.

Les ordres étaient les ordres, et ici, à la porte nord, les ordres demeuraient on ne peut plus simples : « veiller à ce que tout un chacun respecte le règlement à la lettre. » Deux files incombaient à sa responsabilité : la voie standard, réservée aux commerçants, aux caravanes et autres voyageurs, ainsi que celle des externes. Cette dernière regroupait aux heures de pointe tous ceux qui, extirpés chaque matin des ghettos érigés au-delà des murs, étaient soumis aux travaux forcés.

Silbrino ressentit une vive douleur à l'estomac, suivi d'un petit ronflement. Il dégagea une fine pellicule de sable ayant élu domicile sur son épaule, comme si, de ce geste bête, la faim, elle aussi, disparaîtrait.

— Au suivant !

Le bas de la grande porte émit une série de cliquetis mécaniques, puis, dans un grincement s'ouvrit un accès d'un peu moins de deux mètres de hauteur. Les hampes des soldats battirent la terre avec nervosité, poussant le nouveau venu à accélérer le pas. Lorsque ce dernier disparut, la procédure se répéta dans le sens contraire, bouchant de nouveau l'entrée. Les trois grandes portes de la cité restaient closes au cours du passage des externes, et la voie standard, bien que toujours ouverte, se trouvait alors limitée aux seuls piétons. Cet amendement avait, en son temps, déclenché la fureur des commerçants, mais la répression avait rapidement re-

froidi leurs ardeurs. Aujourd’hui, il ne restait guère que les caravaniers qui manifestaient encore quelques réticences vis-à-vis d’un tel système, mais celles-ci, minoritaires, ne représentaient pas une menace réelle. La ville méritait son titre de place forte. Ses hauts remparts, jalonnés de pierres maçonneries, rivalisaient sans mal avec ceux de la capitale.

— Au suivant !

L’externe, comme le voulait la procédure, se tenait éloigné d’environ cinq mètres du reste de la file, et son regard, vide de toute émotion, se perdait dans l’immensité des deux battants en fer forgé. « Nom et numéro d’identification, je vous prie », intervint Silbrino d’une voix molle et monocorde.

Cernés par les lances des militaires, les deux yeux noirs unis du colosse semblaient à présent se perdre dans les détails du sol argileux. On aurait pu croire, de prime abord, qu’il souffrait de surdité tant les mots de son interlocuteur ne provoquaient aucune réaction. Ses lèvres, entrouvertes jusqu’à présent, s’animent soudain. Sa diction était lente, lourde même, comme si chaque intonation éveillait en lui une douleur abominable.

Cette étrange torpeur constituait un phénomène connu parmi les esclaves, chez les vieillards principalement. Vivant nuit et jour confinés, soumis à la surveillance constante des garnisons, ces derniers voyaient progressivement leur volonté s’effacer, comme si, à mesure du temps, le poids de l’oppression écrasait un peu plus les restes de leur indépendance. Bien sûr, quelques fortes têtes persistaient, mais elles demeuraient minoritaires sous la rigueur de quelques châtiments. Quant aux cas complexes, des solutions radicales étaient employées. L’une d’elles, au-delà de son efficacité, ne

plaisait guère à Silbrino. Tout agent des fouilles (ou grade équivalent) possédait en effet le pouvoir de mobiliser la totalité des archers placés en garnison au-dessus des portes. La coutume, s’il en est, voulait que l’ensemble des soldats en poste le jour « J » accuse d’une même voix l’élément gênant d’une grande agressivité. Un simple signe de la main suffisait à condamner le malheureux, alors criblé de flèches sous le regard impuissant de ses congénères.

Aucun juge, en Agesto, ne donnait crédit aux déclarations des externes. Ainsi, les militaires agissaient sans crainte.

— Acceptez-vous d’être fouillé ? poursuivit le responsable.

Il avait l’habitude de parlementer avec les Mancros, qui, au-delà de ne maîtriser qu’un maigre vocabulaire, avaient du mal à articuler. L’intéressé se contenta d’écarter les bras.

Aucun esclave ne pouvait, selon les lois édictées par la couronne, être fouillé sans son consentement, mais le pouvoir siégeait loin d’ici, trop loin pour se rendre compte de l’urgence de certaines réformes. Après avoir fiché son arme à même le sol, l’un des soldats en faction se rapprocha de la créature. Il s’employa, avec un certain professionnalisme, à en observer les mains. Sur la droite, puis la gauche, il exerça une pression sur chacun des os à la base des phalanges. Il s’agissait d’une manœuvre longue, fastidieuse, mais nécessaire afin de connaître la longueur exacte des griffes.

Satisfait de la taille de ses dernières, la recrue entama la partie la moins agréable de la procédure : l’inspection des mâchoires. Le soldat fit face à l’esclave et, d’un mouvement lent, mesuré, se saisit de l’une des épines osseuses présentes à l’arrière de son cou. Il la tira jusqu’à lui, de sorte que le visage de la créature se trouve à son niveau. Celle-ci n’émit aucune protestation, pliant le genou sui-

vant la pression exercée par la main de l'examineur. La manœuvre terminée, les deux humanoïdes se retrouvèrent face à face. La bête écarta alors les mâchoires sous le regard impassible de Silbrino.

« Par-delà les mers de l'ouest niche une légion tout entière du malin : les démons aux yeux vitreux », avait rapporté, en l'an 755, un vieil évêque oublié de tous. Il n'avait pas tout à fait tort. Ces Mancros (ou « Vaincus », selon les termes de l'administration) formaient une race intelligente assimilable à la progéniture d'une putain s'étant laissée tenter par les charmes d'une murène. Bipèdes, ils possédaient en majorité un corps massif entièrement recouvert d'écaillés qui, tout comme leurs griffes, tranchaient la chair avec facilité. Leurs jambes, quant à elles, s'avéraient fines et élancées. L'ensemble, surmonté d'un énorme cou, formait une allure tout à fait grotesque, presque irréelle.

Mais les Mancros n'avaient rien de grotesque, chacun de ces sauvages dissimulait un véritable arsenal meurtrier.

Comme beaucoup, Silbrino n'appréciait guère les Mancros. Il avait quitté le vieux monde le cœur garni de rêves et d'espairs, persuadé qu'ici, sur cette terre vierge de toute présence humaine, les choses seraient différentes. Il se trompait, la guerre suivit, comme si, embarquée à ses côtés à bord du navire, elle avait attendu son heure. L'enfer s'était de nouveau déchaîné, crachant une myriade de démons aux traits difformes à la face des hommes.

— Chez Cirujano ! piailla soudain la jeune recrue chargée de la bonne tenue des examens.

Remplissant la case assignée à ce cas de figure, Silbrino passa inconsciemment sa langue entre ses dents. Puis réprima un haut de cœur. Les autochtones constituaient une menace, c'était un fait,

mais ce qui se cachait derrière les murs de Cirujano s'avérait trop dur à encaisser. Cirujano et associés étaient les barbiers chargés de la « tenue » des externes de la porte nord, en d'autres termes, de l'arrachage des dents et griffes des hommes-murènes. Selon la rumeur, les créatures s'y trouvaient sanglées, le visage contraint, la gueule maintenue ouverte au moyen d'une sorte de pièce de métal. Une fois immobilisé, tout élément « gênant » était retiré à l'aide d'un poinçon, à une allure proprement industrielle. Les Mancros, dans leur malheur, disposaient d'une denture renouvelable, à un rythme rapide et sans fin. Les ateliers abritaient de véritables boucheries organisées, réctal morbide toléré uniquement au sein des zones inhabitées, ou dans la périphérie.

— Au suivant !

Un écoulement de sueur força Silbrino à cligner de l'œil. Par deux fois il tenta, d'un geste de la main, de mettre un terme au supplice. Voyant l'entreprise futile, il ôta son morion. Les équipements réglementaires tenaient chaud et les retirer après seulement quelques minutes d'usage offrait une sensation de fraîcheur forte agréable. Après avoir malaxé son cuir chevelu, l'agent des fouilles enfila de nouveau son couvre-chef. Une touche de tristesse envahit son esprit lorsque son regard se posa devant lui.

L'externe suivant était humain.

— Nom et numéro d'identification, je vous prie.

De constitution robuste, le nouveau venu leva le menton à l'adresse du responsable, dévoilant à travers quelques mèches éparées un visage meurtri où ne siégeait qu'un œil valide. Les quelques mots qu'il prononça effleurèrent quelque chose au plus profond de Silbrino, quelque chose qu'il ne pouvait définir, mais qui

lui rendit la vue du borgne difficile. Fuyant cette étrange sensation, il reporta son attention sur les trois soldats tenant en joug son interlocuteur. « Trois recrues affiliées à un seul détenu » songea-t-il. L'administration, en effet, n'admettait aucune exception quant au traitement des externes. « Une perte de temps inutile » insistaient les haut-gradés de la garnison, « la procédure reste la même par souci d'organisation », se défendaient les magistrats. Ils refusaient de débattre à ce sujet.

— Acceptez-vous d'être fouillé ? enchaîna Silbrino tout en évitant de croiser le regard du nouveau venu.

Parias parmi les titans, la présence d'humains était rare au sein de la population des ghettos. Les Mancros, en effet, représentaient de bien meilleurs ouvriers.

— Au suivant !

Soulagé par le départ du borgne, Silbrino ne put profiter que de quelques instants de répit avant qu'un nouvel événement ne vienne perturber son office quotidien. On l'informa qu'une étrange silhouette encapuchonnée remontait la file marchande. Il ne s'agissait ni d'un homme ni d'un Mancro. Exaspéré, l'agent sollicita d'un signe de la main l'un de ses collaborateurs. Après avoir confié les rênes à ce dernier, il se rendit d'un trait jusqu'à la file marchande. Lorsque survint le tour de l'inconnu, le trio rencontra grand mal à dissimuler sa déglutition.

— Identifiez-vous, je vous prie. Sa voix, grinçante à présent, perlait soudain d'autorité.

Le nouveau venu leva une main d'un vert pâle et, d'un geste sec, abaissa son capuchon. La chute du tissu marron-beige dévoila les traits burinés d'un visage dur, au nez court, aux yeux brillants.

Deux longues canines s’extirpaient de ses lèvres déchirées, surmontant une horrible cicatrice filant jusqu’à son oreille droite. « Aucun doute possible », rumina Silbrino.

Il s’agissait de la Charogne de l’Est.

— Je suis In’kiro kod Seki, rugit la bête d’une voix sèche et caverneuse. Des entailles de toutes sortes s’ouvraient et se refermaient à mesure des paroles proférées, déformant les mots, laissant apparente une part de ses gencives.

— Pourquoi souhaitez-vous vous rendre à Rinera ?

À ces mots, le visage du demi-géant se contorsionna en une parodie de rictus à peine dissimulée. Il demeura inerte quelques secondes, scruta de ses deux yeux bruns les hauteurs des remparts. Lui aussi portait un plastron, constata l’agent des fouilles tout en observant la sueur perlant sur le crâne lisse de son interlocuteur.

— Pourquoi souhaitez-vous vous rendre à Rinera ? répondez ! rugit Silbrino alors que les deux soldats l’accompagnant assumaient leur position aux côtés du nouveau venu.

L’air satisfait, l’orque concentra de nouveau son attention sur son interlocuteur. Il s’approcha d’un pas sans tenir compte de la présence des deux guisarmes, puis, d’un mouvement sec, fit passer par-dessus son épaule un sac à provisions. Le conteneur heurta le sol, recouvrant l’assistance d’un bruit sourd. La couleur écarlate du sang apparut à ses extrémités.

— Vous savez parfaitement qui je suis, cracha l’orque tout en lançant un regard de défi à Silbrino.

— Non, je ne vous connais pas, mentit ce dernier avec une légère pointe d’amusement. Je vais de ce pas prendre contact avec

un inspecteur qui, d’ici quelques heures, procédera à la lecture de l’intégralité de vos autorisations.

Le colosse expira de toutes ses forces. Il tourna la tête de gauche à droite, repoussant d’un sursaut les deux soldats assignés à sa surveillance. Ceux-ci, muets d’étonnement, revinrent à la charge.

— Très bien, lâcha la bête tout en s’emparant de nouveau du sac, « mais ne me fait pas attendre trop longtemps, humain. »

En balayant de bas en haut la silhouette de son interlocuteur, Silbrino se surprit à se remémorer la méthode abjecte dont abusaient bien de ses compatriotes. Un geste, un simple geste de sa part accompagné d’un soupçon de mise en scène, il était si facile d’engager de telles procédures.

Il porta à nouveau son attention sur les deux lanciers ceinturant la position de la bête. Personne, au sein de la garnison, ne lui tiendrait rigueur de cet écart. Les orques n’étaient rien d’autre que des brutes épaisses, des monstres formatés dès la naissance tout juste bon à tuer, à détruire tout ce qui se trouvait sur leur passage. Et parmi ses chiens, la charogne siégeait encore un cran au-dessus du lot. On le récompenserait d’un tel acte de bravoure.

— Au suivant ! retentit une voix depuis le lointain, celle du remplaçant affilié à la file des externes.

On le récompenserait, vraiment ? S’interrogea le responsable tout en posant les yeux sur les tatouages du demi-géant. Depuis l’armistice, la présence des peaux vertes devenait un enjeu d’ordre politique. Les magistrats les évitaient comme la peste. Et tout ça dans quel but ? Maintenir une soi-disant paix durable ?

« Foutaises », affirma-t-il entre ses dents tandis que sa main droite souffrait de tremblement.

Emporté dans ses pensées, Silbrino balaya d'un geste toute interrogation. Le géant en armure, cependant, libérait la file, se dirigeant d'un pas lent vers quelques zones ombragées. Il n'allait pas assister à la mort de la Charogne. Il n'allait pas se perdre dans ses mises en scène grotesques dans le seul but de parvenir à ses fins. Il allait faire son travail. Il haïssait cet orque, il haïssait tous les orques depuis les guerres vertes. Rien, pourtant, ne justifiait qu'il enfreigne la loi pour son seul plaisir. Même ici, à plusieurs milliers de kilomètres de Salare, Silbrino Lucha représentait la couronne

Il devait demeurer irréprochable.



## Chapitre 2

### Rinera

Au Bajo — Le 25 Sylar 769 à 12h31

— À la 11 em capitania !

Les bocks en terre s'entrechoquèrent, couvant d'un son grave leurs deux propriétaires respectifs. Les vibrations étaient agréables, douces d'une certaine façon. « Le chant de la sincérité », conclut Pavel Dzavirat, qui pouvait compter ses véritables amis sur les doigts d'une main. Il en connaissait long sur le sujet. L'art de trinquer à quelques causes, sans convictions ni croyances, ne s'agissait-il pas là du quotidien de tout bon mercenaire ?

Son poignet s'abaissa, précipitant une lampée d'alcool entre ses lèvres. Satisfait, il retira le conteneur, dévoilant les traits d'un orque au visage lacéré. Ce dernier le dépassait d'une tête.

— Alors, quel bon vent t'amène ? lança Pavel tout en débarrassant sa moustache de quelques gouttes récalcitrantes.

— Bah, tu sais ce que c'est, toujours les affaires. J'avais une prime à récupérer chez les pisses froids, au centre-ville. Contrat sans solde, une semaine de cavale, une misère à la sortie (il tourna la tête, dépité) une vraie merde, je te raconte pas.



On déposa les assiettes, et Pavel, sans quitter des yeux les plats proposés, lança à son interlocuteur un sourire narquois. Ce dernier, en réponse, se pencha en avant. Sa respiration redoubla d'intensité. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Rien.

L'orque le fixait avec insistance.

— Tu m'amuses c'est tout, enchaîna Pavel, parfaitement calme, « T'as vu un peu ce qui se trame vers les portes du paradis ? Ça sent mauvais pour nous si tu veux mon avis. »

Aucune réponse.

La bouche entrouverte, le regard vide, le colosse semblait scruter les alentours à la recherche de quelques détails inconnus : une absence, un épisode récurrent chez In'kiro depuis déjà bon nombre d'années. L'âge, peut-être, songea le mercenaire, il ignorait celui de son vieux camarade.

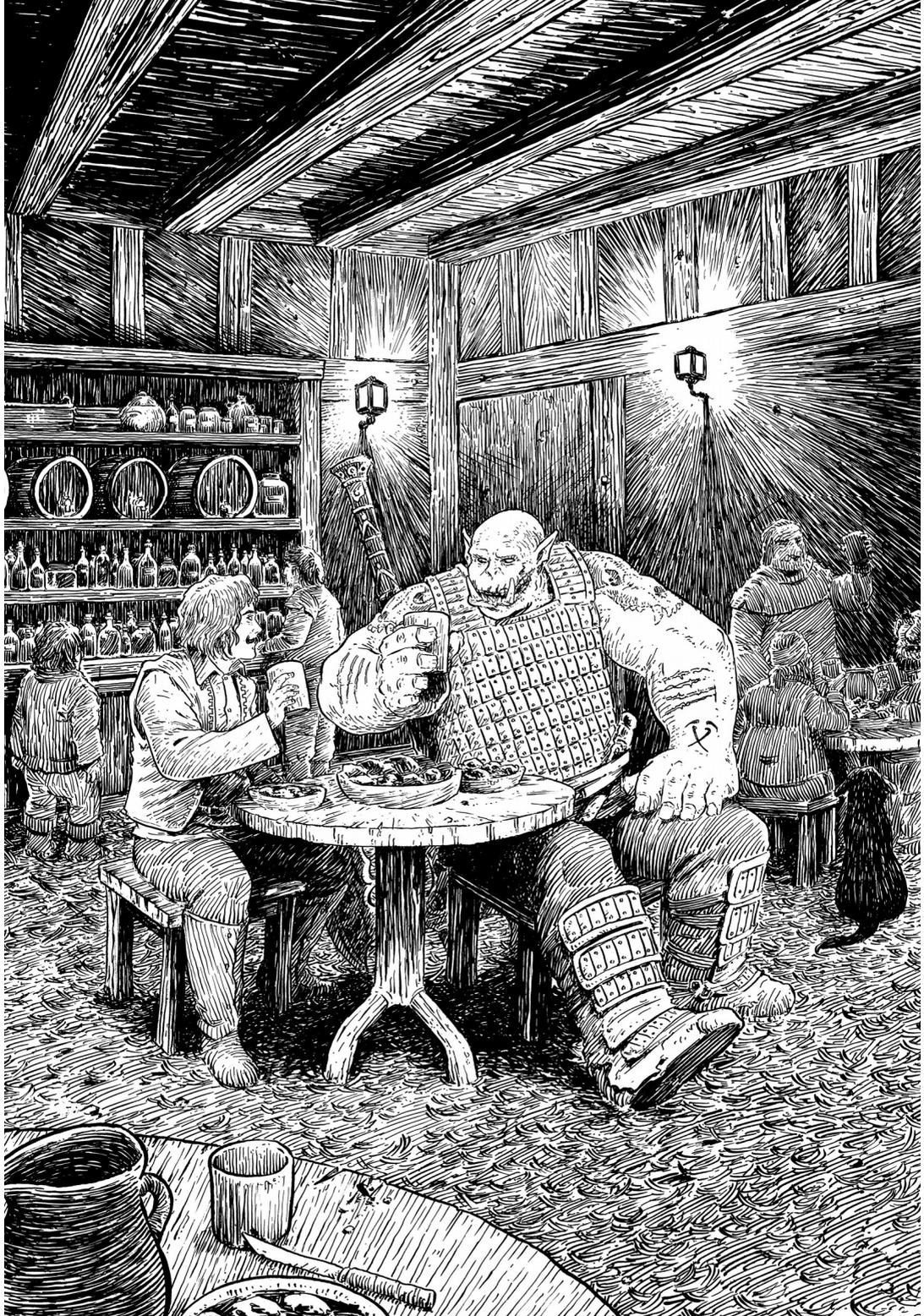
— Les tribus de l'Est, c'est ça ? bougonna soudain ce dernier, sans même noter l'incident, « Moué. »

Il enfourna une bouchée, émit un son désagréable de déglutition puis reprit, pointant son interlocuteur de sa fourchette.

— Leur petite sauterie, ces négociations comme vous dites, c'est du vent, rien d'autre. L'armistice, le pacte de non-agression, appelle ça comme tu veux, pour moi c'est du tout cuit. Jamais l'empire ne leur cédera quoi que ce soit, pas tant qu'ils refuseront leurs vassalités. Tu t'affoles pour rien. »

Les Bocks en terre s'entrechoquèrent.

— La paix cédera, elle cède toujours, répliquèrent en cœur les deux frères d'armes. « Santé ! ».



En voilà au moins un qui ne change pas, songea Pavel tout en fixant d'un œil sévère le contenu de son assiette. In'kiro était un original, du genre qu'on a du mal à cerner au premier abord.

Au second aussi.

La conversation dévia sur divers sujets d'ordres nostalgiques. On évoqua les batailles passées, les escarmouches et les rixes. Les deux hommes échangèrent des nouvelles quant à bon nombre d'anciens camarades, trinquèrent à la fois au succès, et à la mort de quelques-uns. Par deux fois, In'kiro interpella l'assistance, évoquant sa propre soif, pestant contre l'absence de service. La salle unique dans laquelle ils se trouvaient baignait dans le brouhaha typique des troquets les plus en vogue. Dans le cas du Bajo cependant, la comparaison s'arrêtait là. L'endroit était exigü, lugubre. Ses murs, visiblement bâtis dans la précipitation, ne présentaient aucune ouverture. Ils répercutaient sans cesse l'écho des bavardages alentour.

Soudain, quelque chose s'abattit contre la table. Pavel tourna la tête, aperçut la main, puis croisa le regard mauvais d'un trentenaire au teint rougeaud, aux cheveux sales et poisseux se tenant à quelques centimètres de son visage. Il ne semblait pas tout à fait maître de son équilibre.

— Hey, assena ce dernier « ça te dérangerait d'aller taper la discute dehors ? Toi et ton clébard vous nous cassez les oreilles. »

— Écoute p'tit gars, lança In'kiro de sa voix grave et caverneuse, « aujourd'hui j'suis de bonne humeur alors... »

— Hey ! vous avez entendu ça les mecs ? le coupa d'un cri le nouveau venu, « l'clébard est persuadé qu'on s'adresse à lui. Il a les oreilles pleines de merde ou bien ? »



Atablées non loin, deux âmes tout aussi imbibées opérèrent une rotation sur leur tabouret respectif, puis explosèrent d'un rire gras. L'écho se répercuta durant quelques instants, créant l'illusion que la salle tout entière se joignait à leur boutade. Pavel se gratta l'arrière du crâne. Trop occupé par les retrouvailles, il avait omis un détail important : ce bon vieux Kiro attirait toujours les emmerdes.

Les sourires s'effacèrent, l'homme aux cheveux gluants tourna de nouveau son attention vers Pavel. Celui-ci, l'air perplexe, contemplait le contenu de son assiette.

— J crois que t'as pas très bien pigé la situation, l'ami, alors j'vais utiliser des mots simples histoire d'être sûr qu'on se comprenne bien : Tu règles, et tu disparais. Rinera n'abrite que les bonnes gens. On n'a pas besoin d'un goret en guise de mascotte ni de ses amis, clair ?

Le bois crissa contre le sol en terre battue, traçant un sillon à travers la paille disséminée un peu partout aux alentours.

— Très clair, très très clair, reprit l'orque tout en contractant les épaules. Il se tenait debout à présent.

Les sourcils froncés, Pavel remua doucement la sauce. « Trois fois trop », émit-il entre ses dents, « et versée sans aucune mesure ». Le cuisinier semblait incapable de différencier les tomates, l'ail et les épices, ces derniers s'avérant respectivement : minoritaires, mal dépiautés et de qualité médiocre. Le tout formait un amas de couleur grisâtre dans lequel baignait l'intégralité du contenu de son écuelle. L'œuvre d'un véritable empoisonneur.

— Tu vois ça, c'est la marque du clan Ozugai, lança In'kiro tout en pointant du doigt les peintures ornant son épaule gauche : un crâne de loup, la mâchoire supérieure de l'animal.

Le mercenaire réajusta sa position, passa de nouveau une main en travers de ses longs cheveux bouclés. « Pour dix dots de cuivre de toute façon, il ne fallait pas s'attendre à des miracles. À l'Alto, au moins, on en aurait eu pour notre argent, aujourd'hui c'était bavette de bœuf, un vrai régal. »

— D'abord, on leur arrache la langue en guise de salutation, poursuivait l'Orque en arrière-plan. « Clac, comme ça. »

Il hésita, se renfrogna, puis piqua un morceau de viande à l'aide de la pointe de son couteau. Une violente remontée mit un terme à sa célérité. Les rognons sentaient l'urine à plein nez.

— C'est toujours pareil !

— Ça, tu l'as dit souffla Pavel tout en levant les yeux au ciel. « Avec toi, on peut jamais rentrer nulle part de toute façon. »

À l'abri des regards, sa main gauche recouvrait le manche gainé d'une petite lame, simple réflexe datant de ses jeunes années.

— Tu joues au con, mais vous êtes que deux, intervint un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt. Des miettes de toutes formes parcouraient les contours de sa barbe mal taillée.

À peine surpris, le mercenaire jaugea du coin de l'œil les silhouettes des deux nouveaux arrivants. « La belle affaire », conclut-il. On pouvait en effet constater l'incroyable richesse du menu accroché à la pilosité de celui-ci. « Du maïs, du maïs, et encore du maïs, bon sang, même cette foutue bière est brassée avec du maïs ! »

— À votre place, je présenterais mes excuses, pesta-t-il enfin à l'adresse des trois ivrognes.

— Te mêle pas de ça, Pav.

— Je présenterais vite mes excuses, enchérit-il tout en fixant

un emplacement vide, derrière le bar.

Il croisa le regard du dernier membre de la bande : un échelas au visage grêlé, aux braies rapiécées ceinturant deux jambes tordues. Ses mains tremblaient.

— OLA TOUT LE MONDE SE CALME, tonna soudain une voix depuis l'entrée du bâtiment.

« Pas trop tôt », soupira Pavel alors que la salle plongeait en un clin d'œil dans l'obscurité. Seules quelques lanternes disséminées çà et là distribuaient encore de faibles rayons. Il ne restait, à ce stade, pas plus de deux cas de figure dans lesquels In'kiro pouvait renoncer à coller une raclée mémorable à la bande des trois petits malins. La première semblait en effet qu'on lui présente des excuses, mais Pavel n'y comptait pas. Ils avaient affaire à trois piliers de bar. Des ouvriers manifestement. Il n'arriverait pas à les convaincre. Seul le tenancier possédait un tel pouvoir. Aucun ivrogne ne prendrait le risque de froisser son premier fournisseur de bonheur en bock. Le silence, dès lors, s'imposa. L'attroupement commençait à se dissiper.

Les trois soûlards, toutefois, ne bougeaient pas.

— Tulio, vociféra le nouveau venu d'une voix métallique. (Il souleva d'une main l'entrée du bar avant de s'y insérer), « oué c'est bien à toi que je parle. Toi et ta p'tite famille, vous retournez vous asseoir, et plus vite que ça ! »

— Gare à toi clébard, cracha l'intéressé tout en exécutant un volte-face, « les routes sont dangereuses ces temps-ci. »

— Ouais, et c'est pas ta meute de sodomites, qui t'y protégera, renchérit son acolyte, celui arborant une pilosité saveur maïs.

« Oh misère ». C'est à cet instant précis que Pavel abandon-

na définitivement tout espoir de terminer la matinée dans le calme. Le second ouvrier, celui à la barbe fournie, venait de franchir la ligne à partir de laquelle son ami ne répondait plus de rien. Le demi-géant restait stoïque, mais le mercenaire savait. Ici aussi, il ne serait bientôt plus le bienvenu.

Le poing du maître des lieux s’abattit tel un boulet de canon, si bien que les bouteilles installées en arrière-boutique sonnèrent de concert. « Hey là ! Vous voulez que j’appelle la garde ? »

— On fait que le prévenir, Fuente.

— Pour ça, rugit l’orque tout en détachant chacune des syllabes, « pour ça tu vas payer ».

D’un mouvement sec, ce dernier tira une dague de sa ceinture. Les reflets du métal déclenchèrent un large sursaut parmi l’assistance. Il avança d’un pas à l’encontre de la bande sans tenir compte des vociférations du tenancier, puis, dans l’incompréhension générale, lacéra d’un geste le haut de son propre avant-bras.

— Je jure devant vous, poursuivit-il du même ton, arborant la plaie, « devant vous tous, que par Okra, cet homme paiera le prix du sang pour avoir osé insulter mon clan, pour avoir osé insulter mon honneur ! (Il balaya l’assistance d’un regard noir). « Mais pas ici, non, on va faire ça sur vos fameuses routes. »

Deux des membres de la bande restèrent pantois devant la déclaration du colosse. Le principal intéressé, lui, mâchait sa lèvre.

— Tu crois que j’ai peur de toi !

— Joue pas au con Gino, intervint une première voix.

— Oui, calme-toi, renchérit une seconde.

Le regard perdu, la mine basse, l’homme à la barbe étoilée

se tut quelques instants. « Non ! brailla-t-il tout en brisant l'étreinte de ses deux camarades. « Non ! Pas question de reculer. Il veut un tête-à-tête, il va l'avoir. Je vais lui ouvrir la gorge à cet enfoiré. Ça fera un monstre de moins dans les parages. »

Observant la scène en silence, Pavel Dzavirat baissa les yeux sur le contenu de son assiette, il examina les alentours puis suivit sans un mot la procession se dirigeant vers l'extérieur. Un nouvel établissement les refuserait désormais. Le mercenaire, toutefois, ne s'en tirait pas si mal. Il n'avait rien mangé.

Il ne comptait donc rien payer.



## Chapitre 3

### Rinera

#### Aux abords de la cité

Le 25 Sylar 769 à 14h13

Un bruit cassant recouvrit l'assistance. L'orque venait d'enfoncer la lame de sa hache à travers le bois d'une vieille souche. Il dut s'y reprendre à deux fois, quelque peu surpris devant la faiblesse du premier arbre choisi.

Son entreprise terminée, il s'éloigna, l'air satisfait.

À quelques mètres de là, Jorge Hacer (surnommé Gino) poi-reautait les bras ballants. Celui-ci consistait en un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt, aux cheveux bruns, au visage long, tiré par la fatigue, une barbe ronde et mal taillée pavait les contours de sa mâchoire. Il entreprit d'examiner une à une les phalanges de sa main gauche, serra le poing à deux reprises avant de se concentrer sur sa jumelle, celle-ci, sévèrement meurtrie depuis le jour de son seizième anniversaire, ne lui servirait ici en aucune façon. Quand bien même il s'agissait là d'un automatisme, un rituel répété avant chaque rixe. Et il en dénombrerait beaucoup.

Détachant une à une les coutures remontant le long de son plastron, l'orque reporta son attention sur son compagnon. Ce dernier, assis à même le sol, grattait d'un air absent son cuir chevelu.

— Pav, gronda-t-il sans même se retourner, « jette-lui une de tes dagues. »

— Eh ! Eh ! l’interpella Gino d’une voix traînante, « t’en prends une toi, de dague ? »

— Non.

— Alors j’en veux pas non plus.

Une légère brise se leva, propulsant une vague de poussière à la face des deux duellistes. Les badauds installés en cercle redoublèrent d’efforts dans leurs acclamations.

— Toi qui vois, Sarou’o, reprit l’orque, qui ne portait à présent qu’un simple justaucorps.

Gino dégagea d’un geste les quelques grains logés dans sa barbe, le soleil quittait son zénith. Il connaissait ce mot-là, les peaux vertes nommaient couramment les humains de cette façon. Il s’agissait d’une insulte, un acte de provocation délibéré dont les tribunaux ne voudraient rien entendre. Comme toujours, l’administration s’évertuerait à favoriser le bon confort des races inférieures. Et pour ainsi dire. Chaque matin, il croisait du regard les Mancros sillonnant le tour de la périphérie. Il se ressassait alors les mots échangés avec Obra, son contremaître.

Les ouvriers, en l’état, devaient s’estimer heureux, bientôt les murènes les remplaceraient. « Manque de compétitivité », avait-il conclu tout en portant à ses lèvres une tige de tabac enflammée. Qu’allait-il se produire lorsque Gino ne serait plus « compétitif », lui qui vivait d’ores et déjà dans le pire des taudis : une petite case en pisé dépourvue de fenêtres, aucun meuble, une vulgaire paillasse en guise de couche. Il ne possédait rien sur ces terres. Et pendant ce

temps cet orque se pavanait en ville, l’arme à la ceinture. Un orque, cette engeance qui, à peine quinze ans auparavant, n’aurait pu espérer approcher des remparts sans se trouver embroché sous les flèches, le monde marchait sur la tête.

L’intéressé, à présent à moins d’un mètre, entonnait un genre de cantique dans une langue gutturale et inconnue. Gino fixa ses propres chausses, puis, d’un mouvement bref, décrivit son opposant. Il observa sa peau vert pâle, ses deux canines, son expression mauvaise. Les tatouages remontant le long de ses avant-bras figuraient un ensemble mêlant crâne de loup, symboles occultes et scarifications. L’une d’elles, béante, gouttait d’un liquide rouge-carmin. Enfin, il rencontra la cicatrice, massif creusé de toute part, vision d’horreur d’une lèvre découpée en lambeaux. Il ne pouvait s’en détacher malgré tous ses efforts.

Son chant terminé, le colosse s’inclina d’un geste sec à l’adresse de l’ouvrier. Ce dernier recula d’un pas, les yeux écarquillés devant le crâne lisse et grossier de la créature. Aucun récit, aucune comptine ne dressait des peaux vertes un portait aussi solennel. Les orques étaient des brutes épaisses, des monstres perfides, sans âme ni volonté propre. Il s’agissait là d’une ruse, un stratagème éhonté visant à l’attendrir.

Le public se tut, l’instant parut interminable.

— Fais honneur à Okoubou, Sarou’o, lança l’orque, relevant doucement la tête, « car lorsqu’il viendra te chercher. LORSQU’IL VIENDRA TE CHERCHER, OKRA, LA GRANDE LOUVE, LA MÈRE ÉCARLATE, SAURA RECONNAÎTRE LES SIENS ! »

Sans sommation, la bête jeta son énorme poigne autour de la gorge de l’ouvrier. Gino recula d’un bond, évitant d’un cheveu les

sévisses de la strangulation. L'appui sûr, il releva les poings en une posture défensive, puis asséna un premier coup. Ses phalanges craquèrent sous l'effort, le flanc droit du demi-géant se contracta au moment du choc. Le coude de ce dernier s'anima aussitôt, forçant l'assaillant à effectuer un pas de côté.

L'orque se retourna, et, les traits déformés par l'allégresse, invita son opposant à renouveler l'action. Gino hurla à plein poumon. Le colosse opéra à l'instant critique un pas chassé sur la gauche, se contorsionna de façon à tutoyer le visage de l'ouvrier. Propulsé par la violence du choc, ce dernier tituba sur quelques mètres, puis se ramassa mollement contre le sol. Fesses contre terre, il cligna des paupières, entreprit par deux fois de se redresser sur ses jambes. La texture liquide du sang recouvrait ses narines.

Il tenta de retrouver son équilibre, patina, glissa sur quelques flaques invisibles.

Il ne comprenait pas. Il n'avait rien vu venir.

— Relève-toi grande gueule, entonna l'orque en direction de l'auditoire rassemblé, « Aller, déchire-moi la gorge ! »

Debout, vacillant sous l'effort, Gino respirait avec difficulté. Ses oreilles bourdonnaient, ses muscles répondaient avec latence. Il avança de quelques pas, balaya du regard les environs. Jamais au cours de sa vie il n'avait contemplé une telle noirceur. Hommes et femmes hurlaient à grands cris, les enfants réclamaient sans cesse d'être hissés sur les épaules de leurs parents. La foule scandait avec ferveur sa soif de sang. Enfin, il repéra Tulio et Sidra, ses deux partenaires de toujours. Ils semblaient marchander avec « Pav », l'ami mercenaire du colosse.

Soudain il reçut un impact au visage, un objet lourd, noueux. Ses pieds quittèrent de nouveau la terre ferme.

— Oh ! Réveille-toi princesse ! Debout !

Les braies salies, les genoux en sang, Gino palpa d'un geste sa joue roussie. C'était une claque, une simple claque. On le traitait tel un enfant. Une douleur vive coupa le fil de ses pensées. Il baissa les yeux, observa une botte de cuir recouvrant les contours de sa main droite, en plein centre de sa cicatrice.

Les lèvres à demi-ciselée du colosse surgirent à son niveau.

— Je te laisse trois secondes Sarou'o, trois petites secondes pour te relever, chuchotèrent-elles avec douceur.

Elles disparurent sous les huées, les cris de réprobations chantés à tue-tête. La pression augmenta de plus belle.

— UN !

L'orque se tenait au-dessus de lui, ponctuait des deux mains chacune des exclamations du public. Gino observa une nouvelle fois les alentours.

Nul ne semblait sur le point d'intervenir, personne, pas même ses deux acolytes. Il était seul, isolé au centre d'un anneau vivant, un anneau constitué de dizaine de ses semblables. Il regrettait son geste à présent, assumait s'être attaqué à plus fort que lui. Ses onze heures de travaux quotidiens, la pression, les disputes conjugales, tout cela devaient être évacués. Il fallait bien, de temps en temps passer ses nerfs sur quelqu'un après tout.

— DEUX !

Il avait suivi les traces de son père, contournant dans la douleur la conscription de 753. Son épouse lui donna deux enfants, un garçon et une fille. Il leur avait promis qu'ici tout changerait, il comptait grimper les échelons, obtenir une propriété, pourquoi pas un titre de noblesse ? Ils vivraient une existence heureuse.

Se battre il devait... se battre, il le fallait, sans quoi il ne reverrait jamais sa femme.

Il ne reverrait jamais ses deux enfants.

Il allait mourir.

Mourir.

— TROIS !

À cet instant, son corps tout entier se comprima. Ses muscles se durcirent. La peur, portée à son apogée, poussa son organisme à libérer toute son énergie. Sa main mutilée se souleva, son talon gauche, galvanisé, le propulsa en une violente charge visant à renverser son tortionnaire. Surpris, ce dernier encaissa l'attaque, mais parvint à éviter la chute.

L'ouvrier se redressa de toute sa hauteur, puis, habité d'une vigueur nouvelle, s'élança d'un bond au contact de la bête. Il poursuivit l'offensive sans émettre le moindre cri, sans gaspiller la plus petite seconde d'inattention. Son esprit calculait à toute vitesse, anticipait les esquives, frappait juste et bien. Sa main droite, d'ordinaire si fragile, s'abattait avec force et répétition. Il se sentait comme libre, témoin privilégié du moindre détail des événements.

L'orque reçut pas moins de six impacts à l'estomac, deux up-percuts, ainsi qu'un crochet en plein visage. Il reculait, le corps prostré, les lèvres closes, incapable de réagir.

Happé par l'ivresse, Gino concentra dans son poing toute son énergie. Une erreur fatale. Entraîné par l'élan, son visage percuta de plein fouet le coude de son opposant. Cette fois, celui-ci ne comptait pas lui laisser le loisir de se ramasser par terre. Aussitôt des tenailles s'emparèrent de son cuir chevelu. On le tira vers l'avant et il reçut une ruée d'attaques foudroyantes. Ses muscles se contractèrent,

protégeant ses os, ses organes. Un liquide chaud descendait en cascade du haut de son crâne déchiré.

— Pas mal, s'exclama l'orque, ses deux yeux bruns fixés sur ceux de sa victime, « belle fulgurance pour du civil ».

Ce sur quoi il s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

De retour des limbes de l'inconscience, Gino ne percevait qu'une tonalité suraiguë. Sa main droite saignait abondamment. Une douleur atroce se répandait à travers tout son organisme.

— Une dernière volonté ?

L'ouvrier cracha de toutes ses forces. Le projectile toucha juste, frappant le long de la pommette, descendant jusqu'à disparaître derrière la canine gauche.

Il n'eut pas même le temps de contempler le spectacle.

Une seconde poigne apparut tout autour de son cou. Il voulut protester, hurler, supplier, rien ne fonctionnait. L'air n'entraît plus. Sa trachée semblait sur le point de se rompre. Quelque chose s'introduisit en travers de sa gorge. Gino manqua d'abord de vomir, puis d'étouffer devant la taille de ce dernier. Il tenta de se débattre, de chercher des mains les contours de son agresseur. Enfin, ses muscles se contractèrent sous l'effort, une douleur abominable descendit tout le long de sa colonne vertébrale.

L'organe de la parole venait de lui être retiré.

Libéré de toute contrainte, son corps vola dans les airs. À l'atterrissage, il roula sur lui-même, les paupières closes, le visage tétanisé sous la torture. S'en suivit une vague d'hystérie générale. Les uns couvraient d'éloges le vainqueur tout désigné, d'autres souhaitaient de nouveaux échanges. Observant l'immobilisme de l'ou-

vrier, le public scanda le jugement rendu.

« La mort, la mort, la mort, la mort ! »

Gino sursauta à l'écoute de ce chœur macabre.

— Bravo, lança l'orque, alors accroupi à son chevet, « t'as fait preuve d'un truc essentiel, un trait dont les tiens ont tendance à manquer. Du cran. J'vais donc en rester là. »

Paralysé par la peur, Gino se contenta d'acquiescer. Bien sûr, il n'avait qu'une envie : fuir. Il ne savait pas, toutefois, comment réagirait la bête devant un tel comportement. La conversation terminée, il s'écroula. L'ensemble des badauds poussa une brève et franche plainte désespérée.

Le silence régnait, les voix de Tulio, de Sidra et de « Pav » sonnaient à ses oreilles. Brisé, pulvérisé à même le sol, Gino n'ouvrit qu'un œil. La foule avait disparu. Il tenta de se redresser, repoussant la terre de ses deux bras. Une quantité prodigieuse de sang se répandit en cascade avant qu'il ne perde l'équilibre.

De nouveau, il sombra dans l'inconscience.

Deux mains se saisirent de ses bras, deux autres de ses jambes. En reprenant connaissance, Gino reconnut Tulio et Sidra. Les deux hommes pleuraient. Lui ne sentait rien. Par deux fois, il manqua de s'étouffer avec les restes stagnants entre ses joues. Ses deux porteurs, au bout d'un moment, adoptèrent la position idéale. Lorsque la bande croisa une dernière fois la route des deux mercenaires, Jorge Hacer, l'homme qui jamais plus ne parlerait perçut les bribes de quelques conversations.

— Du boulot dans le coin ?

— Toujours fauché hein.

Le silence tomba.

— Ça bouge du côté de Medellín si tu veux tout savoir.  
Une affaire importante y paraît. Tu pourrais tenter ta chance.



## Chapitre 4

Rinera

Au Trois Plumes

Le 27 Sylar 769 à 11h05

« Gling »

Le son de la petite cloche de bronze installée en haut de la porte recouvrit la pièce de ses vibrations. Elles s'étirèrent le long des murs, pénétrèrent les armoires, les casiers, les rangements dressés de tous côtés. Au centre, debout derrière le comptoir, se tenait un sexagénaire tout de noir vêtu, un homme imposant au teint cireux, au visage sévère, labouré par l'âge et le labeur. Les pointes d'une longue moustache relevée courraient jusqu'aux bords de ses joues. À première vue, celui-ci s'employait à la lecture de quelques feuillets, plissant les yeux, raturant par intermittence. Cornelio Vender, en réalité, jugeait déjà du sérieux du nouveau venu.

Il n'en était guère satisfait.

« Des chausses de bois », pesta-t-il en silence, « Et dans un état lamentable qui plus est ». Bien sûr, il pouvait s'agir d'un éclaireur, un simple coursier missionné à la hâte afin d'attester de la présence du volume recherché, mais le libraire n'y croyait pas.

Le jeune homme salua d'une voix fébrile, effectua quelques allées et venues, posa une question tout à fait inintéressante, puis



s'en retourna. Le silence tomba.

La cloche des Trois Plumes chantait peu, si bien que l'on aurait pu croire, de prime abord, que ses habitants vivaient sans le sou. Cornelio et son cousin, pourtant, amassaient de belles sommes, un salaire variable certes, mais suffisant. Ils vendaient peu, mais à bon prix. Bien situé, à savoir loin des quartiers populaires tout en évitant l'effervescence du centre-ville, le magasin trônait rue Via Sritorno, une aubaine. L'endroit constituait une curiosité, une anomalie architecturale dans le quadrillage scrupuleusement millimétré de la ville. Il se terminait par une impasse, un euphémisme au vu des circonstances de l'achat du bâtiment.

La cousinade, à l'origine, comptait trois membres ; Cornelio, l'aîné ; Emea ; ainsi que Pico, le cadet. Ils dirigeaient une modeste entreprise de maçonnerie, un cadeau laissé dans la tradition familiale. En 760, Cornelio avança l'idée d'une potentielle délocalisation. Les affaires, certes, allaient bon train, mais le marché d'outre-mer semblait bien plus juteux. Un tiers seulement des employés suivirent les trois entrepreneurs, un déficit anticipé avec brio. La main-d'œuvre ne manquait pas parmi les colons, et les périodes de conflits, plus destructrices les unes que les autres, ajoutaient sans cesse de nouvelles dates à l'agenda. La concurrence était rude, mais les bénéfiques se révélaient à la hauteur du sacrifice.

Emea quitta la direction en l'an 763. Lui et plusieurs de ses ouvriers essayèrent de lourdes pertes face aux Mancros, alors qu'ils menaient à bien la construction d'un avant-poste. Ses plaies s'infectèrent, son agonie, lent spectacle déchirant espacé sur trois mois consécutifs, entraîna dans sa chute le reste de l'empire familial. Les deux cousins délaissèrent leurs fonctions, l'entreprise, affaiblie, su-

bit alors de plein fouet une perte nette de bénéfice. Enfin, la grande grève des travailleurs, vaste cortège réclamant à grands cris le soutien de l'armée royale, acheva d'enfoncer les derniers clous du cercueil de l'entreprise.

Elle apparut sur la liste des biens soumis aux enchères.

Il s'agissait là d'une décision mûrement réfléchie, une évidence quant à l'avenir des deux cousins. Les dettes s'accumulaient, les compagnies comme la leur finiraient par disparaître au profit des camps de travaux forcés. Ils devaient vendre, oublier le passé, l'honneur du sang. Le marché du livre leur tendait les bras, ou plutôt, celui de sa conception. Ce début d'année 764 marquait en effet l'arrivée de l'imprimerie, une avancée technologique majeure octroyant à tout un chacun le privilège d'obtenir sa dose de littérature à domicile. La vente de la société généra une coquette somme, un pécule qui, en l'état, aurait permis aux deux cousins d'investir sans problème. Le destin en décida autrement. Les prémices d'une ère nouvelle se profilaient à travers l'imprimerie, les enjeux étaient tels que le haut-conseil colonial se sentit soudain menacé. Une loi fut votée dans la précipitation et le pouvoir s'empara du jour au lendemain de l'ensemble des manufactures. Bon nombre d'industriels furent ruinés. Les Vender y laissèrent environ 60 % de leur capital.

« La chance sourit aux audacieux », se remémora le libraire tout en dégageant une clef massive de la porte du magasin. Il se redressa, bomba le torse, puis revêtit ses gants et son béret. Sa carrure ne laissait aucun doute quant à ses antécédents d'ouvrier.

La rue Via Sritorno, à l'époque, n'intéressait personne. Pire, ses propriétaires souhaitaient se débarrasser au plus vite de l'ensemble de leurs biens. Les deux cousins avaient eu vent de la mise

aux enchères d'un local de plain-pied, un magasin aux proportions nettes, un carré parfait installé à l'avant d'un appartement. « On pourrait vendre des livres », avait proposé Pico d'un geste fébrile. « On pourrait, oui », avait répondu le futur libraire. Les autorisations valides, l'acte de vente fut signé dans la matinée.

Le vieil homme descendit la rue, tourna sur la droite, puis s'engagea dans l'artère d'un pas vif.

La ville, sur les coups de midi, redoublait d'effervescence. À l'ombre des tonnelles, des résidences et des bâtisses ceinturées d'échafaudages, une horde de commerçants se disputait l'espace auprès d'une demi-douzaine de crieurs publics. Légumes, viandes, fruits, sucreries, tout était à vendre. Des échoppes de toutes tailles s'entassaient à perte de vue, descendaient le long de la côte, en direction de la périphérie. Deux files de cavaliers y menaient la bride, veillant à tout instant à la sécurité de chacun.

Cornelio remonta l'avenue, jouant des coudes, bataillant à pleines mains. Il rencontra au cours de son périple deux de ses fidèles clients, un homme tout à fait fortuné, ainsi qu'un notaire avec lequel il conversa tout du long.

La plèbe, dès lors, se retira à son passage.

La prière terminée, le sexagénaire écarta du doigt les bordures de sa besace. Il en sortit quelques piécettes qu'il échangea contre deux lots de crêpes de maïs fourrées à la viande, ainsi qu'une poignée de friandises au chocolat.

« Gling ». L'après-midi se révéla autrement plus fructueux. Aux alentours de 15h, une petite brune au teint brûlé, aux nattes

noires, franchit la porte des Trois Plumes. Elle accompagnait chacun des gestes de sa maîtresse et propriétaire.

Cornelio releva la tête, un sourire artificiel aux lèvres.

— Bonjour, Madame D’Escansar.

L’acte bref, le maintien altier, l’intéressée ôta son chapeau. Elle arpenta en silence les quelques mètres carrés du magasin, puis parcourut quelques ouvrages. Sa silhouette mince, sa robe longue, ses gants tissés de velours blanc, tout ceci jurait avec la barbarie du désordre ambiant.

— Bonjour Monsieur Vender, lança-t-elle enfin d’une voix claire et affirmée, « êtes-vous parvenu à obtenir l’objet désiré ? »

— Oui Madame, bien sûr. Je m’en vais vous le chercher immédiatement.

La littérature dite « exotique », voilà en réalité ce qui constituait le sel des revenus de la cousinade. Il s’agissait d’ouvrages interdits, blasonnés après lecture du sceau du filtre d’état. L’empire tenait à garder un contrôle constant sur les territoires d’outre-mer. Il le laissait croire tout du moins.

De prime abord, les rayonnages des libraires souffraient d’un manque flagrant de diversité. Ne subsistaient à la vente que quelques épîtres, des textes cléricaux, des poèmes ainsi qu’une variété infinie d’études et de traités philosophiques méticuleusement sélectionnés au préalable. Dans l’arrière-boutique, toutefois, dormaient de larges collections, des livres d’histoires, des romans, des récits, des chroniques, des journaux, des sagas tout entières venues des confins du vieux monde. Bon nombre de réseaux clandestins veillaient nuit et jour au bonheur des citoyens.

— Voici, entonna le sexagénaire tout en posant avec soin un volume en cuir orné à même le comptoir.

Ainsi subsistait l’affaire des deux cousins. Cornelio s’occupait des ventes, Pico s’assurait du bon traitement des marchandises. Elles atteignaient chaque soir, et sans encombre, les caisses cachées tout au fond du magasin. Les deux copropriétaires, selon la loi, encouraient la peine capitale. Ils ne s’en émouvaient point toutefois. Le commerce de livres exotiques constituait un crime reconnu, mais dans les faits, personne, pas même les plus hautes figures politiques, ne s’en inquiétait réellement. En outre, les Trois Plumes fournissait certains gradés de la garde municipale.

Satisfaite, Madame D’Escansar régla ses honoraires. La petite brune exécuta une timide révérence. La cloche chanta leur départ, le silence, cette fois, ne fut que de courte durée.

Trois tonalités sonnèrent coup pour coup depuis l’entrée du magasin, deux rapides, une traînante. Elles réitérèrent avec insistance, deux rapides, une traînante. Cornelio s’interrogea, fixa le problème quelques instants avant de pousser un franc grognement. Il bondit en avant dès lors qu’il comprit enfin de quoi il en retournait. Sans un mot, le libraire traversa la pièce, puis verrouilla l’accès. La silhouette d’un homme de grande taille se dessinait à travers les barreaux de la devanture.

Le sexagénaire se rendit dans la réserve, enjamba sa propre couche, puis réveilla Pico au moyen de violentes secousses. Des profils, ils en côtoyaient des tas : du soldat renfrogné amateur d’histoire à l’eau de rose, aux dames de cours aux penchants les plus primaires. Mais celui-là, celui-là était prêt à investir une vraie fortune dans quelques rapports classifiés, des ouvrages primitifs, des notes

rédigées de mains humaines, au cours des premiers temps de la découverte. Les deux cousins ne comprenaient pas de telles lubies, mais ils ne comptaient pas le contredire, par avidité, par peur aussi.

L'orque les rendait nerveux.



## Chapitre 5

Rinera

Siège de la société Medellín

Le 28 Sylar 769 à 17 h 53

— Je vous prie de m’excuser, monsieur...

— In’kiro, appelez-moi In’kiro.

Éclairé à la seule lumière d’un lustre, un homme au visage rond, au nez mince et allongé, se tenait assis derrière un énorme bureau en bois sculpté. Il portait un somptueux pourpoint rouge, une collerette, des chausses, ainsi qu’une paire de souliers de soies assorties. Ses longs cheveux descendaient à l’arrière de son cou.

Recommandé par son oncle, recruté sans même passer le moindre entretien, Alessio Gustar de Cortos avait gravi les échelons au prix d’une remarquable abnégation. Les heures supplémentaires ne le gênaient pas outre mesure, pas plus que les nuits blanches. Il avait appris à vivre ainsi au gré des années, assurant les rencontres, redressant les tords. Sauter quelques repas, l’heure de la prière, ou même quitter les bureaux sous un ciel étoilé, tout ceci constituait un prétexte idéal, un alibi permettant d’éviter d’emprunter trop tôt le chemin de la résidence familiale.

Il vivait par et pour la compagnie.



— Bien, dit-il tout en reculant son fauteuil de quelques centimètres, « si je comprends bien, vous vous présentez de votre propre initiative, sans sélection aucune. De quelle façon avez-vous obtenu connaissance de ces entretiens ? »

— Sauf votre respect, mes sources ne vous regardent pas.

— En effet, reprit l'autre d'une voix tout à fait modulée, « intéressons-nous donc à ce document, la garde ne saurait attester avec précision de son authenticité. »

D'un geste souple, il tira jusqu'à lui la poignée d'un tiroir, en ressortit une loupe. Ses traits se durcirent, non pas à la vue du cachet, mais bien en conséquence de la crise actuelle.

Deux jours durant, il avait subi du regard un défilé ininterrompu de visages sales, ceux de mercenaires soi-disant triés sur le volet. Bouffi d'orgueil, chacun d'entre eux déclarait être l'homme de la situation. Les uns disposaient du meilleur réseau, d'autres de connaissances majeures, ou d'un arsenal conséquent. Tous, une fois les faits éclaircis, ne présentaient aucun de ses attributs. Quelques-uns même, portaient sans dire mot à la vue de l'échec de leur argumentaire. Cet orque était apparu quelques minutes auparavant, imposant sa présence tant au sein des prestataires que parmi la milice armée de l'entreprise. Il avait traversé la pièce sous escorte, un cachet soi-disant officiel à la main.

— Officiel oui, conclut le directeur des ressources humaines. « Un taureau noir dressé de profil et surmonté d'une rose, les armoiries de la maison de Vega. »

Le demi-géant se rembrunit.

— Les miens ne mentent pas, humain.

— Loin de moi l'idée de vous calomnier. Je me devais toutefois d'attester de vos références.

Alessio se surprit à déglutir en silence. La bête approchait les deux mètres, présentait un visage sévère, parsemé de petites aspérités. Une horrible cicatrice sillonnait le tour de ses mâchoires, éclatant les lèvres par endroit, remontant jusqu'à son oreille droite, elle-même en partie arrachée. Nulle arme autre que celles de la milice ne se trouvaient autorisée au sein des murs de la compagnie, le directeur, pourtant, ne s'en sentait pas plus rassuré. Mais de tout ceci, rien ne devait transparaître.

— Soit. Le duc de Vega compte parmi les membres de la fédération, un grand homme, vraiment. Mais asseyez-vous, monsieur In'kiro, asseyez-vous, je vous en prie.

Le directeur congédia d'un geste le reste des prétendants. Une fois les portes closes, il repoussa du doigt un manifeste imprimé en direction de son interlocuteur. Le quatrième en deux jours.

— Votre signature s'il vous plaît. Les paroles prononcées ici ne devront point quitter ses murs.

L'orque s'exécuta.

— Comme vous le savez sans doute, Medellín entretient des relations commerciales avec la plupart des hôtels de vente. Nous rencontrons des difficultés sur la ligne de Puerta, artère primordiale à nos échanges. Deux attaques ont eu lieu dernièrement, non loin d'un point d'escale obligatoire, une petite bourgade prénommée Cruce. On nous a rapporté les faits et gestes d'un gang, un certain Benedict Bolles à sa tête. Vous connaissez sans doute les...

— Intéressant, le coup a le demi-géant sans manifester la

moindre hésitation, « vous, le grand et puissant Medellín, empereur du fer et de l'argent sur ces terres. Vous avez peur ».

— Je vous demande pardon ?

— Les routes demeurent silencieuses, les panneaux, vide de toutes offres vous concernant. Vous dites « rencontrer des difficultés », ce que je vois, moi, c'est un chef de guerre tremblant, pressé d'en finir avec l'épine qui bientôt l'empoisonnera. Aucun groupe n'avait encore osé lever la main sur vous, pas même ceux des autochtones. Voilà que les choses changent, et le changement, c'est mauvais pour vos affaires. Vous saignez, Medellín, et vous avez tout intérêt à bander la plaie rapidement, à l'abri des regards. Si vous échouez, les corbeaux ne tarderont pas, et votre empire s'effondrera en quelques mois.

— Vous m'impressionnez, vraiment, répliqua Alessio dans un souffle. « Que vous pensiez cela est une chose, que vous l'évoquiez ici devant moi, le second plus haut responsable de l'antenne d'outre-mer, en est une autre. »

Il réajusta sa position. Son visage, neutre jusqu'à présent, changea du tout au tout.

— Ne songez-vous pas que l'empereur de fer et d'argent, comme vous dites, pourrait souhaiter votre disparition après un tel étalage de sagesse ? Nos miliciens commettent parfois des erreurs vous savez, la recommandation même de Monsieur de Vega ne saurait garantir de votre sécurité entre nos murs.

L'orque observa quelques secondes de silence, le directeur le vit alors suer, implorer, paniquer puis se replier en un volte-face. Les portes s'ouvraient à son passage, déversant un torrent continu de lames et d'acier sur sa personne. Sa carrure couplée à sa sauvagerie

toute naturelle lui permit de se défaire de trois de ses assailants, mais trop tard. Il s’effondra dans une symphonie de cri, percé en tout point par les guisarmes des miliciens.

Rien de tout cela ne se produisit.

— Je vous l’ai dit, humain. Les miens ne mentent pas.

Le visage de pierre, les nerfs d’acier du colosse troublèrent Alessio, si bien qu’il ne put, cette fois-ci, dissimuler sa déglutition.

Lucius Medellín, l’actuel président de la compagnie, pourrait en effet par bien des égards se voir couronner du titre d’empereur. Dirigeant d’une main de fer, l’industriel trônait parmi les grands, ne courbant (à peine) l’échine que devant la royauté. Rinera constituait son fief, un joyau aux propriétés uniques au regard de ses nombreux chantiers d’exploitation. Simple hameau sans nom fondé au cours des premières expéditions portées dans l’Ouest, la découverte des mines de la Dulce avait, en son temps, provoqué une vaste explosion démographique. L’entrepreneur injecta des fonds, puis baptisa le fleuve sillonnant les versants de la montagne. Ce dernier donna par la suite son nom à la cité.

Rinera, ou « rivière d’argent. »

Le commerce minier constituait une manne sans équivoque, un marché commun aux quatre coins du globe. Les sous-sols du Nouveau Monde semblaient intarissables, les prix, eux, ne cessaient d’augmenter par le biais de la désinformation. Au courant de telles pratiques, la couronne n’avait osé se dresser face aux compagnies, celles-ci pourvoyant en majorité les fonds nécessaires au maintien des institutions d’outre-mer. Lucius Medellín détenait des parts dans la quasi-totalité des marchés, graissait les pattes, obtenait sans

mal n’importe quelle autorisation. Aucun homme n’irait s’imaginer braver une telle hégémonie.

Mais il s’agissait là d’un orque.

— Chez nous, parmi les clans, l’hypocrisie n’a pas sa place, reprit la créature défigurée, « Elle ne sert qu’à nourrir les disputes, elle délie les traités. »

— Une attitude qui doit vous valoir bon nombre de désagrément parmi les nôtres, nota le directeur avec une touche de malice.

— La plupart de mes employeurs voient ça comme un gage de qualité. La fidélité est un trait rare dans la profession.

La langue de l’orque parcourut la longueur de ses lèvres en un geste tout à fait répugnant. Il se retourna, pointa du doigt les deux soldats postés au garde-à-vous de part d’autre de la porte. Un bandage imbibé recouvrait le tour de son avant-bras.

— Ceux-là par exemple, sont compétents, je le vois à leur façon de tenir la anse, à leur regard aussi. Ce sont des chiens, attirés seulement par la main des puissants.

— Accusez-vous mes gens de trahison ?

— Non. Je les crois faibles.

Alessio quitta d’un bond le confort de son siège. Les tentures et tableaux se succédèrent jusqu’aux miliciens qui, à présent, réprimaient du mieux une colère légitime.

— Laissez-nous.

— Mais, Monsieur de Cortos.

— Exécution.

Les portes à double battant refermées, il épousseta le bas de son pourpoint d’un geste symbolique, puis regagna sa position.

— Veuillez m’excuser. Continuez, je vous prie.

— Vos gars sont clean, quoiqu’ils traînent sûrement une fouine ou deux aux frais d’la concurrence, enfin c’est pas le sujet. Les hommes sont faibles, vos alliés se retourneront contre vous à la première occasion. Pas moi. Les orques n’ont qu’une parole, votre ami le duc de Vega pourra vous le confirmer. Je reste fidèle, n’accepte pas les pots-de-vin. Je ne changerai pas de camp, même devant le double de la prime prévue.

Le directeur frôla d’un geste sa barbe ronde aux contours parfaits. Ses doigts scintillèrent d’un florilège de pierres précieuses. Cet In’kiro se fourvoyait quant à la fiabilité des miliciens. Ceux-ci appartenaient corps et âme à la compagnie, une filiale forgée par et pour les actionnaires. Impossible, donc, d’observer les « fouines » pulluler parmi ses rangs. Du reste, son argumentaire touchait juste. Les peaux vertes étaient des brutes, des barbares dépravés réprouvant la paix sous toutes ses formes. Ils n’en demeuraient pas moins des êtres fiers, des soldats sans peur respectant à la ligne un code de l’honneur strict et réfléchi. La parole d’un orque sonnait plus concrète, plus noble que celle de tout homme vivant de par le monde. Le rêve de tout employeur.

— Impressionnant, conclut Alessio, un sourire artificiel aux coins des lèvres « votre profil dénote de l’ordinaire. Mais recentrons-nous à présent sur notre affaire, voulez-vous. »

Il déplaça de son bureau la réplique d’un petit autel érigé en l’honneur de l’Unique, puis, d’un geste simple, tendit à la créature trois feuillets dûment classés. L’intéressé parcourut ces derniers en biais, plissa les paupières, relut à trois reprises avant de retourner le premier formulaire à l’attention de son interlocuteur. Il pointait un

paragraphe de son énorme doigt vert pâle. « Ici, sous l’esquisse, je ne comprends pas ce qui est écrit. »

— Vous permettez, émit le directeur tout en reprenant la copie des mains de la créature.

Il eut grand mal à cacher son amusement. Cet Orque, de prime abord, semblait manier l’art du verbe avec une certaine aisance. Il le laissait croire tout du moins. « Le langage est une arme redoutable mon ami, cependant ton intellect limité m’apparaît au premier coup d’œil. Tu ne loges point ici en présence du vulgaire».

— Il est écrit : la municipalité de la bourgade de Cruce, car il s’agit là de votre employeur officiel, adjure qui...

Le colosse renifla sans retenue, ce qui le coupa Alessio dans son élocution. Il reprit, le sourire aux lèvres.

— La municipalité de la bourgade de Cruce adjure qui voudra bien l’entendre de porter hors d’état de nuire le groupe du dénommé Benedict Bolles. Tout exécutant est prié, à cet effet, de privilégier la capture à l’assassinat.

— Qu’en est-il du chargement, et combien d’hommes compte engager la... municipalité ?

— Nos stocks ne vous regardent en rien. Quant à vos effectifs, ils se composent d’une dizaine d’âmes, les forces de Bolles s’avèrent... enfin, vous conviendrez des détails en temps voulu. (Il lui rendit la copie) La prime s’élève à vingt dots d’argent divisées par le nombre d’intervenants. Le double vous sera distribué une fois la tâche accomplie. Il va sans dire qu’elle requiert le dépôt des têtes de chacun des responsables du groupe.

— Laissez-moi vous faire une proposition.

La coupe était pleine. Ce sous-homme, ce perroquet malformé ne cessait de porter préjudice à sa position. Personne ne pouvait se permettre de lui parler ainsi, personne, pas même Lucius Medellín. Il avait fait preuve de patience, acceptant la critique, reléguant son amour-propre au second plan. Cet orque constituait un allié de choix, un combattant hors pair tout indiqué à mener à bien une telle entreprise. « Un entretien », s'était-il rassuré tout du long, « un entretien, un seul entretien à contempler ce spectacle, à rester impassible devant cette épouvantable respiration. »

Alessio souhaita soudain sonner la garde à grands cris. « Dehors le sauvage ! Non, mieux, égorgez-le sans attendre. » Au lieu de cela, il se contenta d'acquiescer. Nul ne recevait la grâce de Monsieur de Vega sans faire montre d'aptitudes exceptionnelles.

— Réunir une équipe prend du temps, déclara la créature, « et vous n'obtiendrez rien d'autre qu'un rassemblement désordonné. Confiez-moi l'argent, et je me charge du recrutement. »

Le directeur entreprit d'intervenir, puis se ravisa.

— Vous savez parfaitement que la nouvelle gagnera bientôt toutes les tavernes. Réfléchissez, Monsieur de Cortos, la blessure est nette, l'infection, garantie. Si cette affaire prend l'eau, vous en assumerez l'entière responsabilité.

L'orque se redressa sur ses jambes, Alessio observa alors l'ampleur des tatouages recouvrant les deux bras de ce dernier. Il reconnut les célèbres crânes Ozugai.

— J'ignore pour qui vous vous prenez, mais...

— Charogne de l'Est.

— Je vous demande pardon ?

— Les mots ne sont pas toujours suffisants. Épluchez vos registres, répétez ce nom à votre chef, je suis sûr que vous obtiendrez satisfaction. Donnez-moi réponse demain matin.

La bête s'en retourna. Elle ouvrit les portes puis disparut de la vue du directeur des ressources humaines. Alessio Gustar de Cortos auditionna en hâte le reste des prétendants au poste, puis, après réflexion, fit quérir le président des territoires d'outre-mer. Il quitta les bureaux sous les coups de minuit passé, n'opéra aucun détour, et se rendit d'un trait jusqu'au centre-ville, au pied de ses appartements. Ni les commentaires de son épouse, ni la présence de ses deux enfants n'attirèrent son attention lorsqu'il s'écroula dans son lit. « Si cette affaire prend l'eau. Oui. il m'en cuira ».

La fièvre s'empara de lui au petit matin.

## Chapitre 6

### Extérieur

#### Quelque part à l’Ouest des terres ingrates

Le 30 Sylar 769 à 06h28

De petits faisceaux lumineux perlaient à travers la paroi rocailleuse, révélant les traits sinistres des Colargas. Ils patientaient, trépignaient, se serraient les uns contre les autres en un véritable récital de mastication. L’obscurité ne les gênait pas, bien au contraire, ils se plaisaient à explorer les dédales souterrains, profitaient du calme, de l’humidité. La nourriture, toutefois, ne s’y trouvait point en quantité suffisante.

Le soleil poursuivit sa course, la lumière recouvrit les premiers rangs de son manteau. Les troupes engagèrent la marche. Le reste de la tribu suivit aussitôt.

Une cohorte de formes indistinctes fit irruption à travers le calme plat du monde extérieur. Elles serpentèrent entre les rochers, se scindèrent en trois groupes homogènes, ou presque, le dernier bataillon des récolteurs, constitué avec une demi-seconde de retard, affichait avec humilité deux trous dans sa formation.

Deux récents sacrifiés au seul bonheur des matriarches.

Les steppes foisonnaient d’arbustes, de fougères, de cactus, de fleurs et de plantes sèches, un gigantesque buffet garni dressé à la vue de tous. Il s’agissait là d’un piège, un appât brillant conçu par mère Nature, et ce afin de satisfaire son appétit. Les prédateurs ne manquaient pas, les Colargas n’excellaient en rien hormis la fuite.

Tour à tour, les maîtres de sections émirent un cri strident, les sous-fifres opinèrent de concert. Les trois groupes disparurent en file indienne, chacun dans une direction.

La première équipe, préposée à la collecte des feuilles et écorces, ne rencontra aucune difficulté. La seconde, affiliée à la capture d’insectes (nourriture pauvre, mais pratique sur le long terme) observa des résultats similaires. Les risques, comme toujours, étaient concentrés sur le dernier groupe, celui responsable de la collecte des fruits. Les délices sucrés ne constituaient en rien une nécessité, mais les matriarches, impitoyables, n’acceptaient rien d’autre à leur table. Elles décoraient même les collecteurs les plus compétitifs, chose rare au sein de la société Colargale.

L’unité parcourue le double de la distance de ses consœurs, repoussant jusqu’aux frontières de son maigre territoire. Elle trouva l’objet juché sur quelques arbrisseaux, décrocha ceux-ci tour à tour avant de reprendre la marche. Deux chats leur barrèrent la route non loin d’un second point de ravitaillement, par chance celui érigé au centre d’un abri rocheux.

Trois des rongeurs tombèrent entre leurs griffes.

Sur le chemin du retour, la compagnie fut témoin d’un spectacle tout à fait captivant. Deux cornus luttaient vaillamment contre les assauts répétés de quatre géants aux lames étincelantes. Ces derniers couraient puis reculaient, s’époumonant en divers cris

confus. Ils semblaient étouffer sous ce soleil de plomb, si bien que l’on aurait pu croire, de prime abord, à la victoire des deux bovidés. Il n’en fut rien. Les bêtes hurlèrent d’impuissance, chargèrent, puis se ravisèrent devant les longues griffes tenues par leurs opposants. De leurs manteaux noirs coula par rigole un liquide pourpre.

Les Colargas piaffaient sous l’émotion, ils admiraient le spectacle, distinguaient chaque pose, chaque impact de ce balai macabre. La vue du sang les laissait indifférents. Ils observaient ici le combat de six entités divines qu’ils ne pourraient jamais égaler, aussi nombreux soient-ils. Deux martèlements répétés les tirèrent de leur contemplation. Aussitôt l’unité tout entière battue le sol de sa queue, puis bondit en une course effrénée.

Là-haut, parmi quelques nuages noirs, dansaient les serres d’un animal qu’ils ne connaissaient que trop bien.

\*

Le Condor stabilisa son ascension, conservant une vue imprenable sur le combat des six terriens. Le scénario rêvé, songea l’oiseau, consistait à voir les deux parties s’estropier avant la fin du face à face. Il ne resterait alors qu’à descendre réclamer son dû. L’état des faits, toutefois, jouait en sa défaveur.

Les quatre bipèdes profitaient à la fois de l’avantage offensif, défensif et numérique. Le nombre permettait d’effectuer des roulements, les armes, elles, offraient à leurs détenteurs l’assurance d’une attaque sans risque, couverte de par une allonge certaine.

Il repéra le plus faible des cornues, qui déjà chancelait.

La bête s’effondra, le rapace exécuta une chute en piqué, gonfla les ailes afin de se réceptionner. À deux mètres, il détailla les

alentours. Les bipèdes souhaitaient en finir rapidement. Ils se massaient autour du second cornu, le repoussaient en un espace confiné, loin de son camarade agonisant.

« Une minute », calcula l’oiseau avant de se ruer sur ce dernier. « L’autre ne tiendra pas longtemps. »

Il plongea son bec à travers la plaie centrale, sentit la chair ferme, tiède et vigoureuse. La part du lion. Il recula pourtant, évitant d’un demi-centimètre l’empenne d’une flèche.

Un bipède était revenu veiller la carcasse.

Aussitôt, le Condor se jeta sur son agresseur. Il l’égratigna au niveau du cou, manqua de peu de crever son œil gauche. Chacune de ses actions se voyait ponctuée d’un horrible piaaillement. Le bipède se retira, puis, acculé, se délesta de son équipement. Il entreprit de se saisir d’un couteau, mais n’y parvint pas. Il protégeait son visage de ses deux mains. Alertés, deux de ses camarades vinrent lui prêter assistance. Le premier exhibait une lance, le second, l’arc gisant depuis peu sur le sol. L’opération semblait compromise, en apparence tout du moins.

Surgissant à la fois des quatre points cardinaux, un gigantesque nuage noir à collerette blanche s’abattit d’un trait. Les bipèdes relevèrent la tête, puis, au terme de quelques échanges, s’enfuirent à toute jambe. Ils beuglèrent à pleins poumons, embrochant à l’aveuglette, lançant leurs armes dans les airs, sans même réfléchir. Bientôt les cris cessèrent, laissant leurs places à de simples gargouillis, le tout ponctué par de longs et faibles râles.

Le Vol festoyait sa victoire, déchirait les muscles, gobait les yeux. L’éclaireur, lui, guettait la présence de gêneurs, les serres

coiffées autour d’un vieil arbuste.

L’apéritif terminé, on entama les deux cornus.

Par trois fois, le Condor fit mine de s’enfuir, exécuta un demi-tour, une vrille, puis revint à la charge. Les autres se regroupaient, le repoussaient loin du festin.

Débité, il jeta un dernier regard sur les carcasses encore chaudes. Le Vol dominait les steppes, les corps, bientôt, seraient vidés de toutes substances. Les grands oiseaux se reversaient les meilleurs morceaux, eux s’arrachaient les miettes. Il s’engouffra dans un courant ascendant, battit des ailes afin d’en accélérer le processus. Les éclaireurs vivaient seuls, relégués en toute saison à la surveillance du territoire. Ils ne bénéficiaient d’aucun traitement ni privilège, n’obtenaient soutien qu’au tout dernier moment, une fois la où les cibles placées. Que récoltaient-ils en échange d’un tel sacrifice ? Rien, pas même le respect du reste du Vol. Leurs parts concurrençaient à peine celle des oisillons.

Gagner la haute-altitude remédia quelque peu à son anxiété. Ici, au-dessus de la couche nuageuse, il ne craignait rien ni personne. « Personne hormis la famine ». La période, il fallait le reconnaître, n’entrerait pas dans les annales. Les colargas ne quittaient que trop peu les rocailles ; les chats l’évitaient comme la peste ; quant aux cornus, il ne serait bientôt plus à même de les combattre. Il désertait aujourd’hui même, bon débarras.

Le Condor observa l’horizon. À l’Est, sous les contours de l’astre solaire, gisait un sol boisé, une oasis naturelle juchée sur le versant d’un vaste plateau rocheux. « La zone verte », pesta l’oiseau, « atteindre le site ne devrait pas poser problème, et j’y serais fort bien nourri ». Le rythme de ses battements augmenta. Le vent

redoublait d’intensité. « J’y serais fort bien nourri », récita-t-il de nouveau, pour se rassurer.

« Je n’ai pas d’autres choix ».

\*

En pleine journée, la forêt tenait lieu d’un authentique paradis : une myriade de feuillages entremêlés pavait chaque centimètre, la végétation, belle et dense, s’élevait tel un dôme, vaste coupole percée en son centre, éclairant d’un rayon les alentours. Elle se métamorphosait une fois la nuit tombée. Les nuances perdaient leur éclat, leur indépendance. Le chant des oiseaux cessait, tout comme celui du reste des habitants.

Les oreilles du Coyote se soulevèrent. Il se leva, purlécha ses babines, le corps tendu. Le bris d’une branche sonna non loin, une autre, puis quelques frottements. La bête se détendit. L’odeur pestilentielle de son ami constituait un signal efficace. Les hautes herbes frémissaient de concert, s’écartèrent au passage de la silhouette élancée d’un glouton.

Les deux mammifères se jaugèrent du bout du nez.

Salutation terminée, ils débutèrent leur entreprise. Le glouton avançait en tête, suivi de près par la masse imposante du Coyote. Par deux fois ils s’immobilisèrent, le glouton humait à plein museau, le canidé trépigrait d’impatience, la gueule sans cesse portée aux alentours. Moins d’un quart d’heure plus tard, le duo dénicha la trace d’une colonie de tamias. Ils approchèrent en silence, tirèrent un à un chacun des rongeurs de leur demeure souterraine. Ils partagèrent un copieux repas, le premier d’une longue liste.

« Aucune alliance, aucune amitié ne subsiste à la lumière de

la lune », il s’agissait là d’un consensus, un véritable couvre-feu suivit à la lettre par chacun des habitants des bois. Ou presque. Profitant du calme plat du crépuscule, les deux comparses arpentaient les lieux à la recherche de provisions. Le glouton occupait le poste de limier, le coyote, celui de garde du corps. Par trois fois ils rencontrèrent de nouveau la piste désirée, se régalerent sans bruit d’un nouveau festin, sans même penser aux conséquences.

Ils jubilaient tous deux devant une quatrième itération lorsque les événements prirent une tournure tragique.

Un brin rocambolesque.

Mulot en bouche, le Coyote fut soudain projeté sur le flanc. Son acolyte n’en vit rien, trop affairé par la traque du reste de la couvée. Lorsque enfin les geignements de son ami le tirèrent de sa transe, celui-ci opéra un retrait stratégique. Le glouton disparut sans un mot, le Coyote, lui, se tortillait à même le sol, un cylindre étincelant enchâssé en travers de la gorge. Il roula sur lui-même, tenta sans succès de se redresser sur ses pattes. Un balai de petits points noirs dansait devant ses yeux. Le rongeur à demi-dévoré remuait dans sa gueule, son sang se mêlait à celui de son agresseur.

C’est alors qu’il le vit.

Plongeant depuis la cime des arbres, deux serres immenses se saisirent de ses flans. Elles percèrent sa peau, déchirèrent ses muscles, provoquant une série de spasmes violents. Il tenta de se dégager, de retirer la masse inerte coincée entre ses dents. En vain. Un rapace, reconnu-il enfin, suffocant. Jamais il n’en avait observé d’aussi gros. Ou peut-être était-ce la peur.

Une douleur abominable survint. L’autre piquait, perçait de

son bec les contours déjà meurtris de son pauvre cou. Un piaillage aigu, plaintif, venait ponctuer chacune de ses actions.

Puis, plus rien.

Les serres relâchèrent ses flancs, les percussions cessèrent. L’oiseau s’envola, rua, évita avec aisance les assauts répétés d’un énorme objet verdâtre, comme un rocher. Quelque chose heurta alors le visage du canidé, un ensemble gluant, aux effluves de suc, de sang, de chair. Sa propre chair.

—Saloperie ! pesta une voix caverneuse.

Le Coyote se ramassa sur lui même. Ses forces l’abandonnaient. « Un homme » se dit-il dans un râle.

« Quelle étrange odeur ».

\*

L’astre lunaire tapissait d’un éclat bleuté l’ensemble des terres alentour. Il s’agissait là d’un événement exceptionnel, un spectacle nocturne ne se produisant qu’une fois le mois. Ainsi, les colargas courraient de nouveau le monde extérieur, le Vol sortait, éclaireurs en tête. Les cornues poursuivaient la moisson.

La forêt gisait dans une obscurité à demi-teinte, constellée de petites zones lumineuses. Il y régnait un silence absolu.

Le seigneur des bois progressait à pas traînant. Tout à coup il se figea, puis, sans effort, se redressa sur ses membres postérieurs. « Quelle étrange odeur », déclara-t-il tout haut, recouvrant les lieux d’un concert de sifflements. « Celle d’un homme ? Non. Je connais celle des hommes. » D’autres présences remontaient à ses narines, celles d’un garde-manger varié, inépuisable, dans lequel il puisait chaque nuit. « Des rongeurs de toutes sortes, des sangliers, des élans, des renards, des coyotes », reprit-il dans un langage connu

des seuls membres de son espèce. Les coyotes surtout, leurs viande était dure, musculeuse. Ils dominaient ce secteur depuis longtemps, jusqu’à son arrivée tout du moins.

« Quelle est cette odeur. »

« Je ne la connais pas, non. »

« OÙ TE CACHES-TU ? »

« Camouflée, chair calcinée, un feu »

« Quel goût pourrait-elle avoir. »

Nouvel arrêt, cette fois non loin d’un chablis.

Le seigneur des bois ne parvenait plus à se contenir. Du sang s’écoulait non loin, le sang d’une proie. De nouveau il se redressa, examina les alentours, tant avec son nez qu’avec ses yeux.

« Ploc »

Un impact, deux, trois, puis des centaines, des milliers retentirent soudain dans toute les directions. L’eau glacée frappa son corps rachitique, ses orbites renfoncées, ses oreilles pointues. La foudre tomba presque aussitôt, projetant un instant durant un balai d’ombres dansantes. La végétation s’affaissa, les dômes se retirèrent, comme conscients de la crise à venir. Le sol, garni à présent, tenait lieu d’un véritable marécage. Un cri strident retentit soudain à cinquante mètres, un chevreuil entamait une course effrénée. Il s’effondra dans l’instant, foudroyé non pas par le ciel, mais bien par le seigneur des bois. Ce dernier brisa ses os, déchira ses muscles, vida le contenu de son abdomen. La pauvre bête hurla tout du long.

La pluie, elle, poursuivit son périple deux jours durant.

## Chapitre 7

Au poste des oubliés

Le 2 Mirene 769 à 15h21

Les feuilles des arbres brillaient de mille feux, les massifs dispersaient les eaux de leurs sillons. Au loin, de larges torrents boueux descendaient le long du relief, comme des racines.

La pluie, enfin, avait cessé.

« Bang ».

Quatre écureuils disparurent à travers champs suite à l'impact d'un projectile. Celui-ci rebondit par deux fois, vrilla avant de s'enfoncer à même le sol. Depuis les hauteurs, un trentenaire à la barbe longue, au visage grêlé, coiffé d'un bonnet, se balançait d'avant en arrière, installé contre le dossier d'une vieille chaise en bois. Il piocha de nouveau dans la pile, considéra l'objet, puis, avec application, entreprit d'en retirer l'écorce.

Loin vers l'Est se dressait les portes du paradis, au sud-ouest la ville fortifiée de Rinera. L'axe de la Puerta contournait les lieux par le nord, ses routes tenaient de simples brindilles à cette distance. La vue était tout bonnement sensationnelle.

Nouveau lancer, le guetteur s'épongea le front, six mois qu'il

stationnait ici, six mois à contempler les montagnes, à considérer le calme plat des steppes, sans en percevoir pourtant le moindre détail. Cet énorme roc central, cet épais cône creusé, érigé à la cime du coteau, le plongeait en une incurable nostalgie.

Fils d'artilleur, envoyé pour la première fois sur le front en 752, Jessy Nohgas avait vu bon nombre de ses camarades tombés au combat. Il ne disposait d'aucun talent particulier, maniait la lame comme chacun, avec rigueur et respect. Son instruction militaire, son patriotisme franc et solennel remportait un certain succès auprès de ses supérieurs. En 761, alors en pleine campagne face à la menace Mancros, il reçut l'ordre de se rendre ici même. La couronne souhaitait ériger un chemin de passage, un raccourci permettant aux futures compagnies la traversée directe du plateau. Deux tribus autochtones y résidaient toutefois.

Les négociations échouèrent. Les poissons, sous couvert de traditions, refusaient toute présence.

Un litige survint, suivi d'un conflit armé. Le haut conseil, en réponse, ordonna la construction d'un avant-poste. Bientôt, les deux parties affichèrent de lourdes pertes, des accrochages, des sièges, des escarmouches avaient lieu sans arrêt. Les militaires maigrissaient à vue d'œil, les soldes diminuaient, la colère grondait parmi les rangs. Deux unités voisines furent appelées en renfort. Elles renversèrent la tendance, dissipant du même coup tout risque de mutinerie. Enfin, les Mancros reculaient, bien des hommes, aveuglés par l'ivresse, redoublèrent alors de témérité.

Jessy fut sévèrement blessé au mollet, manquant de peu de subir l'amputation. Cet épisode restait flou dans sa mémoire, il se souvint de la douleur, de cet élan aigre, avide, recouvrant

tout son corps. On l'avait jugé inapte au combat, puis, sans même porter attention à ses suppliques, libéré de tout serment.

« Cette jambe ne vous soutiendra plus, j'en suis désolé ».

Une bourrasque s'engouffra soudain à travers les murs du bâtiment, produisant un son grave, artificiel.

— COJO ! hurla une voix féminine.

Le guetteur stoppa du pied le balancement de son siège.

— HEY COJO !

— QUOI ?

— RAMÈNE-TOI.

— POURQUOI ? rétorqua-t-il, le ton espiègle.

— BOUGE TON CUL, ET RÉVEILLE LES AUTRES.

Il acquiesça, rangea son couteau avant de se redresser sur ses jambes. Son arc en main, il se dirigea vers l'échelle, d'un pas net et précis, bien que quelque peu boitillant.

« Un miracle, un véritable miracle » s'étaient écriés en cœur tous les médecins : deux années perdues, alitées à l'ombre d'un dortoir, touchant une maigre pension intégralement reversée dans l'alcool et les femmes, que voici une conception singulière du miracle. Quand bien même, il s'était relevé puis marié. La vie, enfin, avait pu reprendre son cours normal.

La loi, toutefois, ne convenait point à son cas de figure.

L'usage reconquis de sa jambe gauche le rayait des conditions nécessaires à l'invalidité, mais l'armée lui refusait tout contact. Les entreprises, par principe, lui préféraient un homme valide à cent

pourcent, ou la présence de Vaincus. Privé de tout salaire, son couple vécut de bien tristes années, ponctuées de disputes et de réconciliations. L'alcoolisme refit surface.

Jessy Nohgas abandonna son nom en l'an 767, date à laquelle son épouse lui annonça la naissance future d'un être non désiré. Le bien nommé Cojo était né.

Aujourd'hui, il gagnait sa vie comme surveillant pour le compte de la « banque », célèbre et puissant collectif clandestin installé dans toute la région. Les équipes parcouraient les routes, puis, au terme de quelques rapines organisées, fournissaient les stocks de larges entrepôts. (Le poste des oubliées figurait comme l'un d'eux) Aucune enquête ni démarche, simple parrainage, tous ici travaillaient incognito, protégé par un pseudonyme.

Une fois parvenu au rez-de-chaussée, Cojo parcourut une salle recouverte de décombres, s'engouffra dans l'encart d'une porte donnant sur l'extérieur. Son entrejambe se souleva.

Son interlocutrice ne correspondait pas tout à fait aux canons de l'époque. Elle affichait un visage étiré, le cheveu ras, crépu. Son arrête nasale, largement renfoncée, rappelait à chacun son caractère bagarreur. « Elle n'est pas si vilaine », se rassurait-il sans cesse. Aujourd'hui, elle les réclamait tous trois. Le guetteur, toutefois, ne comptait pas prévenir les autres. Il prétexterait un oubli, la belle, à coup sûr, l'insulterait, le frapperait peut-être, mais n'en profiterait pas moins. Sa seule présence permettait à l'équipe de souffler de temps en temps.

Cojo sortit dans la précipitation, interpella sa régulière, le sourire aux lèvres. Il recula d'un pas, puis d'un second à la vue d'un invité tout à fait inattendu. Deux pupilles brunes luisaient au travers

d'une couche épaisse de boue mêlée d'excréments, le tout recouvrait de la tête aux pieds un colosse au crâne lisse, aux deux canines tirées à la verticale. Un orque se tenait aux côtés de Beltia.

— Il veut traverser, s'écria la jeune femme. « Je lui ai dit qu'il pouvait, mais contre paiement (elle opéra un léger clin d'œil) à combien s'élève le droit de passage des peaux vertes ? »

— De... quoi ?

Le sourire benêt du nouveau venu laissait entrevoir l'état déplorable de sa dentition.

— Il veut traverser, renchérit-elle, le ton strident, « tu sais Coj (elle reproduit son clin d'œil, grossièrement cette fois-ci) le poste-frontière, tout ça. Il est seul. »

L'intéressé demeura pantois quelques instants. La surprise, la stupéfaction de croiser la route de quelques voyageurs parasitait chez lui toute notion d'initiative. « Un orque, un orque ici, comment, pourquoi ? Qui plus est après un tel déluge ». Il retira son couvre-chef, aplatit d'un air songeur ses longs cheveux décoiffés.

Enfin, il s'éclaircit la gorge, puis entonna de sa douce voix :

— Monsieur, je vais devoir consulter la hiérarchie. Nous ne rencontrons que trop peu de clients de votre espèce.

Beltia pouffa, le colosse, lui, demeurerait impassible. Privés de leur chef, les orques ne disposaient d'aucune volonté propre. Ils ne bronchaient pas, pas même devant les pires atrocités.

— Oui oui, monsieur, émit-il avec latence.

— Et remettez-moi immédiatement vos armes.

— Elles... elles restent avec moi, monsieur. Le chef a dit : les lois sont les lois.

Cojo, dubitatif, scruta les lèvres de la créature. Elles semblaient fendues, déchirées par endroit. Une part différente de ses gencives se dévoilait à chaque expiration. La veste jetée sur ses épaules cachait un étrange plastron. Une épée courte pendait à sa ceinture, une hache à double tranchant dormait contre son dos. Stupide, mais fort bien armée. Les contours d'une main fine mais musculeuse le tirèrent de sa contemplation.

Beltia se blottit contre son torse.

— J'veis m'en occupé, toi, file chercher les autres, vraiment cette fois. On va s'amuser.

Ce sur quoi le guetteur s'en retourna vers l'édifice, gravit deux par deux les marches de bois, en direction des dortoirs. En tout, quatre surveillants travaillaient au poste des oubliés : Cojo et Beltia, mais également Herido, un échalas au teint cireux, au visage sévère, dont l'oreille droite manquait. Crocks, un gros bonhomme aux cheveux sales, assumait le rôle de cuisinier.

Contrariés de prime abord, les deux dormeurs le suivirent sans histoires. « Un orque, qui l'eut cru », répétaient-ils sans cesse. Les peaux vertes vivaient à l'Est, loin, très loin au-delà des océans. Deux décennies durant, ces primates avaient pillé, brûlé, ravagé les terres sacrées du Saint Empire. En réponse, les grands rois avaient formés alliance, constituant la plus puissante armée jamais connue de mémoire d'homme. Aujourd'hui, et malgré divers traités garantissant la paix un peu partout, les orques restaient cloîtrés dans leurs cahutes. La rumeur avançait qu'ils préparaient vengeance, pactisant

avec le diable, buvant le sang de pauvres vies sacrifiées. Cojo n'en avait pas vu depuis ses dix huit ans.

Les trois surveillants adoptèrent une attitude hautaine, semblable à celle de citadin. Herido, d'entrée, jaugea le colosse à l'odeur d'excrément. Crocks éclata d'un rire joyeux. Tous tentèrent d'user d'une belle gestuelle, s'efforcèrent d'adapter leur vocabulaire. Leurs tenues, toutefois, ne trompaient personne.

— Faut le fouiller, lâcha Herido.

— Pas la peine, répliqua Beltia depuis le confort d'une vieille souche, elle pointa du doigt un amas de plaques métalliques, « Tout est là, plastron compris ».

Herido déclara souhaiter un nouvel examen, Cojo approuva. Ce premier conflit déboucha sur un conseil qui, règlement oblige, produisit un vote. « Les Orques sont dangereux » soutint le groupe devant Beltia. La prudence l'emporta, Crocks obtint à l'unanimité le poste de fouilleur en chef. Le soleil, en ce milieu d'après-midi, projetait de longues ombres contre l'ancien édifice. Autour de la cour intérieure courraient un ensemble de barricades, d'herbes folles et de clôtures éventrées. Un florilège de mousses et autres feuillages recouvrait par endroit l'immense construction.

Le poste des oubliés portait bien son nom.

Fin 761, trois mois tout au plus suite à la débâcle Mancro, les trois unités avaient repris la route. Le terrain, après fouilles et calculs topographiques, ne convenait point aux architectes. Les ouvriers plièrent bagage, les poissons, eux, déclarèrent les lieux maudits, souillés par la haine et la débauche. Des corps voûtés, squelettiques, arpentaient les ruines en quête de vengeance. Bientôt, des

marcheurs jurèrent apercevoir lesdites silhouettes. Chacun offrit de sa version, décrivit moult horreurs et créations du diable. L'endroit, en définitive, fut en tout point abandonné. Il fut l'un des premiers bastions occupés par la « banque ».

— Rien, conclut le grassouillet.

Croks jeta en toute discrétion une petite bourse à l'adresse d'Herido. Il s'approcha dès lors.

— Comment tu t'appelles ?

— U'ru, monsieur.

— Ourou, répéta l'échalas, la tête inclinée de côté.

L'orque dansa d'un pied sur l'autre, à la manière d'un chien comblé de servir son maître. Il reçut dans l'instant un violent crochet du droit, au niveau du menton.

— J viens de me souvenir d'un truc, Ourou, oh rien de bien méchant t'en fais pas. Il existe une taxe réservée aux gens comme toi. On va s'battre tous les deux.

— Comme au tribunal de sang ?

Le colosse l'observait à présent d'un œil morne, un filet rouge vif en travers des lèvres. Crocks étouffa un ricanement, Beltia ne pipait mot. Cojo, lui, n'appréciait guère la tournure des événements. Herido, comme toujours, agissait tel un chef de bande.

— C'est quoi ça, le tribunal de sang ? poursuivit ce dernier.

— Eh... eh bien ! Quand deux des nôtres sont pas d'accord et qu'on arrive pas à les départager, on appelle le Gakou. Après, ils se battent dans le tribunal de sang. On utilise pas d'armes, juste les poings. Le gagnant mange le cœur.



— Peut-être, balbutia Crocks, « peut-être qu'on devrait... »

— Boucle-la gros lard. Je marche, Ourou, et tu sais quoi ? J'ai pas été cool avec toi tout à l'heure, alors j'te laisse me rendre la pareille. (Il tapota sa joue gauche, bien en évidence) Frappe, fais-toi plaisir mon vieux.

L'autre, sur ces mots, asséna un direct en travers du visage de son interlocuteur. Herido se contorsionna, recula d'un pas avant de porter un genou à terre. L'air satisfait, il cracha puis se redressa, un bras derrière le dos. Les trois surveillants observèrent alors l'apparition d'un couteau.

— ÇA SUFFIT !

Beltia quitta le confort de son siège, projeta Herido en arrière, de ses deux mains. La lame fut rengainée dans l'instant.

— Tu fais quoi là ?

— Me touche pas.

Un conflit survint. Le devenir de l'orque, selon la jeune femme, appartenait au groupe, et non à un seul individu. Herido ne l'entendait pas de cette oreille. Les deux opposants haussèrent le ton. Cojo intercédait en faveur de Beltia. Il souhaitait rester en bon terme avec sa régulière, il détestait Herido aussi. Crocks n'intervint pas. Comme toujours, il ne prendrait parti qu'à la dernière minute. Bientôt, un nouveau vote fut organisé. Deux écoles s'y confrontèrent : la première, défendue par Herido, consistait en l'ouverture d'un genre de tournoi. Chacun affronterait le colosse à tour de rôle, en un duel en trois rounds. Beltia, elle, espérait en apprendre davantage sur son histoire et ses antécédents. Elle n'accordait aucun crédit aux propos de son adversaire, avis partagé par Cojo.

« Il le tuera à la première occasion ».

La curiosité l'emporta sur la barbarie. Crocks déclara avoir aperçu une feuille de papier parmi les cargaisons entassées dans l'avant-poste. Il partit chercher l'objet, et tous, à l'exception d'Herido, se joignirent à lui lorsqu'il reparut.

— Quelques questions, à présent, annonça-t-il page à la main. Ni lui ni aucun de ses compagnons ne savait lire ni écrire.

S'en suivit un passage des plus grotesque. Crocks, Beltia puis Cojo interrogèrent à tour de rôle le colosse quant à ses antécédents. Ce dernier décrivit son enfance, ses motivations, ses rêves, ses ambitions. Il récita les règles imposées parmi les clans, décrivit ses chefs, ses modèles, des étoiles plein les yeux. Enfin, il fut contraint d'exposer ses fautes, d'expliquer pourquoi il se trouvait aujourd'hui recouvert de boues et d'excréments. Tous trépignaient, riaient à gorge déployée devant le récit de ses quelques mésaventures. Herido lui-même se mêla finalement à la conversation.

Tous partagèrent un instant convivial, s'enivrèrent de concert, au nez et à la barbe du règlement. Eux-mêmes ignoraient pour quelles raisons ils agissaient ainsi. Un moment d'égarement peut-être, avanceraient les uns, le poids de la solitude, soutiendraient les autres. Quoi qu'il en soit, chacun se surprit à éprouver un genre de sympathie à l'égard d'U'ru.

Ils festoyèrent longtemps, et sans retenue.

Au crépuscule, tous s'installèrent à l'intérieur de la bâtisse, échangèrent jusqu'à la nuit tombée. Lorsque l'heure des adieux retentit, l'orque palpa les bords de sa ceinture.

— Attrape !

Il se saisit au vol de l'objet recherché, puis releva les sourcils, incapable de prononcer le moindre le mot.

— On a décidé d'te faire cadeau du passage, admit Herido.

Beltia lui lança un regard noir. Cojo tapota du bout des doigts l'épaule de l'orque, sans même se soucier de son hygiène corporelle. Crocks, lui, dormait à poings fermés.

Il ne tenait pas l'alcool.

— Prend pas la confiance, crétinus, s'exclama Beltia. « La prochaine fois, c'est plein tarif. Hésite pas surtout, si jamais tu repasses dans le coin. »

U'ru disparut à la lueur de la lune, la routine, dès lors, frappa de nouveau les quatre surveillants. Crocks et Herido débutèrent leur tour de garde, Beltia et Cojo, tout deux perclus de fatigue, s'en retournèrent vers les dortoirs. « Perdu par-delà les océans », songea l'ex-militaire, échangeant un baiser avec la jeune femme.

« Vraiment, quelle drôle d'histoire ».

## Chapitre 8

Cruce

Place du marché

Le 4 Mirene 769 à 08h28

— Et ça, ça sert à quoi ?

Les bras croisés, la mine sévère, impassible, le cinquantenaire se pencha en direction de son interlocuteur. Il portait le bouc, ne cessait de redresser du pouce sa moustache tombante.

Forgeron de père en fils, tout héritier mâle de la famille Fundir usait du marteau et de l'enclume depuis la petite enfance. Le travail du fer, de l'acier, la chaleur étouffante de la fournaise, voici en quelques mots le tableau de leur quotidien. Peu loquace de prime abord, Pepe, tout comme son père avant lui, se changeait en un véritable moulin à parole dès lors que la conversation tournait en son domaine. Il prodiguait conseil, dépeignait sans détour la totalité des étapes de conception d'un produit. Il arrivait même, en de rares occasions, qu'il cède face à quelques rabais.

Il adorait son travail.

— Et ça ? Et ça M'sieur Fundir ?

Toujours stoïque, le forgeron décrivit l'objet. Il était question d'un leurre à piston, un cube d'une quinzaine de centimètres renfer-

mant un carreau d'arbalète miniaturisé. Une fois remonté, le dispositif s'accrochait à l'endroit voulu au moyen de six griffes rétractables. Il demeurait autonome jusqu'au lancement du projectile. Le leurre à piston constituait un outil très répandu, commun à tout trappeur digne de ce nom.

Satisfaites, les trois têtes brunes poussèrent un cri de joie partagée. Elles remercièrent le commerçant, puis s'en retournèrent à la recherche d'une nouvelle source de savoir. Pepe observa leur départ, réprimant avec difficulté quelques sourires benêts.

Il se rembrunit à la vue du reste de la place marchande.

Tout autour de lui couraient quantité d'entreprises de toutes sortes. Des forgerons, des boulangers, des bouchers, des pâtisseries, des médecins s'affairaient à leur négoce. D'autres présentaient des services de réparation, offraient le gîte et le couvert. Les uns disposaient de simples cases, les plus riches, de véritables bâtiments ouvragés. Célèbre Bourgade, Cruce fut fondé par et pour les grandes compagnies empruntant l'axe de Puerta, ses habitants logeaient dans d'étroites maisons en torchis, aux charpentes apparentes, sans mobilier aucun. Tous payaient un loyer conséquent, compensé toutefois par un chiffre d'affaires considérable, étalé tout au long de l'année. Officiellement tout du moins.

Cruce, en effet, observait une économie florissante, et il n'était pas rare qu'on festoie chaque soir les bénéfices de la journée. Dépendre du seul passage des convois présentait pourtant un risque de taille. Derrière chaque sourire, chaque transaction, se tenait tapie l'ombre de la disette. Les locaux épargnaient, craignant la guerre, les intempéries, tout ce qui, en fin de compte, pourrait perturber le rythme du commerce.

Pepe jugeait d'un œil d'expert l'ensemble des fournitures proposées. Il restait droit, les paupières fixes, semblable en tout point à une statue de cire. Pecq, son fils aîné, assurait le rôle de racleur. Vingt personnes se succédèrent devant l'enseigne du forgeron, huit seulement se saisirent de leur bourse. Il s'agissait là d'un score honorable, un bénéfice suffisant quant au commun des commerçants. Mais pas ici. L'affluence manquait, les rues piétonnes, d'ordinaire bondées, n'affichaient que quelques badauds.

Midi sonna, Pecq, après une courte pause à la chapelle, endossa le rôle de son père. Pepe remonta la place, salua tour à tour bon nombre de ses confrères.

Nul ne semblait satisfait du déroulement de la matinée.

Installés sous quelques tonnelles, les commerçants partageaient un repas bien mérité aux côtés de quelques caravaniers. On échangeait à propos des rumeurs locales, débattait le montant des taxes appliqué à ceci ou à cela. De jeunes enfants chargés d'acheminer les victuailles trottaient sans arrêt d'une table à l'autre.

— Quelqu'un saurait ce qu'il advient des carrioles de Medellín ? s'éleva une voix parmi les convives, « Une semaine qu'on les attend ceux-là. On commencerait presque à les r'gretter ! »

Pepe, qui mangeait non loin, écoutait en silence.

— Pas de nouvelles mon bon seigneur.

— Ah ! s'exclama un ancien, la bouche pleine, « les taxes, ça va, pour nous garder des vraies choses, plus personne. »

— Ils seraient tous cannés qu'ça m'étonnerait même pas !

— Mes champs sont détruits, ma vieille baraque tombe en ruine, mon toit s'affaisse sous les eaux ! Et Comprar ne fait rien ! À croire qu'cette pince a jamais marchandé comme nous.

— Il suffit, messieurs, il suffit, intervint un homme à la mâchoire carrée, aux dents blanches comme la craie, « les pluies ne datent que de deux jours, laissez donc quelques répités aux sociétés de rénovation ! Quant à Medellín, ceux-là souffrent de quelques retards, voilà tout. Je sais cela par mon cousin, il travaille comme ma-ton à la Dulce, aux mines d'argent. »

— La belle affaire. Ton cousin est un fieffé menteur, tout comme vous autres, citadins.

— Répète un peu !

— Nous devons clamer notre indépendance, soutenu un nouvel intervenant, « instruire nos enfants, former les rangs d'un tribunal, ainsi que d'une milice privée. On protégerait nos familles, chasserait les bandits. On reprendrait nos terres. Quand comprendrez-vous que nul n'accorde d'importance à nos vies. Nous devons... »

— Envoyez la garde ! lança soudain un gaillard édenté. Il levait vers le ciel un gobelet au trois quarts pleins.

L'assistance partit d'un rire gras, on trinqua à la santé des bienheureux, des simples d'esprit. Chacune des bourgades fondées en Agesto comportait sa propre police municipale, des guerriers valeureux, solides, quoi qu'inexpérimentés. La garde arpentait les rues, les sentiers se profilant parmi les bois, en direction des montagnes. Ses meilleurs éléments stationnaient du matin jusqu'au soir aux alentours de la grand-place, à deux pas des portes de la mairie.

« On veille mieux marchandises que marchand », se lamentaient sans cesse les locaux. Ils n’avaient pas tout à fait tort. Des actes de raquettes, rapines et vols à l’arraché balisaient la vie des honnêtes gens. Les pillards imposaient leurs volontés, les plaintes, elles, s’entassaient sur les bureaux du conseil adjoint. Aucune attaque, toutefois, n’avait suivi la tombée des pluies. Les malfrats, manifestement, souffraient tout autant des dégâts causés.

Rassasié et quelque peu déçu, Pepe termina son assiette et prit congé, sans piper mots. Il quitta le confort des tonnelles, observa un détour jusqu’à la chapelle. À sa sortie, il jeta quelques piécettes à l’adresse d’un vieux sans-abri au teint bronzé, aux cheveux mi-longs, emmêlés à la manière d’un pelage sale. Il arborait une veste militaire, un bonnet ainsi que des bottes trouées.

Le mendiant se redressa sur ses jambes, échangea une poignée de main avec le forgeron.

— Mes respects à votre femme, votre mère et vos enfants, Monsieur Fundir. Pas trop gêné par la pluie ?

— La maison a tenu bon, l’essentiel est là. Et vous, ça a été ?

— Oh ! j’me débrouille toujours, vous savez. (Il renifla) Dites, je sais que c’est pas votre genre de d’mander conseil, mais y’a un sérieux client qui vient d’arriver en ville. Il est pas commode, mais à votre place, j’évitais d’faire la fine bouche.

Les deux hommes contemplèrent l’horizon.

— Oué, reprit Felix Ladron d’une voix pâle et désagréable. « Gueule d’ange est d’retour parmi nous. »

De retour aux affaires, on vendit trois sceaux de clous à l’un, huit bobines de fil de fer à l’autre. Un groupe de cavaliers, des no-

mades de toute évidence, tournèrent un moment parmi les étals. Ils repartirent aux trots, la bourse intacte. L'arrivée d'un nouveau convoi suscita un certain émoi. Les allées étaient vides, les clients, bien sûr, manquaient toujours à l'appel. Chacun savait se satisfaire de l'instant présent. Une silhouette massive, disproportionnée, apparut alors à l'horizon. On s'écartait, surveillait, chuchotait à son passage. D'autres, non moins téméraires, se signaient, l'œil tourné vers le ciel. Sans autre son que celui du métal, le nouveau venu s'arrêta devant l'échoppe du forgeron.

Pepe Fundir, les bras fermés en croix, redressa du pouce sa longue moustache tombante.

Le colosse contempla une épée exposée en première ligne. Il décrocha celle-ci, exécuta quelques moulinets, sans se soucier des regards dirigés vers sa personne. La lame, épaisse pourtant, prenait des airs de cure-dents entre ses énormes doigts.

— Acceptable, grogna Gueule d'ange tout en effectuant un mouvement de balancier.

Il reposa l'objet.

À distance respectable se tenait une assemblée fourmillant à chaque instant. Les badauds se regroupaient, les marchands quittèrent leur poste afin de ne rien rater du spectacle. Pepe reconnut deux membres de la garde municipale, ainsi que son fils, qui parvint non sans mal à se frayer un chemin jusqu'à sa position.

— Bienvenue, s'écria le forgeron tout en décoiffant Pecq d'une main, « bienvenue dans notre belle bourgade. Comment puis-je vous servir aujourd'hui ? »

Aucune réponse. L'intéressé, à présent, portait son dévolu sur quelques couteaux. Il en testa la solidité, puis l'aiguisage. Enfin,

il le dévisagea de ses deux yeux bruns. Pepe considéra la créature au crâne lisse, à la peau vert-pâle, parsemée de petits éclats boueux. Une horrible cicatrice fendait les lèvres de sa mâchoire inférieure, remontait jusqu'à son oreille droite, elle-même en partie arrachée. Il étudia son équipement : une hache de bataille à double tranchant, une épée courte, de belles bottes de combat. L'orque exhibait toujours cet étrange plastron.

— J'ai besoin d'un contrôle complet avant demain matin, armes et armures comprises. Vous faites ça ?

— Le délai me semble trop faible.

— La récompense sera à la hauteur de l'effort fourni.

La garde, alors, écarta d'un geste l'assistance. Elle appela au calme, vint stationnée du côté droit de l'étal du forgeron.

— Un problème ? intervint un premier agent.

— Aucun, simple transaction entre Salarites, déclara Gueule d'ange tout en reposant l'article à son emplacement.

Pepe, à l'écoute de ce dernier mot, crut percevoir une touche de lassitude sur le visage de son interlocuteur. Il se renfrogna. Les Orques étaient des brutes, des monstres assoiffés de sang courant la guerre tel un lévrier sillonne derrière sa proie. Ils n'éprouvaient ni honte, ni compassion, ni pitié, ni honneur.

« Bang »

Tous sursautèrent suite à l'impact d'un projectile. Le colosse venait de se défaire de son sac à dos. Il décrocha son énorme hache, son épée, ainsi qu'une poignée de dagues de combat. Le tout fut déposé sur le comptoir en compagnie d'une bourse bien remplie. Il

était riche, plus encore que par le passé.

Les deux agents s’interposèrent, gratifiant la bête de quelques regards inquisiteurs.

Le premier afficha un rictus satisfait.

— Vous avez un permis pour tout ça ?

— Bien sûr que j’en ai un.

— Je ne vous crois pas.

Les lèvres de l’orque se retroussèrent.

— C’est pas mon problème.

— Je vous arrête pour trouble à l’ordre public.

— VOUS SAVEZ PARFAITEMENT QUI JE SUIS !

Pepe, tout comme son fils, tressaillit en cet instant. Il jaugea son interlocuteur, ses tatouages, sa mâchoire tranchée, contractés sous la colère. La peur le saisit, et il vu tout à fait Gueule d’ange se retourner l’arme au poing.

Ces deux-là ne tiendraient pas une minute.

— Suivez-moi monsieur, je vous prie.

La foule se tut, puis, d’un geste tacite, irréfléchi, groupa ses efforts à dessein d’enrayer les déplacements des forces de l’ordre. Les uns condamnaient un comportement scandaleux, d’autres hurlaient au racisme pur et simple. Confiant tout d’abord, les deux gardes se virent ballotter d’un bras à l’autre, en une véritable frénésie. Ils délaissèrent leur entreprise, relâchant le captif, fuyant à toutes jambes, sous les cris et les sifflets.

Le calme revint dès leur départ.

— Mais, intervint Pecq, perdu, « pourquoi tout le monde... »

Il ne put toutefois exprimer son ressenti. Son père y veilla, écrasant d'un geste sec l'un des souliers du petit garçon.

Les négociations reprirent. L'orque, sans prononcer le moindre merci, marchandait avec une extrême dextérité. Il se défit de son manteau, remit au forgeron son plastron, ses bottes, ainsi que quelques couteaux. Enfin, il s'en retourna, pieds nus.

Le crépuscule tombait, les honnêtes gens comptaient leurs gains, repliaient les bâches, ciraient les présentoirs. Bientôt sonnerait l'heure de la dernière prière, on relancerait alors le feu des lanternes, sous la direction des veilleurs de nuit.

Pepe s'affairait à quelques préparatifs lorsqu'il surprit une expression contrariée sur le visage de son fils. Il hésita, puis, délaissant ses tâches, se rendit à ses côtés.

— Pose ça une seconde, mon garçon.

L'enfant déposa sur le sol une caisse de clous.

— Je... je te dois des explications pour tout à l'heure.

Pecq se renfroigna, détourna la tête. Pepe mit un genou à terre, de façon à se trouver à son niveau. Il reprit :

— Les Orques sont les créatures du diable, qu'ils endossent nos couleurs, celles des Ordanais ou de quelques compagnies. Personne ne les aime, personne ne les aimera jamais.

— Mais tout le monde...

— Laisse-moi terminer. Ce que tu as vu cet après-midi est une chose terrible. Les gens d'ici ont besoin d'argent, tu comprends.

Ils ne pouvaient pas courir le risque de perdre un tel client, et moi non plus. L’armistice touche à sa fin. Pecq, mon garçon, ne fait pas cette tête, ton frère et toi vous devez manger à votre faim. Grand-mère aussi. Elle le mérite bien, tu ne crois pas ?

Ils finirent d’emballer les huit dernières caisses.

— Pas un mot de tout ça à ta mère.

— Sinon quoi ?

— Sinon, interdiction d’approcher le plastron.

À ces mots, le visage de Pecq se détendit. Il écarquilla les yeux, à la façon d’un nouveau-né.

— T’as pas le droit ! s’écria-t-il soudain, les sourcils froncés.

Les deux Fundir ne firent qu’une brève apparition au cours du souper. Ils travaillèrent d’arrache-pied, et jusqu’au matin.

## Chapitre 9

Cruce

Second et dernier étage de l’hôtel de ville

Le 4 Mirene 769 à 18h34

On déposa de part et d’autre moult pâtées, gibiers et légumes, un claquement sec retentit par deux fois, annonçant l’arrivée imminente de quelques bouteilles de vin. L’orque s’installa de son propre chef, déclinant d’un geste le concours des domestiques.

— Monsieur...

— In’kiro, appelez-moi In’kiro.

L’air satisfait, les paupières mi-closes, un soixantenaire au visage blême, à la barbe ciselée, fendue par le milieu, se tenait à l’autre bout de la table. Il arborait un déluge de joaillerie, ainsi qu’une chemise de corps soignée, elle-même surmontée d’un gilet fin de soie bleue. Le crépuscule tombait, le vieil homme, d’une voix grave, commanda deux de ses familiers. La pièce, bientôt, fut recouverte d’une lumière artificielle, projetée par une série de lanternes disséminée çà et là.

— Bien, bien, mais prenez, prenez ! Buvez votre soûl, servez-vous autant que vous le souhaitez, s’exclama-t-il tout en désignant de la main l’ensemble des plats présentés.

Le colosse s'exécuta, piocha sans vergogne. Il forma un petit monticule en lieu et place de son assiette. Les domestiques s'affairaient de tout côté, l'expression contrainte, apeurée devant les deux pieds nus flanqués sous la table.

Le vieil homme, lui, observait son invité.

De ses atours à sa gestuelle, l'attitude de ce dernier évoquait en tout point celle du citadin. Il affichait un sourire poli, un regard franc, emprunt d'humilité. Miguel Comprar, maire de son état, tenait du véritable gentilhomme. En apparence en tout cas. L'horrible cicatrice tracée en travers de la mâchoire de la bête lui coupait tout appétit. Il exécrait les nobles, les ducs et les marquis, les inspecteurs et les parvenus. Il exécrait les Orques aussi.

Miguel énonça moult politesses, aborda tantôt les épisodes récents de la politique locale, tantôt les inquiétudes des honnêtes gens quant à la fin de l'armistice. Enfin, il renvoya une assiette encore pleine en cuisine, puis reprit, après s'être essuyé les lèvres :

— Voyez-vous, monsieur, je ne souhaite à personne d'occuper ma fonction. On m'afflige, me qualifie d'incompétence, et ce quoi que j'entreprenne. Tenez, les dernières pluies ne datent que du 2, elles me valent pourtant déjà les foudres de la plupart de mes concitoyens. Mais parlons d'autres choses, je connais la situation de votre employeur, qui, dans sa grande sagesse, n'a de cesse de publier mot quant à l'absence des caravanes.

Toujours simple et chaleureux, le maire s'interrogeait quant à la suite des événements. D'une part, ce mercenaire affichait pas moins de trois jours de retard vis-à-vis des prévisions annoncées par Medellín, de l'autre, la qualité du dit-service semblait tout simple-

ment lamentable. Un sous-homme, un piéton qui plus est, se trouvait responsable du groupe d’intervention.

— Maudits soient ces larrons, ces parasites, ils s’accaparent nos terres, piétinent nos champs, rackettent nos compatriotes. Voilà à présent qu’ils nous isolent du monde extérieur, notre principal revenu de subsistance. Des rixes éclatent chaque soir, les bonnes gens déchargent leur colère dans la violence et l’alcool. Je ne porte ici aucun jugement de valeur, je les comprends, monsieur, je les comprends mieux que quiconque.

Il marqua une pause, observa le visage inerte de son interlocuteur. Le silence le força à poursuivre de vive voix :

— Je viens d’un milieu modeste vous savez, mes deux parents étaient cireur. Je connais bien les difficultés rencontrées par les plus démunies. Je ne dois ce poste-ci qu’à mon humble service de commis dans les rangs de la vingtième capitania. Mon chef de file est mort sous les coups des Mancros et, me trouvant second, il m’incomba bientôt d’assurer la lourde charge de responsable. (Il sourit) Dieu que cela me fut difficile.

Et pour ainsi dire, sa longue expérience couplée à sa nouvelle solde lui permirent de se constituer un vaste réseau de connaissances. Dès lors, il installa son échoppe, s’attira faveurs, graissa quelques pattes.

C’est ainsi, au terme de cinq ans de dur labeur, que Miguel succéda au premier maire de la petite bourgade.

— Ces marchands qui jadis travaillaient à mes côtés, je les consulte chaque matin. Ils souffrent, monsieur. Les bandits, ce maudit Bolles... Savez-vous qu’il fut capitaine de la 22<sup>em</sup> capitania...

Le demi-géant brisa de ses deux énormes mains la carcasse fumante d’un élan. Il s’affaira à en extraire l’intérieur, tira le restant à l’aide des pics de sa fourchette.

Le visage droit, impassible, le vieil homme frôla d’un geste les contours de sa barbe à deux pointes. Son invité dépassait au bas mot les cent soixante-dix kilos, avoisinait les deux mètres. Les Orques, selon la rumeur, comptaient dans leurs rangs des créatures de cauchemars, des vétérans capables de contenir à eux seuls un bataillon tout entier. Miguel ne doutait pas de l’extravagance de tels échos. Il tremblait, toutefois, au souvenir des Guerres vertes.

— Mais revenons-en à notre affaire. De combien d’hommes disposez-vous ?

— Il n’y a que moi.

— V-Vous pensez pouvoir vous en chargé tout seul ?

Les mots semblaient sortis d’eux-mêmes de la bouche du fonctionnaire. Il se reprit. Balbutier au cours d’un échange s’avérait être le comble de la faiblesse de tout politicien.

— Je ne pense rien, pas avant observation.

— Fier, mais sage. Je comprends tout à fait, monsieur, la confiance que vous porte votre employeur.

La conversation se poursuivit en divers sujets. Miguel tenta de nouveau de s’attirer la sympathie de son interlocuteur. En vain. Ce dernier pressait l’assistance, ne cessait de déclarer son idée de partir au matin. Les plats se succédèrent et le personnel interpella à moult reprises le maître des lieux d’un œil gêné.

Le colosse, malgré son impatience, mangea jusqu’à satiété.

Le souper terminé, les deux convives empruntèrent quelques couloirs, puis découchèrent en une remise au sol poussiéreux. Deux lanternes fixées au plafond éclairaient les contours d'une large carte de cuir, elle-même plaquée contre le mur.

— Le cadastre de notre chère bourgade, il demeure, et vous m'en excuserez, quelque peu inexact. La population fluctue au gré des saisons, et il me coûterait fort d'en changer chaque année.

Aux quatre coins d'un carré parfait se dressaient la chapelle, la mairie ainsi que deux grands entrepôts. Le marché occupait la place centrale, des foyers de toute taille s'en éloignaient dans toutes les directions, à la façon d'une toile d'araignée. Miguel forma un cercle au bas du plan, au niveau des forêts situées au sud-est de la ville. Il reprit d'un ton sec :

— Vous trouverez Bolles et ses gens dans ces eaux-ci, en un vieux fort abandonné, basé en contrebas des massifs.

— J'ai connu traque plus palpitante, déclara l'orque d'une voix métallique, « Ces infos, vous les tenez de sources sûres ? »

— Je les tiens de chacun, monsieur. Les bandits pullulent dans ces bois. Ils parquent sans crainte, l'arme à la ceinture. (Il s'humecta les lèvres) Et ce n'est pas tout.

Deux nouvelles zones apparurent coup pour coup sous les doigts blanchâtres du fonctionnaire.

— Aislar et Vuelvo, deux bandits notoires, partagent le fort avec lui. Ces racailles se soutiennent, et je ne saurais que trop vous conseiller de les attaquer du même coup. Le groupe de Bolles figure comme leader, il se compose d'environ trente personnes, dont quatre chevaux, Aislar lui, commande...

L’orque renifla sans vergogne.

— Sauf votre respect, monsieur Comprar, vos chiffres ne m’intéressent pas.

— Je vous demande pardon ?

— L’expérience, répliqua la bête, « m’enseigne de ne jamais donner foi aux dires du client. La peur vous trompe. J’irais moi-même observer ces gens. Ensuite, j’aviserais. »

Il contempla la carte à son tour.

— Notre homme a déjà perdu plusieurs de ses alliés, voire la totalité. Ils paradent, comme vous dites, mais les pillages se concentrent sur quelques entreprises isolées. Ici, les choses sont différentes. S’attaquer à Medellín relève de la folie pure et simple.

— Bien, bien, vous avez toute ma confiance, monsieur In’ki-ro. Mais je vous en prie, gardez à l’esprit que...

— Mon contrat porte sur la mise à mort du groupe Bolles, vos problèmes ne sont pas les miens.

Le colosse, sur ces mots, détacha de sa ceinture un rouleau de papier jauni. Il en ôta le filin, déroula son contenu. L’esquisse d’un militaire à la moustache relevée, aux sourcils épais, au regard franc, apparut sous les yeux du fonctionnaire.

— Votre annonce, reprit la bête, elle ne provient pas de Medellín. Elle circule depuis longtemps, trop longtemps. Vous marchandez avec ces hommes. Ils vous font chanter et vous aimeriez donc me proposer quelques tâches supplémentaires. C’est non. Je n’accepte pas les pots-de-vin.

Le maire en resta pantois.

« Oui », songea celui-ci, l’air abattu. « Oui, je plaide coupable. Ces bandes vivant dans nos forêts, je les rencontre en catimini, je parle avec eux. Mais pas par plaisir, par obligation. La garde municipale leur est inférieure en nombre, limitée par une loi fixant ses effectifs sur la base de la population concernée. Nos comptoirs devraient figurer telle une exception, en tant que point de ravitaillement majeur soumis au trésor de la ville de Rinera. »

« Veuillez m’excuser mais j’ignore de quoi vous parler. »

— Merci pour le repas, monsieur Comprar, « mais je vous déconseille à l’avenir de tenter de me manipuler. »

L’orque, dès lors, demanda à prendre congé. Miguel et lui s’en retournèrent tous deux jusqu’au salon, où le maire, d’un geste sec, convoqua le chef de la garde municipale. Celui-ci, un cinquantenaire au teint rougeaud, au visage long, semblable à celui d’un bouledogue, parut aux côtés de deux de ses subalternes.

— Fabian, escortez mon invité jusqu’à l’hôtel du convoyeur, je vous prie. Réservez-lui une chambre en mon nom.

— Cela ne sera pas nécessaire.

Ce sur quoi le colosse aux pieds nus quitta les lieux, sans esquissier le moindre salut ni la plus petite des révérences.

Le soir même, installé confortablement dans son lit, Miguel Comprar ne parvenait pas à s’endormir. Il pensait avoir aperçu un rictus se dessiner au coin des lèvres du mercenaire, une expression malsaine, jubilatoire, précédant le départ de ce dernier.

« Faites, par l’Unique qu’il s’agisse de mon imagination. »

## Chapitre 10

### Extérieur

Quelque part au sud-est de Cruce

Le 5 Mirene 769 à 06h45

Le silence régnait. Les pins, les chênes, les anacardiés jalonnaient la surface d'une terre encore imbibée d'eau. Le bris d'une branche retentit. La forêt, tel un colosse généreux, semblait s'éveiller à mesure de la levée du jour.

Un sexagénaire aux cheveux gris, au visage sévère, avançait avec prudence. Il portait une chemise de corps usé, un bonnet rouge vif ainsi qu'un pantalon de lin. Ce dernier se délesta de sa musette, puis, sans un bruit, banda son arc long. Le projectile chanta, un cri répondit aussitôt. Le tireur se redressa de toute sa hauteur, balaya les quelques fougères, en ressortit les traits frissonnants d'un renard dont il s'empessa de tordre le cou. Ses chiens, deux magnifiques lévriers couleur fauve, patientaient en silence, assis quelques mètres derrière lui.

« Belle prise », songea le vieil homme, plongeant l'animal au fin fond de son sac à dos.

Il observa les alentours, plissa les paupières, puis poursuivit sa route, le son de ses pas étouffé au contact du sol boueux.



Nathanaël demeurait en totale autarcie, ne payait aucun loyer, aucune taxe ni impôt. Il aimait cette vie, ce périple vécu au jour le jour, au gré des éléments et de l'adversité.

Il ne regrettait rien de ses choix passés.

Noble de naissance, cultivé de surcroît, Nathanaël Cazan avait suivi un cursus scientifique. Il s'agissait là d'un petit garçon calme et réservé, un étudiant modèle qui, au doux plaisir de ses deux parents, fit montre de capacités tout à fait exceptionnelles. À vingt ans seulement, il obtint le titre de mathématicien, ne rencontra aucune difficulté à s'attirer la protection d'un maître. Ses quelques travaux lui valurent succès, des mécènes assurèrent sa subsistance. En 748 toutefois, il s'engagea aux côtés des forces du Saint Empire, parmi les stratèges. Il s'ennuyait, d'autres horizons, peut-être, apporteraient un regard neuf sur son quotidien. Les grands rois formèrent alliance, les troupes repoussèrent les Orques, fondues en une seule et même armée. Un jour, par le biais de quelques connaissances, on présenta à Nathanaël un trappeur : un aventurier au respect immense, un ermite vivant à la fois de la chasse et de la vente de peaux. Sa démission fut portée deux ans plus tard, temps nécessaire à la conclusion de ses derniers travaux.

Le soleil perçait à travers les branches, il récolta la production de quelques collets. Trois rongeurs s'ajoutèrent aux maigres prises obtenues au cours de la matinée. Il reboucha son outre d'eau, se signa, l'index de la main droite porté vers le ciel.

Après quoi, il se rendit en un point dégagé, auprès d'un énorme avocatier au tronc roussi, en partie calciné par la foudre. Trois individus s'y trouvaient adossés.

— Ça a été ?

— Acceptable, intervint un jeune homme à la barbe fournie, découpée en une profonde estafilade, comme un croissant de lune.

Il se leva, tira du bras son voisin.

— Moué, parle pour toi.

Le dernier, un colosse, ne pipait mot.

— Toi ? poursuivit Nathanaël en sa direction.

— Laissez, reprit celui à la cicatrice, « Les coyotes se sont servis dans ses pièges. Il n'a presque rien pu récupérer. »

Une légère brise souffla, le vieil homme contempla les massifs. Au bout d'un instant, il corrigea l'angle de sa bandoulière, redressa son bonnet avant de constater du doigt la bonne présence de sa hache. Enfin, il déclara d'un ton ferme :

— Les prises relevées ce matin, vous les placerez dans les caches prévues à cet effet, puis vous retournerez sur vos pas. Jair et moi allons rejoindre les autres. Nous partons sans plus tarder.

Le groupe se scinda sans le moindre commentaire. Nathanaël et l'homme à la cicatrice parcoururent de nouveau la forêt, longèrent un sentier tracé de deux sillons. À mi-chemin, ils enjambèrent un rocher orné d'une ligne blanche peinte à la chaux, un avertissement destiné à tout gêneur potentiel.

— Séparons-nous, lâcha Nathanaël, « toi au nord-est, moi au nord-ouest. N'agis qu'à mon signal. »

Ce sur quoi les deux camarades poursuivirent leur avancée, chacun dans une direction opposée.

Les vivres ne manquaient pas par ici. Des cerfs, des élan, des rongeurs, des sangliers peuplaient les environs, des fruits et lé-

gumes poussaient en des zones bien précises, aux abords des rivières. Il était difficile, toutefois, de dénicher quelques nourritures. Des raids entiers de coyotes sillonnaient les bois, les Mancros, ces êtres abjects, ne cessaient de chasser les honnêtes gens. Le tout sans compter la présence de Basile.

Nathanaël vivait dans la région depuis trois ans déjà. Il avait appris avec six mois d'écart l'existence du Nouveau Monde, s'était émerveillé devant les descriptifs et les cartes tracés par les évêques. En 759, il s'engagea auprès de la 22em capitania, sacrifia tout une année ramassé au fond d'un bateau, puis en un dortoir exigu, couché entre deux valises. Son objectif tenait en quelques lignes : « atteindre les rivages du continent par le biais du service du roi, apporter la foi en ces terres souillées, puis, ceci-fait, partir seul à sa découverte. » Son statut de petite noblesse lui donnait voix à quelques avantages, il n'en jouit point pourtant, et obtint de ses propres talents le grade de premier éclaireur. Les Mancros, bien que désorganisés, se révélèrent tout à fait redoutables. Le conflit s'enlisa, la pénurie toucha chacune des divisions déployées. En 765 vint le tour de la 22em, et Nathanaël, si fier, si pieux, souffrit de la répression des forces du haut conseil.

Il déserta cette fois, et ce au cours de la même année.

Arrivé sur place, le vieil homme contempla les contours d'un chêne. Il se dévêtit, posa devant lui sa hache, son arc et son carquois. Ses deux chiens embusqués, il se saisit d'une pelletée de boue, lança un regard par dessus son épaule avant de s'en enduire les parties visibles. Le souffle de toute vie recouvrit ses oreilles, le chant des colibris, le bris des branches, des gouttes se fracassant à même les feuillages. Tout ceci, il s'en délectait.

Le temps fila, Nathanaël se tenait à l'ombre, l'expression froide, sa barbe grise et bien taillée frémissant sous quelques courants d'air. Le soleil poursuivait sa course, jusqu'à son plein zénith. Le tronc du chêne affichait une profonde entaille, à quelques centimètres de la rupture. Enfin, un premier sifflement survint.

Le vieil homme se redressa, empoigna sa hache, puis, d'un mouvement simple, se tint prêt à abattre le végétal.

Second signal, Nathanaël frappa de toutes ses forces, une fois, deux fois, puis trois, puis quatre. Un dernier coup produisit un craquement grave et continu. Il se rua, dès lors, s'empara à pleine main du corps de sa victime, afin d'en contrôler légèrement la trajectoire. L'arbre chuta à même la voie. Le front luisant, la respiration coupée, le vieil homme reprit son souffle avant de se ressaisir de son équipement. Il courut parmi les bois, remonta le long de la lièze tout en veillant à dissimuler sa présence.

Au loin apparurent coup sur coup quatre silhouettes armées, elles-mêmes précédées de deux attelages tirés par des chevaux. Les deux lévriers ne bougeaient pas.

«Quinze en tout, deux voitures», confirma l'éclaireur, à présent à bonne portée. Il se plaqua contre le tronc d'un pin, généra à son tour le cri d'un oiseau. La chute d'un nouvel arbre retentit au bout de quelques instants. Les forces ennemies, observant cette fois-ci l'événement dans leurs dos, poussèrent en cœur une série de jurons. Les deux voituriers fouettèrent les bêtes, accélérèrent la cadence, jusqu'à se trouver bloqués de l'autre côté.

Le piège se refermait.

Considérant la situation, Nathanaël effectua un volte-face,

puis s'accroupit de sorte à obtenir une vue d'ensemble. Les hommes dégainaient les lames, bandaient les arcs, guettaient les alentours. Le premier cocher, un grand gaillard à la mâchoire carrée, à la dentition blanche comme la craie, rugit à toute voix quelques ordres en direction de ses protecteurs.

Il s'agissait là à coup sûr de l'entrepreneur.

Se révéla alors depuis les sous-bois une véritable marée humaine. Des troupes de tout âge, des lanciers, des épéistes, des archers stationnèrent sous les yeux des convoyeurs. Ils affichaient de vieux uniformes en haillon, des bottes trouées, des casques aux visières à demi retirées. La moitié d'entre eux portait un bonnet rouge vif, réplique pâle et dégarinée de celui arboré par Nathanaël. On appela au silence, les rires, les insultes proférées cessèrent aussitôt. Pas moins de quarante soldats patientaient en rang serré.

Cinq se détachèrent du troupeau, dont une femme au teint rosé, aux cheveux longs, rassemblés en queue, l'emblème tissé de la 22<sup>em</sup> capitania gisait sur sa veste. Elle avança d'un pas à l'encontre des deux voitures.

— Vous arpentez ici les terres de Benedict Bolles, déclara-t-elle d'une voix claire, d'un timbre tout à fait harmonieux, « votre cargaison nous appartient donc de plein droit. Nous allons prélever celle-ci de gré ou de force, et je vous conseille vivement d'opter pour la première de ses solutions. Déposez les armes, abandonnez vos biens et vous avez ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal. »

L'agitation s'empara des hommes. Le propriétaire, à présent debout à l'avant du véhicule, cracha à même le sol.

— Votre parole ? Fillette, cessez s'il vous plaît de vous mo-

quez du monde. Les individus de votre race ne promettent point. Ils prennent, ils arrachent aux honnêtes gens le fruit de leur labeur. Dites à votre maître que j’exerce une profession honorable, que toute ma vie durant j’ai veillé sur ces deux voitures. Je les brûlerais, vous m’entendez, je les brûlerais plutôt que d’accepter de les léguer à quelques parasites.

L’autre ne répondit pas. Elle imita, à la place, le chant d’un nouvel oiseau. Le cocher, d’un réflexe proprement surhumain, rejeta la tête en arrière. Il évita d’un demi-centimètre un projectile tiré depuis l’ombre des sous-bois, enchâssé à présent, à l’emplacement premier où remuaient ses lèvres fines. Nathanaël pesta.

— DÉFENDEZ-VOUS ! ÉRADIQUEZ CETTE VERMINE !

La bataille débuta. L’entrepreneur, de toute évidence coutumier de telles pratiques, ressurgit l’instant suivant équipé d’un glaive ainsi que d’un bouclier. Il se jeta au cœur de la mêlée, courut dans l’idée d’abattre sur-le-champ son interlocutrice. Le bruit des lames s’entrechoquant, les cris, les ordres chantés à tue-tête sonnaient de tout côté. Il rencontra sur sa route un combattant aux airs de gentilhomme, arborant un pourpoint noir aux manches tailladés, une chemise ainsi qu’un pantalon de chanvre. Il bataillait à l’aide d’une guisarme, préservait les angles morts d’un individu tout à fait opposé. Ce dernier, flanqué d’un simple veston, affichait un visage hirsute, recouvert de crasse et d’apathie.

Ces deux-là jubilaient à gorge déployée.

Nathanaël, sous couvert de sa position, transperça à lui seul trois de ses ennemis. Il confronta l’un d’eux, lâcha ses chiens tout en se portant en direction d’un nouvel abri.

Les combats se poursuivirent, les défenseurs, d’un arme-

ment supérieur, reculèrent toutefois, incapables de compenser leur infériorité numérique. Certains commencèrent à désertier. À court d'options, le propriétaire s'élança en direction d'un attelage. Il leva son épée, entailla la jugulaire du premier de ses chevaux.

La jeune femme apparut alors à son flanc droit. Il effectua une rotation, agrémentée d'une feinte en direction de son opposante. Celle-ci mordit à l'hameçon, et il s'empessa d'asséner un coup puissant, un heurt de bouclier. Le malheureux. La pointe fulgurante d'une lame frappa en deux points de son écu, une marre de sang recouvrit son abdomen. Il recula dès lors, le teint livide, les paupières lourdes. On pointait une épée courte dans sa direction. Son bouclier tomba, ses poings se resserrèrent à leurs maximums.

— Soyez maudit, cracha-t-il, haletant, « l'Unique... l'Unique, de son bras séculier, saura pun... »

Deux assauts succincts vinrent achever son entreprise.

Le maître vaincu, les serviteurs déposèrent les armes. Les deux véhicules furent alors fouillés, tout comme chacun des survivants. On arracha les équipements, les dents, les bagues, on découpa les doigts des corps dont on ne pouvait extraire les biens. Nathanaël ordonna à ses gens de débiter les deux arbres tombés sur la voie. Enfin, on relâcha les captifs, sans arrière-pensées ni désirs de vengeance. Ceux-ci, la mine basse, s'enfuirent en courant, coupant à travers bois sans même se retourner.

— LÂCHEZ-MOI ! LÂCHEZ-MOI, PAR PITIÉ !

— À qui appartient cet enfant ? s'enquit la jeune femme à la queue de cheval, alors en pleins préparatifs de replis.

— Nous l’avons trouvé dans le second véhicule, adjointe instructrice, aucun des mercenaires n’a souhaité lui porter assistance.

S’en suivit un hurlement terrifiant, le petit garçon tentait de se dessaisir de son ravisseur. Il pleurait.

— Te reste-t-il de la famille, ici ou ailleurs ?

Il répliqua par la négative. Celui confondu auparavant avec un gentilhomme laissa échapper un léger sourire en coin.

— Nathanaël, reprit-elle sans laisser paraître le moindre sentiment, « vous connaissez nos positions quant aux orphelins. Faites en sorte de lui donner une sépulture décente. »

— À vos ordres.

« Affronter les Belgans, les Ordanais, repousser les Orque » avait jadis déclarer Benedict Bolles d’une voix ferme et chaude, d’un timbre véritable et solennel, « combattre les infidèles consistait à préserver nos femmes et nos enfants de la barbarie. Que protégeons-nous, Messieurs, perdu au bout du monde, si ce n’est l’intérêt d’un roi ne se souciant du bonheur de quiconque. ».

Un tel discours résonnait aujourd’hui encore dans l’esprit de Nathanaël Cazan, l’éclaireur en chef.

Il ne regrettait rien de ses choix passés.

## Chapitre 11

### Fort de Bolles

#### Seconde enceinte

Le 5 Mirene 769 à 12h01

Les hommes, les femmes rassemblées tout autour de l'autel chantaient en communion avec le père Rezar. Une cohorte de fantassins patrouillaient aux alentours. Des sentinelles contemplaient l'horizon depuis le haut d'une tour de guet, attentives au moindre détail, au moindre soubresaut.

Les enfants dansaient.

À la droite du prêtre, célébrant chacun des cantiques, un trentenaire au front ample, au nez court, garni d'une moustache relevée, étudiait attentivement le comportement de ses compatriotes. Il arborait une chemise de corps noirci, un pourpoint rouge à manche déchirée ainsi qu'un pantalon de chanvre. Une belle alliance scintillait autour de son annulaire gauche. Julio Tener tenait du parfait bureaucrate. La guerre de terrain ne constituait en rien sa spécialité, il excellait dans l'art des comptes, capacité indispensable au bon fonctionnement de toute société.

Il redressa la tête, bomba le torse, en une posture fière et stoïque. Les habitants poursuivaient les célébrations.

L'air était sec. Le soleil baignait de ses rayons le visage des auditeurs. Ici, disposée en cercle, une cellule composée de fermiers, d'agriculteurs et de commis claironnait de vive voix. Les ferrailleurs et les chasseurs-cueilleurs conversaient à mi-voix avec les invalides, incapables d'apprécier la beauté des textes. Derrière eux, les veuves, discrètes, fredonnaient à l'unisson. Enfin, réunies en comité autour de leur propre autel, les Marhas récitaient des poèmes à la gloire de leur culte. Ils enflammaient à cet effet quelques rameaux dûment choisis plantés à la surface d'une effigie de leur confection. Julio ne leur tenait rigueur de telles pratiques, il ne comprenait pas, toutefois, que des êtres aussi fiables et civilisés idolâtrèrent un dieu barbare, réfutant par la même la parole des saints apôtres.

Son office terminé, le père Rezar se signa, referma d'un geste le volume sacré. Alors, il prononça une bénédiction à l'adresse du Commandant, puis engagea une minute de silence à l'égard des disparus. Les discussions cessèrent. Tous et toutes levèrent vers le ciel l'index de leur main droite, en une posture caractéristique.

— Merci, mon père, conclut Julio, sans laisser paraître son émotion. « À présent, que chacun retourne à son poste. (puis, d'un timbre métallique :) EXÉCUTION ! »

« Que chacun retourne à son poste, ordre de l'adjoint Tenner ! », reprirent en écho les surveillants. Le comptable se saisit du calepin jusqu'ici fourré dans sa veste, dévala les marches de l'estrade. Le prêtre, un soixantenaire à la peau parcheminé, affichait deux sourcils épais ainsi qu'une barbichette surmontée d'un nez

aquilin. Ses longs cheveux gris, telle une cascade argentée, descendaient le long de son cou. Il lui jeta un regard en coin, griffonna une note puis, à voix basse :

— Mon père, pourriez-vous, je vous prie, m'accorder quelques instants ? Il me faudrait recompter vos stocks.

D'origine conçue afin de subvenir à l'hébergement des élites, le vieil édifice dressé dans leur dos était la seule bâtisse encore en fonction. Elle abritait à ce jour une salle de réunion, l'armurerie ainsi que les quartiers personnels du Commandant. Aussi les deux interlocuteurs poussèrent jusqu'au dispensaire, où dormait, entassés dans des casiers, quantité de remèdes, lotions et pommades. Des traces de sang séchées gorgeaient une table d'opération branlante, consolidée par deux tréteaux. Un secrétaire décrépi reluisait dans l'ombre, au fin fond de l'exigu cagibi. Des flacons saturés d'huiles, des sacs de toile farcis d'ingrédients se trouvaient entreposés un peu partout. Le maître des lieux reposa le livre saint sur son éternel pupitre, retira sa soutane. André Rezar, malgré les notions d'anatomies mémorisées au cours de ses études monastiques, était un bien piètre soignant. Mais il donnait le meilleur de lui-même.

L'inventaire terminé, le comptable s'en retourna à ses activités : le chiffrage et l'étiquetage des denrées, la vérification des outils et l'entretien des installations. Il emprunta le chemin de la première enceinte, lieu de vie principal de l'ancien avant-poste. Dans l'aile est, à l'emplacement premier des baraquements de la garnison, se dressait un essaim de tentes improvisées, de vieux matelas racornis, de couverture à demi déchirées. Les militaires disposaient d'un espace privé, les civils, logés par deux, observaient des règles strictes,

afin d’assurer la paix et la tranquillité de tout un chacun.

L’aile Ouest, quant à elle, était réservée aux cuisines, aux tables de confections ainsi qu’au stockage des denrées.

Julio, de son pas vifs et déterminé, en gagna les flancs, où des ouvriers s’échinaient à redresser de larges troncs taillés en pointes. Le sol, d’ordinaire si sec, avait perdu de ses propriétés sous les ravages des pluies. La muraille s’en trouvait éventrée. Le comptable griffonna sur son calepin, puis s’entretint avec les hommes. Il prodigua conseil, promit solennellement d’augmenter les effectifs préposés aux réparations. Il défendrait l’idée le soir même, au cours de l’entrevue des adjoints. Satisfait, il marcha jusqu’aux cuisines, où les femmes et les invalides ravivaient les feux, découpaient les viandes, tout en veillant au bon confort du bétail. Julio sermonna à ce sujet la quasi-totalité des participants, vantant la productivité de Mme Vivir. L’intéressée, une Vénus au teint clair, aux cheveux bouclés, s’inclina avec humilité avant de reprendre le travail. Julio fut soudain frappé d’un éclair, un écho du passé à la vue de l’ensemble des installations. Jadis, cet endroit était une véritable fourmilière. Travailleurs et travailleuses s’activaient du matin jusqu’au soir, organisaient des jeux, des lectures, une fois la nuit tombée. Des cohortes entières de chasseurs-cueilleurs se relayaient dans les bois, d’autres s’abîmaient dans les jardins, dans les champs creusés tout autour de l’avant-poste. Ils disposaient d’un boulanger, d’un forgeron, et même de médecins. Rien à voir avec les pratiques d’André Rezar. En ce temps-là, les raids étaient fructueux, les ressources, abondantes. Basile lui-même ne daignait leur chercher des poux.

« Que de vide ! Que de vide, par le diable ! Que reste-t-il au-

jourd’hui du cartel ? », pensa Julio, les lèvres pincées.

En périphérie, couchée contre les murailles intérieures, s’étendaient les vestiges du vaste réseau de cultures suscitées. Quelques plantations subsistaient ici et là : du blé, de l’orge, du maïs, des tomates, des pommes de terre. Les pluies avaient définitivement noyé la majorité des plans. Une cellule ouvrière s’employait à leur remise en forme. Un garçon à la peau parsemée d’une acné virulente s’affairait sous les yeux du comptable. Il titubait d’un côté, puis de l’autre de la voie, un seau tenu dans chaque main. Il se délesta de son chargement, ôta son couvre-chef, avant d’émettre un soupir de soulagement. Son petit camarade non moins paré lui fila sous le nez, raillant son incompetence. Dès lors, une fillette apparue dans son sillage vint le reconforter, mais sans succès. Vexé, le garçon redoubla d’efforts dans ses activités. Julio s’inséra parmi les manœuvres, poursuivit la rédaction de son rapport journalier. Il constata une maigre progression des rendements, une goutte d’eau dans l’océan, à dire vrai, mais suffisante à lui tirer un léger sourire.

On annonça bientôt l’arrivée des troupes, et Julio rencontra moult difficultés dans l’exercice de ses fonctions. Il assumait, en l’absence des trois adjoints, à la fois la direction civile et militaire du camp. Ainsi, il reléguait une part de ses inférieurs au maintien des foules. Les ouvriers quittaient leur poste de travail, se faufilant parmi les ombres, malgré les protestations des surveillants. À présent, tous et toutes se pressaient derrière lui, contemplaient les portes closes. Ils avaient guetté des heures durant le retour du raid. « Que d’indiscipline », pesta-t-il à part lui.

Cette attitude-ci l’irritait au plus haut point.

Des cris de joie mêlés de sanglots tonnèrent au passage d’un premier cavalier. Sur ses flancs, deux superbes lévriers. Le nouveau venu tira la bride, manœuvrant les rênes avec dextérité. Il démonta, congédia ses deux chiens, qui s’élancèrent gaiement à travers la cour. Il retira son bonnet rouge vif, exécuta un salut militaire. Une tache de sang avait imprégné ses vêtements, dégoulinait jusqu’au bas de son pantalon. Peu loquace de prime abord, Nathanaël s’employait sans relâche au bien-être de la population. Le comptable partageait avec lui l’amour des sciences, débattait quelquefois des recherches, des lectures, des anecdotes datant de leurs services communs parmi les tacticiens Salamante. Un exemple à suivre, songea-t-il, admiratif.

— Qu’on nous apporte des brancards, qu’on déchire des draps ! fulmina l’éclaireur en chef. (Il se détourna) « Soldat, Préviens Rezar. Qu’il prépare ses scalpels."

— À vos ordres, adjoint Cazan.

Les secondes s’écoulaient. Julio recompta les étoffes, ordonna qu’on dépouille les tentes de leurs couvertures, afin d’engorger au mieux les potentielles infections. Deux voitures tirées par des chevaux, suivies d’une galerie de combattants habillés de guenilles, de haillons ensanglantés, débouchèrent à leurs tours dans la première enceinte. Les uns, le regard las, le fer tintant à leur ceinture, accueillirent dans un concert de geignement les soins appropriés. Les habitants couraient se réfugier entre les bras d’un proche, d’un ou d’une amie revenue vivant des terres extérieures. En arrière-garde se situaient les militaires de profession, qui le torse recouvert

d'une armure de cuir bouilli, qui paré d'une lance, d'une épée ou d'un arc. Une quarantaine d'hommes avaient investi la place.

Eva remonta à grande enjambée le long de la colonne. Elle dédaigna les convenances habituelles, jeta des ordres à tue-tête, jusqu'à fournir à Julio un rapport complet.

Son éternel pourpoint noir le distinguant du commun, Galen pérorait aux côtés de son frère cadet, Hernan. Ce dernier, le visage blême, enturbanné d'un linge, tituba jusqu'aux deux voitures. Il s'immobilisa, adossé au croupion du premier animal rencontré. Il repoussa du bras son parent, beugla sous la douleur, la tête écrasée dans l'étau formé sous ses doigts.

— Ne t'avais-je pas prévenu, dis-moi ? ricana Galen. « Ne t'avais-je pas prévenu qu'un jour, tu paieras pour ta témérité ? Es-time-toi heureux qu'ils ne t'aient pas tué ! Que cela te serve de leçon, une bonne fois pour toutes ! »

— Fous-moi la paix !

On déplaçait des corps à la lumière du soleil couchant. Les enfants, gardés à l'écart de l'horreur, observaient la foule se disperser. Le père Rezar, d'un coup sec, sectionna la chair de la lame de son couteau. Hernan jura, réclama de nouveaux pansements, insensible à la vue des restes de sa propre oreille.

Enfin, le conseil adjoint se réunit, traversa la cour en direction de la seconde enceinte. Eva ouvrait la marche, ses longs cheveux auburn attachés dans son dos. À sa droite, Nathanaël pestait contre la raréfaction des proies, retraçait son périple, au détail près.



Il lançait et relançait un jouet de sa confection, afin d’amuser ses chiens, qui le lui rendait par des aboiements appuyés. Galen, une torche à la main, détailla à son tour la stratégie employée au cours du raid. Il rédigea son autocritique, proposa une tout autre formation, dans l’espoir de limiter les dégâts futurs.

— Qu’en est-il des vivres, Julio ? s’enquit Eva.

Le comptable, toutefois, ne l’écoutait pas. Il admirait, aux portes de la bâtisse centrale, la silhouette éclairée du Commandant Bolles.





## Chapitre 12

Fort de Bolles

Salle de réunion des adjoints

Le 5 Mirene 769 à 21h48



### **Commandant**

- Benedict Bolles

### **Conseillers du Commandant, ou « Adjoint »**

- Eva Derrocado : instructrice en chef.
- Galen Golpear : dirige le bataillon armé.
- Nathanaël Cazan : dirige le bataillon des éclaireurs.
- Julio Tener : comptable du groupe.

### **Second de bataillon, ou « Meneur »**

- Hernan Golpear : frère et second de Galen Golpear.
- Jair Salaa : second de Nathanaël Cazan.

— Commençons, souffla la voix impérieuse, empreinte d'un léger accent Ordanais du Commandant Bolles, « Julio, votre rapport, je vous prie, quant aux résultats de l'attaque portée ce jour même. »

— Nous sortons victorieux de ce dernier affrontement, déclara celui-ci d'un ton métallique. « Nos réserves de nourriture bondissent de moitié. Les hommes de Vuelvo nous ont fait grâce de l'un des chevaux du convoyeur, et ce malgré un nombre impair. La première voiture, du reste, nous rapportera quelques dots. Il s'agit là d'un succès retentissant, mes félicitations mon commandant. »

— Les pertes, reprit le maître des lieux, citez-moi le nom de chacun d'entre eux, je vous prie.

Le comptable tressaillit, puis poursuivit à voix basse.

— Nous pleurons ce soir la mort de Julian Vacio, de Todos ainsi qu'Herencia. Quatre blessés reposent en ce moment au dispensaire. Parmi eux, le meneur Hernan.

À l'autre bout de la table siégeait un trentenaire habillé d'un vieux pourpoint noir à manches tailladées. Son visage fin au regard vif, son nez pointu, ses cheveux mi-longs, comme tressés d'or pur, apparurent à la lueur des torches. Nul, pas même Julio, ne restait de marbre devant l'extrême élégance de Galen.

— Mon frère est blessé dites-vous ? Oh, dans son amour propre certainement. Ces mercenaires étaient d'habiles combattants. Il me paraît regrettable, néanmoins, d'observer un tel résultat à cinquante contre quinze.

— Quarante-trois le coupa presque le comptable.



— Le bataillon fatigué, enchaîna Nathanaël, laconique.

Il se tenait assis à la droite de Julio.

— Souffrez-vous de quelques maux, éclaireur en chef ? Vous qui ne dormez qu’une nuit sur deux, qui courez sans cesse les bois, tantôt à l’organisation, tantôt à la relève des collets. Vous maîtrisez vos troupes, vous combattez à leurs côtés. (Il sourit) Nous tous ici ne sommes pas des gens d’exceptions, de tels clichés confortent dans leur position les faibles et les fainéants. Nos hommes, j’en suis convaincu, pourraient produire de meilleurs résultats.

Le comptable dissimula avec brio son aversion. Galen Golpear, le responsable des forces armées, affichait en permanence un air satisfait. Il s’exprimait avec aisance, d’un timbre clair, quasi cristallin. Golpear, sous ses draps de noblesse, cachait un être malveillant, un véritable boucher au masque de soie. Julio connaissait bien ce genre d’individu, ses prétendus gentilshommes aux bonnes mœurs, claironnant du soir au matin leur passion d’autrui sous une chape d’humilité. Ceux-là fourmillaient parmi les hommes du roi. Galen était une pièce rapportée, un chien errant recueilli un an auparavant, accompagné de son ineffable frère cadet. Le comptable ne doutait pas de ses compétences, son ascension, toutefois, ne tenait selon lui qu’au seul but de restreindre ses libertés.

S’en suivit un long, très long passage où Julio détailla tour à tour la situation de chaque activité du groupe. Il aborda le rendement des cueillettes, la pêche, la chasse et la production agricole. Le bétail, bien peu nombreux déjà, mourrait sans aucune explication. Les cadavres étaient bénis, brûlés, puis enterrés loin du fort. On



manquait de blé, de légumes et de viandes. Quelques cubes de poissons agrémentaient les repas. De bien maigres portions, en somme. En outre, les derniers raids organisés offraient à la communauté une bouffée d'air frais. La première depuis longtemps.

— Commandant, déclara-t-il une fois son rapport terminé, « je souhaiterais, je vous prie, émettre une proposition. »

Il se rassit, jeta un regard hautain à Galen.

— Celui-ci étant absent, je ne porterais pas jugement sur la politique de Vuelvo. Toutefois en ce qui nous concerne, la population chute, les invalides pullulent parmi nos rangs. Ne serait-il pas sage de différer l'intégralité des attaques prévues ? Nos réserves actuelles permettraient à nos troupes de panser leurs blessures, de reposer leur âme. Nous profiterions de cet intermède pour accélérer les réparations. Je vous rappelle qu'une part de la muraille s'est affaissée sous les eaux. Notre flanc Ouest est exposé.

Le commandant Bolles, d'un geste lent, se saisit d'une main du pendentif pendu à son cou. Il semblait fixer des yeux quelques interlocuteurs invisibles. Son attention, enfin, se focalisa sur Julio.

— Nos vivres, nous porteraient-elles jusque-là ?

— Possiblement. Je suggère, avec votre accord, d'appliquer un strict rationnement. Chacun festoierait dans la simplicité.

— Votre conseil, Nathanaël, que vous dicte votre instinct ?

— Il approuve, mon commandant, répondit l'intéressé d'un timbre faible et posé. « Ce répit me permettrait de concentrer mes



efforts sur la chasse. Ce n'est pas grand-chose, mais ces quelques surplus pourraient remonter le moral des troupes. »

Le comptable considéra son voisin du coin de l'œil.

— Interrompre les raffles constituerait selon moi une erreur de taille, reprit Galen, « Nous allons quitter la région sous peu, et l'argent seul nous protégera au cours de notre périple. Les quelques venaisons obtenues devraient être partagées sur-le-champ, offertes à celles et ceux capables de manier une arme. Nos troupes galvanisées, nous multiplierons les rapines. Cet endroit n'est plus qu'une ruine, nous sacrifierons nos vies à sa remise en forme. »

L'ombre d'un pincement recouvrit le front de l'ensemble du conseil. Julio laissa échapper un hoquet. Deux années durant, les membres de la 22<sup>em</sup> avaient vagabondé parmi les steppes. Ils avaient souffert de famine, essuyé les attaques, volé, pillé, tué de sang-froid, vidé de leur sang les vaches et les chevaux des voyageurs. Cet avant-poste construit du temps de la première découverte constituait aujourd'hui et à jamais leur foyer.

Il s'agissait d'un lieu saint, véritablement.

— Cette ruine, comme vous dites, logeait jadis l'un des plus puissants cartels connus dans la région. (Il expira) La plupart de nos incursions guerroient à l'orée des terres de Basile. Ne pensez-vous pas qu'un cessez-le-feu pourrait pencher en notre avantage ? Tenez, proposons-lui le legs immédiat d'une part supplémentaire de notre territoire. Cela facilitera les négociations. En outre, Vuelvo nous saura grée des réparations opérées dans l'intermède. »

— Le vieil estropié n'acceptera jamais de telles conditions.

De plus, Basile connaît notre situation, ne sous-estimez pas ses capacités. Il nous forcera à brader le minerai, avec ou sans legs.

— Et que faites-vous donc des risques encourus ? répliqua le comptable, élevant la voix à la vue de l'échec de son argumentaire. « Nos défenses, en l'état, demeurent incomplètes. Le géant Medellín l'emporterait haut la main en nous attaquant ce soir même. »

— Il n'en fera rien, pas des suites d'un tel déluge.

— Vous en êtes sûr ?

— Sans doute.

— Eh bien ! Développez votre propos, je vous écoute.

— Dites-moi, monsieur Tener, que savez-vous, au juste, de l'état du monde extérieur ? Depuis quand n'avez-vous point quitté ces murs ? Un an ? Deux peut-être ? Votre avis me semble biaisé.

La conversation, dès lors, tourna à l'affrontement pur et simple. Julio, blanc comme un linge, taxa Galen de va-t-en-guerre, ce dernier, d'un geste olympien, d'un sourire narquois, moqua la brutalité affichée par son opposant. « Que de leçons données par un gratte-papier », poursuivit-il, redoublant du même coup la fureur du comptable ! La scène virait au pugilat lorsque survint un véritable coup de canon, sur la gauche de Galen.

— Taisez-vous.

Tous deux se détournèrent en direction d'Eva, femme d'une grande beauté au visage fin, aux contours sévères et anguleux. Une

longue queue de cheval couleur auburn descendait le long de sa nuque, elle-même ceinturée d'une chemise de corps blanchie.

— Ne voyez-vous pas dans quelle situation nous sommes, lâcha-t-elle d'un ton aigre-doux, « les pluies ont réduit nos récoltes, brisé nos murailles, nos installations. Nos alliés sont partis, emportant dans leurs sillages la majeure partie de nos effectifs. Vos petites querelles ne nous avancent à rien. Galen, votre position se défend. Un partage des ressources au bénéfice des soldats, toutefois, tendrait à diviser la communauté. Une insurrection nous tuerait. Julio, je me range de votre côté. J'ai confiance en vos calculs. »

— Les entrepôts de Cruce regorgent de vivres. Pourquoi ne pas lancer un ultime assaut ? proposa Galen, plus pondéré.

— Comprendre nous autorise déjà à nous emparer du maximum. Les marchands ne roulent pas sur l'or. Pousser ses gens dans leurs derniers retranchements ne nous apportera que des problèmes.

— Vous avez raison, Madame.

L'adjointe, en quelques phrases, venait d'imposer le calme et la sérénité. Elle assurait le suivi physique et mental de la totalité des habitants. Commandant compris.

Fière et juste, ne parlant point ou presque de sa vie passée, Eva Derrocado se définissait d'elle-même comme une enfant des rues. Julio connaissait son histoire : elle avait vécu des années durant de vols et de larcins, arpenté la périphérie des villes, en compagnie de son seul frère aîné. En 766, tous deux avaient rejoint la communauté, elle, en tant que civile, lui, comme combattant. Les rôles



s'inversèrent pourtant au cours d'une embuscade. Elle empoigna une lame, comprit en quelques moulinets l'ampleur de ses capacités. Son frère, lui, fut blessé et mourut d'une infection. Témoin d'un tel prodige, laissant à la jeune femme le soin de veiller son parent jusqu'au bout, le commandant Bolles proposa à celle-ci d'intégrer les rangs des fantassins. Elle apprit l'art du verbe et de la guerre, échangea le fer, se vit enseigner la lecture des cartes, ainsi que le dur métier d'éclaireur auprès de Nathanaël. Julio s'assura de son éducation dans les sciences et les mathématiques. Elle obtint le grade de meneuse, puis celui de conseiller. Elle refusa d'abord, puis accéda, en 767, au tout premier siège d'adjoint instructeur, fonction fondée à sa mesure, sur ordre du commandant.

Son habileté, sa détermination, son charisme naturel inspiraient à la fois civiles et militaires. Julio l'aimait comme sa sœur, mais la respectait comme son maître.

Elle occupait à titre officieux le poste de bras droit.

Les débats se poursuivirent deux heures durant. Par deux fois, Galen suggéra de nouveaux déploiements, en vain. Bientôt, le comptable recouvrit la table d'une esquisse, un plan représentant la cartographie des lieux. Il partagea ses craintes et anticipations quant aux déplacements futurs de quelques tribus Mancros. Eva indiqua un itinéraire, Nathanaël l'assista, agrémentant chacune de ses interventions de quelques fines anecdotes. De nouveau, Galen recentra le sujet sur les pillages. Enfin, un vote à main levée fut organisé. La coutume opposait deux écoles, à l'image des idées soulevées au cours de la soirée : « attaque » ou « réparation ». Le résultat ne surprit personne et l'on trinquait d'un geste symbolique.



— Voici qui conclut cette entrevue, lança Benedict Bolles, l’expression froide, distante. « Bon courage à celles et ceux veillant jusqu’au matin. Puisse l’Unique veillé sur chacun d’entre vous. »

Nathanaël exécuta un garde-à-vous, puis s’en retourna à grande enjambée. La lueur pâle de son propre feu disparut à travers l’obscurité. Julio, lui, replia la carte, il observa Galen se retirer, précédant les pas d’Eva.

— Adjoint Galen, lâcha-t-elle d’un ton sec, « j’aurais deux mots à vous dire en privé, suivez-moi, je vous prie. »



## Chapitre 13

### Fort de Bolles

#### Première enceinte

Le 6 Mirene 769 à 06h45

De fines traînées orangées courraient au pied d'un ciel bleu azur. Le soleil, à demi découpé, perlait à travers le bois des murailles. Il régnait une atmosphère tendue, comparable aux derniers instants précédant la bataille. Le souffle du vent manquait aux sentinelles installées dans les tours.

La journée s'annonçait caniculaire.

— Debout, réveillez-vous !

Écartant le tissu des tentes, gémissant sous les ordres crachés par les fantassins, les habitants quittaient deux par deux le confort de leur couche. À l'extérieur, les uns s'étiraient d'un geste machinal, d'autres resserraient leur ceinture, affichait un air penaud devant la qualité de leurs atours. Les femmes, elles, se changeaient à l'intérieur. Ces quelques rituels conclus, ils rejoignaient la file, le pas traînant. On aurait pu croire, de prime abord, observer ici le passage de nombreux couples. Il n'en était rien. Tous se trouvaient placés en colocation, séparés par distinction de sexe afin d'éviter au mieux tout conflit. Quelques familles seulement tenaient lieu d'exceptions. Celles-ci, unies par les liens sacrés du mariage, pouvaient



obtenir l'autorisation de former un foyer. Tout contrevenant s'exposait à de lourdes peines.

— Dis maman, c'est aujourd'hui qu'il vient le vilain Basile ?

Poryduro Vivir (ou Pory) paraissait avec fierté aux côtés de sa mère. Il s'agissait d'un jeune garçon au visage rond, affublé d'une chemise trop longue, d'un pantalon avec ourlet, ainsi que d'un béret gris. Des bouquets de petites mèches brunes s'en échappaient au niveau des oreilles.

Il redressa la tête, les sourcils froncés.

— Mamann, tu m'écoutes ?

— Je t'écoute mon trésor, murmura l'intéressée, le regard embué par la fatigue (elle bâilla) « Oui, tu as raison, c'est aujourd'hui qu'il vient. Reste bien près de moi, d'accord ? »

Le duo avança de quelques rangs. Les conversations allaient bon train. Un large sourire déforma les lèvres de Pory.

— Oui, oui, je sais. Ça m'attriste un peu de partir, mais peut-être papa nous rencontrera sur la route. L'armistice, c'est la paix non ? Il doit être en vacances !

— Je l'espère. Oh, regarde, c'est à notre tour.

L'enfant, sur ces mots, quitta des yeux le visage de sa mère. Trois séries de tréteaux improvisés, chacun surmonté d'une caisse de bois, se trouvaient sous la charge de deux militaires. À proximité, calculant, épiant le contenu des boîtes, s'affairait un homme de taille moyenne, un pourpoint rouge aux manches déchirées jeté sur ses épaules. Il arborait le bouc, en un motif semblable à celui du commandant. La rigueur en moins.



Pory n’appréciait guère Julio Tener. Ce petit être ridicule (les termes de maman) arpentait à toute heure du jour les quatre coins du fort. C’était un maniaque, un obsédé des chiffres et des comptes ronds. Les aliments étaient pesés au gramme près, distribués sans exception de genre, d’état ou de maladie. Julio ne supportait aucune excuse, aucune remarque ou conseil émanant des habitants. Il traitait chacun de ses inférieurs avec mépris et condescendance, quand il n’ignorait pas tout bonnement leurs suppliques.

— Bonjour.

— Bonjour Mme Vivir, s’exclama le premier surveillant.

D’un geste habile, ce dernier plongea les bras à l’intérieur de la caisse, en ressortit un assortiment qu’il tendit à la jeune femme. Celle-ci s’en empara du bout des doigts. Mère et fils s’éloignèrent de quelques pas, s’installèrent à même le sol, auprès du reste des habitants. Le repas du jour comprenait un petit pain accompagné de quelques baies, clou du spectacle : un carré de viande cuit au feu de bois. Un véritable festin.

Pory sépara sa miche en deux, en offrit un morceau à sa mère, qui le repoussa d’un geste doux.

— Mange, mon chéri, garde-la pour toi.

— Mais tu es toute maigre !

— Aaaaahhhhh !

Une main calleuse, mais pas moins amicale, lui brossa l’arrière du crâne. Il en perdit presque son béret.

— Un grand garçon comme toi ne devrait pas travailler le ventre vide, s’écria une voix cachée dans son dos.



Un rire moqueur retentit. La carrure mince d'un soldat aux cheveux noirs et grasseyés s'établit à ses côtés. Une profonde entaille parcourait la longueur de sa joue droite, formait un genre de croissant de lune, en travers sa barbe fournie. Il portait du reste une chemise de corps usée ainsi qu'un bonnet décoloré rouge vif, symbole de son allégeance au régiment. L'insigne brodé de la 22<sup>em</sup> flottait sur son vieux veston militaire.

— Bonjour, Emi.

Pory arracha un lambeau de son carré de viande, ajouta du pain, puis mastiqua longuement, afin d'en distiller la saveur. Mme Vivir salua le nouveau venu. Jair appartenait au bataillon des éclaireurs, unité spécialisée dans la chasse et la surveillance du site. Il occupait, tout comme Hernan Golpear, le rang de Meneur, sorte de capitaine-assistant placé sous la direction d'un adjoint. Ses beaux récits narrés de vive voix, ses anecdotes palpitantes, partagées en secret, assuraient au petit garçon sa dose de rêverie. Il n'était pas dupe toutefois. Jair adorait enjoliver ses aventures.

Les deux adultes engagèrent la conversation. Pory perçut les brides de ragots, agrémentés de quelques nouvelles inintéressantes provenant du monde extérieur. Ce succulent menu découlait du raid organisé la veille, événement dont Pory ne put obtenir le moindre détail. Boudeur, il recentra l'entretien, cette fois au sujet de l'entrevue des adjoints. En vain. Sa mère, comme toujours, œuvrait à l'éloigner de ce genre de discussions. Tout autour de lui s'élevait une bruyante rumeur, superposition compacte de l'ensemble des débats menés aux alentours. Des hommes, des femmes rabâchaient les mêmes nouvelles, les invalides et les soldats formaient de modestes assemblées. « Tant de vide, tant d'espace depuis les départs », son-



gea-t-il, purléchant ses lèvres. Son repas terminé, le petit garçon tendit l'oreille. Un certain Medellín occupait une place prépondérante au sein des débats, d'autres chantaient les louages du commandant. « Basile », répéta l'enfant. Encore lui. Cet homme avait pris maintes et maintes fois d'assaut l'avant-poste. Sa mère décrivait ce dernier comme un monstre sans cœur, un envoyé du diable sur les terres de l'Unique. Jair, lui, défendait une idée bien différente. « Le mal est humain », assurait-il, une fois seul à seul. Pory ne savait que croire à ce sujet.

Deux doigts effleurèrent sa nuque. Il recula, d'un réflexe instinctif. L'ombre d'un nuage recouvrit le visage de Mme Vivir.

— Tu es bien pensif, mon chéri. Ça ne va pas ?

— SILENCE ! SILENCE ! rugit alors une voix depuis les hauteurs. « Taisez-vous, je vous prie. »

En haut des murailles, baigné dans la lumière du jour, se tenait Julio Tener. En contrebas, chacun au pied d'une échelle, Galen Golpear, Eva Derrocado ainsi que Nathanaël Cazan entonnèrent un discours à destination des deux bataillons. Embarrassé, Jair salua, puis se rangea auprès de l'éclaireur en chef.

— Bonjour à tous, intervint Julio, la tête haute, « chacun d'entre vous, je l'espère, a bien dormi au cours de cette nuit. Commençons par les décisions portées hier au soir. »

Ce sur quoi le comptable résuma chacun des thèmes abordés au cours de l'entrevue des adjoints : il déclara les rendements agricoles, reconnut les efforts, accabla la tombée des pluies. L'annulation des sorties prochaines des forces du groupe déclencha une vive ovation, succès compensé aussitôt par l'annonce de nouvelles



réductions appliquées aux denrées récoltées jusqu'ici.

Le calme revenu, il engagea sur l'emploi du temps :

— Ce matin, nous procédons comme suit : rejoignez vos postes. À dix heures, et non neuf, sonnera la cloche. Vous vous rassemblez autour de la chapelle, accompagnerez le père Rezar dans ses psaumes, comme à votre habitude. Enfin, vous vous rendrez jusqu'à l'armurerie. Le Meneur Golpear vous attendra là-bas. Il vous équipera. Nous entendons vos réserves quant aux négociations prévues ce midi et nous les comprenons parfaitement. Basile Loco est à l'origine de bon nombre de nos tracas. Nous vous demandons, cependant, de traiter celui-ci avec déférence, sans tenir compte des crises et des antécédents. Notre survie implique des sacrifices, le premier d'entre eux consistant en votre entière coopération. (Il reprit, le timbre fort et tremblant.) « Ne vous détrompez pas ! Toute violence perpétrée entre ces murs est inacceptable, et nous vous défendrons l'arme au poing en cas de débordement. Ce sont les termes mêmes du commandant. »

Il bomba le torse, effectua un salut militaire.

— Exécution !

On rangea les caisses contenant les vivres. Pory, sa mère et leurs voisins imitèrent l'adjoint avant de s'en retourner jusqu'aux portes de la première enceinte. Tous ne manifestaient pas un tel engouement, et ils perçurent bientôt l'écho de quelques cris.

Celui des contestataires.

— L'armurerie maman, l'armurerie. C'est génial !

Pory, équipé d'un couteau, d'une bêche et d'un seau, s'employa une partie de la matinée dans les cultures érigées à l'extérieur



du fort. Il travaillait sous la tutelle des adultes, aux côtés de Luis et de Maria, deux orphelins vivants parmi la communauté. Fils aîné d'un honorable militaire, Luis affichait un visage long aux contours disgracieux, recouvert de petits flocons blancs. De carrure mince, mais pas moins musculeuse, ce dernier bataillait couramment avec Pory au sujet des grands, des femmes aussi. Les deux rivaux partageaient un faible pour Maria. Celle-ci, la tête nue en toute saison (tout couvre-chef comprimant ses cheveux cuivrés la rebutait) leur déclarait sa flamme à tour de rôle, imaginant ainsi obtenir un cessez-le-feu. Les travaux se déroulèrent sans accrocs, Pory effectua bon nombre d'allées et venues à travers les champs, déterra les plans, puis les transvasa dans des pots, à l'abri de l'humidité. Il ne possédait ni la force ni l'endurance nécessaire à de tels travaux. Il tenait le coup toutefois, veillait au bon confort de ses compatriotes, toujours avec le sourire.

À dix heures, il retrouva sa mère dans la seconde enceinte, et tous deux assistèrent à l'office du père Rezar. Ceci fait, ils cheminèrent de nouveau, cette fois jusqu'à l'intérieur de la bâtisse centrale. Le petit garçon narrait sans omettre le moindre détail les événements survenus au cours de la matinée.

— Avancez, criait Eva Derrocado, impassible (elle se détendit, ébouriffa l'enfant, un sourire chaleureux plaqué sur les lèvres) « Hop hop hop ! En file indienne ! »

Le duo passé, elle revêtit de nouveau son air renfrogné.

Pory fut placé derrière sa mère, qui ne put bien longtemps résister à l'envie de chercher des doigts son contact. Il examina ceux-ci, songeur. Ses élans de tendresse perpétuels le gênaient, de surcroît lorsqu'ils se trouvaient formulés en présence des militaires.



Son rêve, son ambition, consistait à intégrer le corps des éclaireurs, sous la direction même de Jair. Celui-ci lui prodiguait conseils, assurait son suivi technique, secondé de temps en temps d'Eva, l'adjointe instructrice. En outre, ils défendaient tous deux sa cause devant sa mère, elle-même tout à fait opposée à ses projets guerriers. Trois ans, trois années seulement le séparaient du jour béni de sa première affectation. Il n'avait encore que treize ans.

— CURSILLA ! fulmina une voix sèche et gutturale.

Le petit garçon, le regard troublé, se saisit de la main tendue à son égard. Ils arrivaient aux abords de la bâtisse centrale.

— Monsieur.

— Va me tirer une outre d'eau, et fissa ! Fait une chaleur à crever là-dedans.

— À vos ordres.

Un jeune homme à la barbe naissante apparut bientôt dans l'encart de la porte de l'armurerie. Il contempla les deux nouveaux venus, salua, puis fila comme le vent, jusqu'à la première enceinte. S'en suivit la figure morne et sévère d'Hernan Golpear : il s'agissait là d'un trentenaire au teint blafard, aux cheveux courts, quelque peu hirsutes. Lui ne portait ni barbe ni moustache, arborait un nez sale et tordu. Un trait carmin enduit de pommade puis recouvert d'un linge tapissait les restes de son oreille gauche.

— Oh, bonjour Mme Vivir, lâcha-t-il soudain, l'air affable, « comment allez-vous aujourd'hui ? »

— Bien, je vous remercie.

— À la bonne heure.



Il se racla la gorge, resserra sa ceinture, décrivit de haut en bas la silhouette de la jeune femme.

— Hum. Vous conviendrez d'un arc.

Hernan. Son apparence répugnante, sa vanité, son respect strict et froid des consignes lui valait le titre d'Impitoyable. Deux clans subsistaient sous sa coupe : ses adorateurs et ses ennemis féroces, aucun entre-deux. « Ne t'approche pas des frères Golpear », lui répétait sans cesse sa mère, sans explications. « Ceux-là se retourneront contre nous à la première occasion, complétait Jair. Les mercenaires sont comme ça ». Le petit garçon ignorait la définition du mot « mercenaire ». Il ne connaissait que trop bien, toutefois, le caractère acariâtre du Meneur Hernan.

Et son attitude servile en présence de Galen.

L'intéressé disparut à l'intérieur, puis reparut aussitôt, l'arme au poing. Il proposa celle-ci ainsi qu'un carquois.

— Ce dernier devra m'être restitué dès la fin des négociations, enchérit-il. « À présent, poursuivez jusqu'à la première enceinte. Passez une bonne journée Madame... »

— Mon fils, se pencha Mme Vivir en direction de son interlocuteur, « mon fils ne peut pas participer. »

Le petit garçon s'avança, mais ne parvint pas à déchiffrer le souffle de sa mère. « Ce sont les ordres », entendit-il, à haute voix, « je... sa présence est obligatoire ». Les chuchotements reprirent. Pory, qui s'impatientait, perçut la naissance d'une rumeur indignée par-dessus son épaule. Celle-ci apparut tout près, se propagea le long de la file des habitants, jusqu'à s'évanouir dans le lointain.

— Sois poli, mon trésor, marmotta Mme Vivir, alors accrou-



pie devant lui. « Je t’attends juste là. »

Elle déposa un baiser baveux contre son front, puis se retira.

— Mamaaan !

Le militaire bomba le torse, expira, puis lança un rapide coup d’œil en direction de la jeune femme. Enfin, il reporta son attention sur Pory. D’innombrables vieux râteliers aux trois quarts vides gisaient derrière lui. Toute sorte d’épées, de haches et de lances s’y trouvaient entreposées, les contours de rondades, d’écus, de boucliers agrémentés de quelques protections se dessinaient à la lueur du jour. Tout au bout, un défilé d’arcs longs dormait contre le mur, à deux pas des carquois. Pory trépignait d’impatience : une épée, une lance, une rondache peut-être, son premier pas vers l’obtention du blason de la 22<sup>em</sup> capitania. Le monde, alors, s’effondra tout autour de lui. Il observa quelques secondes de silence, le regard perdu dans les détails ombragés des râteliers. Ses oreilles bourdonnaient, le bord de ses lèvres tremblait.

— Qu... qu’avez-vous dit ? Monsieur.

— Pas d’arme pour toi. Tu es trop jeune.

— Mais... mais...

— Ce sont les ordres du commandant.

Incapable de répliquer, le petit garçon courut à toute jambe. Il ignora sa mère, qui le poursuivit d’un pas décidé. Elle ne parvint à le rattraper qu’à la jonction des deux enceintes.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Laisse-moi tranquille, s’écria Pory tout en repoussant sa mère du bras, « tu sais très bien ce qui s’est passé ! »



— Mon ange, c'est trop dangereux.

De nouveaux chuchotements fleurirent tout autour du duo. Pory resserra les poings, la respiration figée. « Ne t'approche pas de ceci, de cela, reste sage, ne t'attire pas d'ennuis », ces maîtres-mots commandaient à son quotidien.

— JE NE SUIS PLUS UN ENFANT !

— Baisse d'un ton.

— NON ! NON, C'EST TOUJOURS PAREIL, DEPUIS... DEPUIS... (son estomac le lança, le coupant dans son élocution) DEPUIS LA MORT D'HIRAM TU FAIS N'IMPORTE QUOI !

« Bang ». Une détonation sourde retentit à travers le camp. Elle mit fin à toute discussion, à tout murmure proféré par l'assistance. Pory, les bras ballants, le teint livide, effleura le pourtour de sa joue droite. Il venait de recevoir une gifle. Deux surveillants intervinrent quelques instants plus tard. On ordonna à mère et fils de se rendre auprès des remparts où ils furent accueillis par Galen, l'adjoint en charge du bataillon armé. Ils siégèrent tous deux au centre de la formation, placés au niveau du mur est.

Maintes fois, Mme Vivir tenta de renouer le dialogue. En vain. Poryrudo restait silencieux.



## Chapitre 14

### Fort de Bolles

#### Première enceinte

Le 6 Mirene 769 à 10h51

Le soleil touchait à son zénith, ses rayons frappaient à travers les casques des sentinelles. Elles ne cessaient d'ôter puis de revêtir leur couvre-chef. En bas, deux rondes s'affairaient à retourner les alentours de l'ancien avant-poste.

Partout à travers la première enceinte, rabâchant au mot près les ordres prononcés par l'adjoint Julio, les militaires commandaient l'action des habitants. Ceux-ci cheminaient en file indienne, traversaient les passages, les échelles et les escabeaux déployés la veille. Ils se divisaient en trois groupes, chacun disposé en un point précis du camp. Le premier, installé sous la juridiction de Nathanaël, stationnait au niveau de la muraille nord, celui de Galen, à l'Est. Enfin, en supériorité numérique, la section d'Eva veillait à l'Ouest, et ce afin de combler la faille infligée par les pluies. Les femmes, les invalides et les enfants se tenaient en haut des murs, tous ou presque disposaient d'un arc. Une fois l'attribution terminée, les décisionnaires et autres âmes valeureuses s'établiraient devant chacun des accès, préservant de leur carrure l'intégrité des plus fragiles. La for-



mation ne visait qu'un seul objectif : impressionner, et ce malgré l'hallucinante surface vacante laissée par le départ de leurs alliés. Au centre de ce balai dansant marchait un sexagénaire aux cheveux d'argent, habillé d'une chemise de corps noircie.

Il avança d'un pas, en direction d'un coureur.

— Ici, ça ira ?

— Quoi ! s'écria l'intéressé, sans même porter attention à l'identité de son interlocuteur, « par le diable, contentez-vous de suivre mes directives. (Il s'arrêta tout net, comme foudroyé) Oh ! je vous prie de m'excuser mon père, je ne vous avais pas reconnu ».

— Il n'y a pas de mal Julio, reprit l'intéressé, « non vraiment, je comprends votre agitation. Hum. Je vous attendrais juste là, à l'ombre de cet arbre. »

— Très bien.

Ce sur quoi le comptable redémarrà au quart de tour, évitant du même coup le contact d'un nouveau civil, il n'admit cette fois-ci aucune excuse, et disparut dans le lointain. André Rezar de Guilfrei considéra les lieux, ses deux mains nouées au bas de son dos. On exigeait de lui qu'il endosse de nouveau le rôle de négociant, une profession passionnante, mais tachée de bien tristes souvenirs.

Un cri nasillard retentit. Il se retourna, contempla le passage de Nathanaël, de Julio, de Jair, d'Hernan et de Galen Golpear. Ce dernier se figea à son niveau, son bonnet rouge vif en travers des cheveux. Le reste de l'équipe poursuivit en direction des portes.

— Comment vous sentez-vous mon père ? entonna-t-il d'une voix claire et distinguée, « pas trop stressé, j'espère ? »

— Pas plus que nécessaire.



Deux militaires tirèrent à l'unisson l'un des panneaux de bois de l'accès principal, révélant un trio de cavaliers. Le premier démontra, salua, puis se rendit jusqu'au groupuscule formé autour de Nathanaël et Julio. Galen, sous ses traits bienveillants, exposa une moue renfrognée. Il se ressaisit toutefois. André Rezar échangea un hommage avec le nouveau venu. Il s'agissait d'un cinquantenaire de petite taille, aux cheveux noirs et désordonnés, au visage arrondi, suturé par endroit. Une barbe ronde, incomplète, remontait jusqu'aux bas de ses oreilles. De son bras droit ne subsistait qu'un moignon, témoignage de son récent face à face avec un Mancro.

Dernier allié fidèle et colocataire de la première heure, Juan Vuelvo était un ami proche du commandant. Cette affection toute particulière datait des guerres vertes, conflit au cours duquel ils avaient combattu côte à côte. L'explosion des tensions, la répartition éclair des forces du roi les avait séparés, et chacun ignora longtemps le devenir de l'autre. En 760, le commandant Bolles accostait sur les rives du Nouveau Monde, Vuelvo, en 761. Celui-ci relança son activité : la chaudronnerie. Il loua une échoppe au sein de la bourgade de Cruce, jusqu'à la pénurie de 763. Son groupe incendia le baraquement des gardes, pilla une part du trésor public avant de s'enfuir dans la nature. Benedict Bolles, quant à lui, désertait ses fonctions au cours de l'année 765. Trois ans plus tard, les deux camarades se rencontraient dans les forêts dressées au sud de Cruce. Ils délogèrent ses occupants, formèrent un cartel avec l'aide de Tomas Aislar, d'Adam Perono, et de Jessy Perdido, une alliance forte, à l'heure d'aujourd'hui révolue.

Benedict Bolles se joignit au comité d'accueil, et les deux vieux amis, après une brève accolade, exécutèrent un salut militaire. Vuelvo ordonna à ses gens d'approcher. Deux douzaines d'hommes,



chacun portant l'équipement complet, se scindèrent entre les flancs est et ouest. Le sourire aux lèvres, Galen retira son couvre-chef à l'égard du mutilé, il plissa les paupières, en un geste de dénégation inconsciente, avant de formuler un simple hommage. Hernan, lui, se contenta d'un salut. Vuelvo se saisit de l'occasion, s'exprima d'une voix grave et profonde, afin de restituer cet honneur. Ceci-fait, le groupe s'en retourna jusqu'au bâtiment principal.

Hernan et Galen Golpear partageaient avec Vuelvo un contentieux, une affaire datant de leur premier entretien. Ils exerçaient jadis en tant que mercenaires indépendants, raison pour laquelle Vuelvo s'était opposé à leurs intégrations, les qualifiant par ailleurs de vautours. André Rezar considérait la fratrie d'un œil critique, notamment Galen. Meneur établi, celui-là savait cacher avec brio ses véritables intentions. Le prêtre pressentait à ce sujet de terribles desseins. Mais il accordait sa confiance au commandant.

Il se conformait à ses volontés.

Sur la route, le nouveau venu retraça son périple, aborda le sujet des pluies ainsi que la situation géopolitique du pays. L'armistice, selon lui, ne valait pas plus qu'un pet de lapin. Il présageait la rupture prochaine du pacte de non-agression. Julio écoutait avec admiration. Benedict Bolles, lui, reprenait des couleurs.

— La guerre vous balayera ! coassait sans cesse le mutilé, « Restez, Benedict, reconsidérez votre décision. »

— Marchons jusqu'à vos appartements, l'ignora Bolles, « Julio, veillez à vous fournir d'une collation afin de satisfaire l'appétit de mon ami. Ajoutez-y une outre d'eau. Prenez votre temps, Basile ne respectera certainement pas l'horaire. »

— Mon premier éclaireur est sur ses traces, assura Vuelvo.



À onze heures et demie passées, Hernan déclara la bonne tenue de l'ensemble du dispositif.

On annonça au bout d'un quart d'heure l'arrivée imminente du dénommée Loco. Les visages, dès lors, blanchirent à vue d'œil. Une rumeur discrète, suppliante, progressa le long des murailles. Chacun se retourna au second passage du commandant. La soutane usée d'André Rezar voletait derrière lui, suivie d'Eva, de Nathanaël, de Julio, de Galen et de Vuelvo. Celui-ci cracha, manifestement irrité par l'interruption portée à son déjeuner.

— Ce fils de putain.

— Il vous a eu, commenta Benedict Bolles avec une pointe de malice, « Basile ne respecte pas les règles du jeu. Il a assurément violé le pacte de non-agression une bonne douzaine de fois depuis le début de la matinée. »

Vuelvo éclata d'un rire terrible, remplacé presque aussitôt par une violente quinte de toux. André Rezar, Julio et Eva réprimèrent un hoquet tout à fait surjoué. Le commandant Bolles était un leader né, un orateur capable de galvaniser les foules en quelques mots. Son humour, toutefois, laissait quelque peu à désiré. Les gonds grincèrent de nouveau et une silhouette énorme, disproportionnée, s'engouffra à travers l'entrebâillement.

Le silence survint.

Un Mancro, à savoir un être mi-homme mi-bête, à l'épiderme recouvert de petites écailles pointues, apparut sous les yeux du conseil adjoint. Deux cercles d'épines osseuses enchâssés de bijoux et de camelotes en tout genre s'échappaient depuis l'arrière de



son crâne, à la façon d'une crinière. Il était nu des pieds jusqu'à la taille, le torse revêtu d'une blouse enveloppée dans un manteau militaire. (Chacun déchiré au niveau des manches et de l'encolure) Un arc long gisait dans son dos, encordé tout près d'un carquois garni de projectiles translucides. La bête esquissa un sourire benêt, contempla de ses deux pupilles opaques chacun des membres du groupuscule. Elle s'inclina en guise de salut, avant d'effectuer un pas de côté. Derrière elle figurait son maître.

Il s'agissait là d'un quarantenaire aux cheveux bouclés, aux traits vifs et anguleux. Il ne portait ni barbe ni moustache, un tatouage symbolisant l'aspic dépassait de sa veste ouverte. L'animal enserrait sa gorge, sa tête, pendue au bas de sa clavicule gauche, semblait foudroyer du regard l'ensemble de l'assistance. Il avançait sans crainte, les deux bras tendus.

— Garde du corps de première catégorie. Pas toujours facile de discuter, mais j'crois pas que ce soit nécessaire. Il s'appelle Berol, ou Bewol. Je sais plus. Comment ça va par ici ?

Une ovation retentit depuis l'extérieur de l'avant-poste. Les sentinelles installées en haut des tours affichaient un air de défi. Le nouveau venu s'essuya les mains sur son pantalon, puis salua. Le commandant Bolles ignora l'affront. Il ordonna aux deux fantassins de poursuivre la manœuvre. Les deux panneaux de bois pivotèrent de nouveau à quatre-vingt-dix degrés, dévoilant la présence d'une horde d'individus hétéroclites. Les uns affichaient un défilé de vieux vêtements salis, d'autres vivaient torsés nus, affublés de haillons, d'autres encore arboraient de simples culottes rapiécées. Beaucoup présentaient une peau noircie, parsemée d'éclat boueux, de furoncles et de plaies purulentes. À leurs ceintures : des couteaux,



poignards et serpes de paysan, dans leurs dos : des fourches, des épées, des lances, des arcs. Deux chevaux aux pelages sales se tenaient au centre de la formation, tirant une charrette. André Rezar réprima un frisson de dégoût.

Basile Loco commandait une secte, un parti basé sur le charisme d'un seul homme. Militaire de profession, il était connu pour son extrême cruauté. Il avait trahi son serment, assassiné ses supérieurs et camarades au cours de la grande grève des travailleurs, en 763. Ses fidèles comptaient aujourd'hui des meurtriers, des violeurs, des prostituées, des pillards et des proxénètes. Ceux-ci menaient contre le groupe une véritable guérilla.

Ils grignotaient leur territoire, leurs gibiers, attendaient à leurs vies, et ce depuis huit mois déjà.

Basile effectua son entrée, contournant le corps adjoint. Il parcourut quelques mètres, fixa les troupes alignées en rang sur les murailles, puis reconnut quelques-uns des membres des garnisons. Enfin, celui-ci reporta son attention sur la personne de Vuelvo. Il ne semblait guère satisfait de la présence du mutilé.

— Belle petite équipe que vous avez là, chanta-t-il par-dessus son épaule, « puis-je disperser mes propres pions ? Qu'ils s'assurent du bon déroulé de notre entretien. »

Son audace, son aplomb ajouté à son air moqueur déclencha un faible grognement en arrière-fond. Celui des habitants.

— Mais bien entendu, attesta Benedict Bolles, « Galen. Escortez ces gens, je vous prie, veillez à leur confort. »

— Bien sûr, mon commandant.

— Basile, à vous l'honneur.



Tous cheminèrent jusqu'à la partie ouest de la cour, en direction de la table des négociations. L'ouvrage, exposé exceptionnellement à la lumière du jour, était dans un état lamentable. Ses coins recouverts d'un fin duvet verdâtre, son plan gondolé, tordu par l'humidité, exhalaient d'une odeur de bois moisi. André Rezar s'installa en face de Basile, le commandant Bolles à sa droite, Vuelvo à sa gauche. Galen ordonna à son frère de disposer une poignée de ses soldats en arrière-garde, avant de stationner lui-même au-devant de Nathanaël. Eva se tenait dans l'ombre du commandant, face à Basile. Ce dernier siégeait entre deux de ses subalternes, à savoir : un trentenaire à la barbe hirsute, à la joue gauche garnie d'une estafilade, ainsi qu'une femme dont la coiffure emmêlée formait un genre de boule de glaise. Au-dessus de lui, l'énorme murène fixait la silhouette élancée d'Eva.

Les fidèles de Loco stationnaient de part et d'autre de la cour. Ils patientaient les bras ballants, jetant un défilé de regards hautains en direction des habitants.

— Bien, lança Benedict Bolles, le teint de nouveau livide, « je vous présente André Rezar, un... »

— J'ai la berlue, le coupa Basile, « vous voyez quelque chose à becter vous ? Ce n'est pas convenable. »

Ses deux acolytes se fendirent d'un rire gras. Une ombre passa sur le front mutilé de Vuelvo. Le commandant Bolles repris, le timbre tout à fait serein :

— Nous allons vous servir de quoi vous sustenter.

On apporta une caisse contenant quelques menus rations de nourritures. Le trio s'en empara, l'air vorace. La coutume, selon les saintes Écritures, voulait en effet que l'on partage le pain et le sel



avant tout marchandage. Il appartenait à l'acheteur, toutefois, d'offrir le couvert à la tablée.

— Super. Commenta Basile, la bouche pleine. « Pas mal cette viande. Hum, vous dérangez pas pour moi, poursuivez. ».

— Je vous remercie. Voici André Rezar, le...

— Votre cureton oui. Qu'est-ce qu'il fait là d'ailleurs ?

À la surprise générale, le prêtre imita d'un rire franc les deux acolytes. Ceci fait, il recula son siège, se leva, épousseta son pantalon, puis tendit une main à l'adresse de son interlocuteur.

— Je me ferais un plaisir, monsieur, de vous entendre tout à l'heure au parloir. En attendant, considérez ma nature de négociant, mon second et dernier emploi civil.

Les deux acolytes se turent. Basile usait ici du mécanisme de l'exclusion, un stratagème visant à titiller la frustration du client. On enchaînait les provocations, saupoudrait le tout d'un zeste d'urgence simulé. (La rareté du produit, par exemple) L'exclusion permettait dans certains cas d'obtenir l'ascendant psychologique. Elle nécessitait le respect strict et pointu d'un équilibre précaire. La cible pouvait renoncer à tout moment, par égo, par colère aussi, à l'égard du comportement du commerçant.

Mais Basile ne risquait rien.

L'urgence était réelle. La communauté conservait sous une bâche le résultat d'un dernier coup d'éclat, un raid massif, insoupçonné, porté au géant de l'industrie minière. Le projet (nommé « Exode ») consistait en l'obtention d'un pécule important, un fond d'investissement nécessaire au relogement des troupes. Le Commandant souhaitait se diriger vers l'ouest du continent, en une zone vierge de toute présence humaine. « À l'abri de la guerre, de la

concurrence et des pénuries » pérerait-il sans cesse. Les désaccords, les crises et les pluies se succédèrent toutefois, paralysant momentanément toute entreprise. De ses nombreux alliés ne restait plus que Vuelvo désormais, et celui-ci refusait d'abandonner le fort. Il s'était toujours opposé à l'Exode, qu'il considérait comme irréaliste.

Basile s'essaya à critiquer la qualité, puis la quantité de nourriture servie, obligea son interlocuteur à reformuler au moins une fois chacune de ses interventions. Au final, il abandonna « l'exclusion », constatant son inaptitude à provoquer le prêtre. Les négociations entrèrent dès lors dans une phase rébarbative, où chacun des partis usa de son argumentaire. André Rezar retraça les dangers encourus lors de l'attaque : le nombre de vigiles, les blessés, les pertes et les conséquences. Julio vanta la pureté du produit, récita de tête les chiffres exacts, sans omettre une seule virgule. Vuelvo cracha. Basile demeurait inflexible.

— Sept de cuivre au kilo, lâcha-t-il au bout d'un moment.

— Vingt, répliqua André Rezar, « ne soyez pas ridicule. »

— Neuf.

— Dix-huit.

— Seize. Oh ! Et j'veux l'un de vos gosses, n'importe lequel.

Ses dernières paroles, jetées ici sans aucune intonation, n'eurent pas moins que l'effet d'une bombe. Les sentinelles postées à proximité reculèrent de concert. Nathanaël eut un spasme nerveux, Eva poussa un léger sifflement. Le commandant Bolles ne bougeait pas, tout comme Galen. Julio, quant à lui, affichait un air sinistre. Basile, tout sourire, caressa la cuisse de sa voisine de table.

— Il n'a jamais été question du commerce d'aucune âme,



souffla le prêtre, aussi calme que possible.

— Allons, mon père, un peu de bon sens. Je consens à vous apporter mon aide, la moindre des choses serait d’accepter quelques menus sacrifices.

— Des sacrifices. DES SACRIFICES ! explosa Vuelvo, « Nous vous cédon déjà une part de nos terres, de nos cultures. Gardez-vous de telles propositions, par le diable ! »

— « Vos » terres, « vos » cultures, « votre » avant-poste. Non. Tout ceci m’appartient de plein droit. J’ai conquis cet endroit et vous m’en avez chassé, vous et votre belle équipe de l’époque. Oh ! Je connais parfaitement votre situation. Vous avez tenté le tout pour le tout, et vos copains ont pris la poudre d’escampette, d’où cet espace vacant ! (Il tendait les bras) Votre dieu vous abandonne, alors vous faites appel à moi, le rebut. Que ce soit bien clair, aujourd’hui, vous ne me cédez rien, je vous prends. Maintenant, filez-moi l’un d’vos gosses, et avec le sourire s’il vous plaît, ou je quitte la table. Celui-là par exemple, il serait parfait.

Il fixait l’attroupeement rassemblé en haut du mur ouest, en direction de Poryduro et de sa mère. Celle-ci, épouvantée, laissa échapper un cri perçant.

Aucune réponse.

— Comme vous voudrez, conclut Basile, se redressant sur ses jambes (il jeta à l’homme-murène quelques instructions inaudibles, puis s’en retourna en direction de plusieurs de ses fidèles) « Messieurs, mesdames, nous partons. »

Trois fantassins lui barrèrent la route, le premier arborant un vieux pourpoint noir à manches tailladées.



— Asseyez-vous, lui susurra Galen.

Basile sourit de toutes ses dents.

Une sueur froide, comme animée d'une volonté propre, descendit le long de la colonne vertébrale d'André Rezar. Basile ne manifestait aucune agressivité. Son instinct, pourtant, lui dictait de s'éloigner, de disparaître à l'autre bout du monde si nécessaire. C'était une bête, un animal féroce indissociable de la silhouette démesurée de son abominable gardien. Le son des lames, des cordes tendues le tirèrent de sa contemplation. Basile frôlait des doigts le manche de sa serpe, il jeta un air de défis à Galen qui, d'un calme olympien, le lui rendit dans l'instant. Des paroles furent échangées. Vuelvo fulminait, Julio tenta d'intervenir, Nathanaël, deux flèches encochées en direction de la tête du Mancro, retenu d'un cri ses deux lévriers. Enfin, Eva aboyait des ordres en pagaille, à l'égard de leur bataillon respectif.

La chaleur plaçait chacun dans un étau. Les fidèles jubilaient à l'idée d'un débordement.

— Non ! NON ! rugit soudain Basile, « baissez vos armes, mes braves. Laissez-les porter le premier coup. »

André Rezar considéra la scène en silence, incapable de réagir. Il avait échoué sur toute la ligne. L'affrontement, quelle que soit sa finalité, réduirait à néant tous leurs projets. Galen dégaina sa lance, et manqua de peu d'égratigner le flanc de son ennemi.

— TUEZ-LES ! martela la voix du Meneur Hernan.

Un concert de cris sauvage et d'appels aux meurtres retentit. Le prêtre songea à la fuite. Il pourrait s'éclipser dans la cohue, refaire sa vie, tout recommencer. Sans autres pensées que celle-ci, il



plongea un bras à l'intérieur de l'encolure de sa soutane, en ressortit une lame effilée qu'il brandit à la vue de Julio. « Non », conclut-il tout en admirant le courage du comptable. Non, il ne fuirait pas. Pas cette fois. Les chiens bondirent. Les fidèles, hystériques, lancèrent une charge en sa direction. Les flèches sifflèrent depuis le haut des murailles. Celles de Nathanaël éclatèrent au contact des deux avant-bras du Mancro. Eva Derrocado s'élança en avant. Elle repoussa d'un geste la jeune femme à la coiffure de glaise. Galen, lui, débutait son face-à-face avec Basile.

— LÂCHEZ VOS ARMES. EXÉCUTION !

Les militaires reculèrent de concert, les archers détendirent les cordes. L'ensemble des hommes, des femmes et enfants dispersés aux alentours obéirent à l'écoute du timbre vibrant, du léger accent Ordanais du commandant Bolles. Celui-ci se tenait au-dessus de la foule, fixé sur la table des négociations.

— Marché conclu, dit-il. « Nous acceptons tes conditions. ».

Un orchestre de chuchotements, de plaintes, de rumeurs silencieuses sonna aux oreilles d'André Rezar. Le prêtre laissa échapper un hoquet. Il ne put admettre, malgré un effort considérable, la nature des derniers propos prononcés.

Mme Vivir hurla à s'en déchirer les poumons.



## Chapitre 15

### Route de Cruce

Le 6 Mirene769 à 16h38

Le chant des oiseaux cessa. Deux destriers aquilains pulvérisèrent la carcasse d'un vieux peuplier. Les montures rechignaient, hérissaient le poil à la vue du défilé de troncs rencontré. Cavaliers et passagers disparurent dans le lointain, ne léguant pour seul héritage qu'un simple sillon de terre retourné, témoignage temporaire de leurs passages en ces bois.

Leurs foulées ralentirent. Ils s'arrêtèrent au niveau d'un bosquet. Le premier homme balaya des yeux les alentours, une cicatrice en forme de croissant de lune imprimée sur la joue. Son regard se fixa sur la marque tracée à même l'écorce d'un arbre.

— Par là, déclara-t-il tout haut.

Les deux chevaux se détournèrent vers le Nord. Bientôt ils adoptèrent le trot, puis le galop. Jair Salaa répéta maintes fois l'opération, réduisant l'allure, observant les traits d'un chêne, d'un pin, d'un noisetier. Enfin, il sectionna d'un revers de lame le lierre tapisant la surface d'un large roc.

— Ça va, tu tiens le coup ? susurra-t-il par-dessus son épaule, « Pas facile d'avancer à travers toutes cette broussaille, pas vrai. »



Le garçon tapi dans son dos ne répondit pas. Il s’agissait de Poryduro, fils cadet d’Emilia, son amante.

— Regarde, reprit-il tout en traçant un cercle imaginaire à même la roche, « Le petit trait blanc qui pointe au Nord-Est, juste là, ça signifie qu’on est bien dans la bonne direction. (Il tira la bride et, en douceur, réajusta sa position) Le rectangle, c’est la ville. Les quatre ronds dessinés en dessous représentent les caravanes. Tu vois ? On dirait des roues. »

Aucune réponse. Il examina son passager. Pory, d’ordinaire si gai, si positif, n’écoutait qu’à demi-mot. Le fracas des sabots retentit, suivi aussitôt des cris des chevaux. Cheminant vers l’Est, puis le Sud, retournant sur leurs pas avant de prendre vers le Nord, les deux montures s’épuisaient à vue d’œil.

Plus tôt, aux alentours de midi, la communauté avait accueilli son ennemi mortel, un contrebandier adepte des transactions à risques. L’annonce d’un tel entretien avait suscité quelques méfiances, et Jair, en sa qualité de Meneur, avait endossé le rôle de pédagogue. « Il nous reste un allié en la personne de Vuelvo » ; « Basile connaît nos forces, il ne tentera rien de stupide. » Il avait tort. Basile était apparu en grande pompe, avait imposé son rythme et ses désirs. Il dévora sans vergogne une part des provisions, provoqua à l’envie, puis déclara sa dernière clause : l’ajout d’un enfant au cœur des négociations. Ces quelques mots lancés sans artifice avaient déchaîné la colère des habitants. Des échanges survinrent, les lames, les cordes sifflèrent à travers le camp. On avait frôlé de peu un véritable carnage. Le commandant Bolles était alors intervenu, avortant l’événement d’une exclamation forte et puissante. Jair songea au calme plat, aux frissons partagés en cet instant grave. Il



avait déposé les armes, imperméable aux provocations, aux moqueries proférées par les fidèles de Basile. Il se souvint du choc, des rumeurs, des plaintes bourdonnantes à ses oreilles. Émilía hurlait à s'en rompre la gorge. Dès lors, on réclama le silence. Galen quitta son face-à-face avec Basile. Il s'en retourna aux côtés du Commandant, tout près d'Eva, qui déjà veillait à l'éloignement des mécontents. Les deux adjoints avaient échangé un coup d'œil entendu.

— Nous acceptons tes conditions, répéta Benedict Bolles. « Le choix de l'identité de cet humble présent nous incombe toutefois, car il n'était question d'aucun individu cité. »

Basile approuva, le sourire aux lèvres. Le Commandant énonça le nom du malheureux, et l'on ordonna à trois soldats de se saisir de ce dernier. La petite forme prostrée laissa échappé un hoquet, suivi d'un concert de gémissements. Elle fut arrachée à grand mal, questionna ses ravisseurs, tendit les bras en avant, dans l'espoir de s'agripper à quelques soutiens parmi la population. Arrivée à destination, elle reçut un florilège de coups.

— Mes excuses, s'exclama Basile, après l'avoir rossé, « Mes excuses, les cris des mioches me filent de l'urticaire. (Il épousseta son pantalon, reluqua son interlocuteur) Son nom ? »

La vision d'un corps décharné, recouvert de crasse et d'ecchymoses, apparut au regard de Jair. Il entrevit son teint rosé, ses cheveux courts, l'acné parsemant sa peau. L'enfant le fixait.

Basile échangea avec le Commandant un dernier hommage, pressa ses fidèles de se saisir de la cargaison. Ceux-ci repartirent enfin, fredonnant un air de leur conception. L'étendard au serpent d'or oscillait au sommet de la bâtisse centrale. « Rassemble les hommes », ordonna Nathanaël. Julio surplombait la cour. À sa



droite, Vuelvo. Au sol, Galen, Nathanaël ainsi qu’Eva. Jair régissait le bataillon des éclaireurs, alors disposés en cercle autour de la foule. Les contestataires s’étaient tus.

— Mesdames, Messieurs, le commandant Bolles s’est retiré dans ses quartiers. Il vous adresse à tous et toutes ses félicitations. À présent, approchez, nous allons procéder au décompte des blessés. Le père Rezar prépare en ce moment même son laboratoire, il vous administrera quelques pommades, voire un allègement de vos travaux si jugé nécessaire. Ce soir, une ration supplémentaire sera distribuée à chacun d’entre vous. (Il se racla la gorge) Manifestez-vous à l’écoute de vos noms et prénoms.

Les habitants patientaient, apathiques. Aucun son, aucune clameur ne survint lorsque l’orateur marqua la pause, bafouillant à la lecture du prénom du disparu. Luis l’orphelin s’était comme volatilisé, effacé d’un revers de main de la mémoire collective. Une faible rumeur naquit toutefois, soulignant l’absence de Victor Rasguro, un éclaireur patrouillant à l’extérieur au cours des négociations. On congédia les civils, qui s’en retournèrent sans un mot à leur poste respectif.

Des recherches furent organisées.

— HERNAN ! interpella Julio. Les militaires se dispersaient sous les ordres d’Eva. « Hernan, venez ici ! De quel droit votre frère et vous avez engagé les hostilités ? Votre intervention de tout à l’heure a bien failli tous nous faire tuer. Vous en répondrez, je vous le garantis ! (Il se racla la gorge, resserra sa ceinture, puis, solennel :) Le Commandant souhaiterait vous voir tous les deux. Je... je vous charge de prévenir Galen. Exécution. »

Jair, préposé comme surveillant, assista au passage à savon.



Hernan ne bronchait pas. Le pansement pressé contre son oreille exhalait une odeur pestilentielle.

— ICI ! tonna une voix au bout d'un quart d'heure.

Ignorant les règles et le respect de toute hiérarchie, les habitants s'acheminèrent d'un trait jusqu'au lieu de la découverte. Ils semblaient à la fois optimistes et désespérés, colériques et effrayés, comme un plein régiment de chevaux dont on aurait soustrait les œillères. Surpris par ce remue-ménage, Julio poussa un cri strident. Eva suggéra qu'on laisse agir la foule. Sur place, Jair opéra deux appels au calme, les yeux fixés sur le corps sans vie de son malheureux camarade. Celui-ci, un trentenaire aux cheveux court, à la barbe ronde, gisait sur le dos.

Nathanaël, impassible, interrogeait un soldat du bataillon armé. Un agrégat de boue, de fragments osseux et de viscères flottait en travers de sa chemise.

— Où l'avez-vous trouvé ? Soyez précis.

— Là-bas, sous cet arbre, Adjoint Cazan. Il était à demi enseveli. Je l'ai tiré sur la route afin de faciliter l'identification.

— C'est bien. Retournez jusqu'au camp, équipez-vous du nécessaire. Nous l'enterrerons après examen.

Eva, suivi de Julio, de Galen et d'Hernan parvinrent jusqu'au centre de la mêlée. Ils se séparèrent, traçant en quelques mots un périmètre de sécurité autour de la victime. Les fantassins formèrent un cordon sous les ordres d'Eva. Nathanaël s'accroupit auprès du défunt. Galen, quant à lui, échangeait avec son frère.

— La mort remonte à deux heures maximum, déclara Nathanaël au bout d'un moment. Il a l'arrière du crâne fendu.



— Vous perdez votre temps, intervint Julio. « Il n’y a qu’un seul responsable. »

— Vous avez vu sa tête quand il est arrivé ? ajouta Eva, adossée au tronc d’un châtaignier. « Basile pensait nous renverser. Il avait un intérêt à remplacer nos hommes par les siens. »

— C’était un cavalier, reprit Nathanaël, imperturbable. « Basile possède deux chevaux : un aubère ainsi qu’un alezan. Ils étaient harnachés à leur chariot. Un embusqué à cheval, ça n’a pas de sens. Victor l’aurait aperçu, il aurait donné l’alerte. »

L’auditoire, alors confiné hors du cercle, produisait un éventail de théories divers et varié. Les uns confirmaient la manœuvre orchestrée par Basile, d’autres songeaient à l’incident isolé, un vagabond peut-être, ou l’un des fidèles agissant de sa propre volonté. Un vieil infirme avança l’idée d’une mise en scène. Mais de qui ?

Hernan et Galen poursuivaient leur entretien.

— Galen, le commandant vous attend, asséna Julio, jusqu’ici perturbé par le meurtre du patrouilleur.

Ce dernier resta bouche bée, les traits détendus en une expression de pure franchise. Nathanaël monologuait quant à l’identité du tueur.

— Que dites-vous là, Adjoint Tener ? Le commandant m’attend. Et comment pourrais-je le savoir ?

— Votre frère a reçu l’ordre de vous ramener.

La fratrie, d’abord, s’entretint à voix basse, puis, brutalement, Hernan rompit la formation, marcha jusqu’au chevet du corps brisé de la victime. Nathanaël se redressa. Galen, immobile, affichait



un sourire indéchiffrable.

— Que signifie tout ceci, fulmina Julio. « Hernan... »

— Assez ! le coupa l'intéressé de son timbre sec et guttural.  
« Assez de cette mascarade ! »

Jair se souvint des murmures, des rumeurs colportées parmi les rangs. Les hommes, les femmes s'étaient tut. Les invalides et les chasseurs jugeaient son insubordination. Les Mahras, eux, le foudroyaient du regard. Une part de l'assistance salua son intervention.

Hernan, morne et sévère, confronta l'assemblée. Il respirait avec difficulté.

— Victor Rasguro, notre frère et camarade, est mort des mains de Basile. L'enquête est close ! Vous perdez de vue l'essentiel ! (Il observa une pause, renifla) Les habitants des terres nous traitent de pillards, de bandits, d'assassins. C'est vrai, tout est vrai, n'en déplaise à certains. Mais nous n'en sommes pas moins des êtres humains. Que pensez-vous que Basile va faire de Luis, le choyer, l'instruire ? Vous tous savez parfaitement à qui nous l'avons confié. Vous en avez la preuve ici même, sous vos yeux ! Nous devons rattraper cette vermine, puis l'exterminer. Il a pris l'un des nôtres, réveillez-vous ! Le Commandant perd la tête !

Un concert de menaces, d'insultes et d'imprécations tonna à l'écoute de ces derniers mots. Les habitants beuglaient, ruaient en direction d'Hernan, malgré le cordon formé par les militaires. Un échelas habillé de guenille se saisit d'une pierre.

Il fut bientôt imité par ses voisins.

— Traître !



— Il est notre sauveur !

— Quelle ingratitude !

— Le commandant Bolles a pris la bonne décision, intervint Galen, sans même élever la voix. « Il a fait preuve de discernement, de sagesse même. Notre situation est désespérée. Le sacrifice de Luis était on ne peut plus nécessaire. »

Les insurgés reculaient devant la répression. Nathanaël et Julio aboyaient des ordres à tue-tête. La foule, hystérique, refusait de se disperser. Enfin, Eva, son épée tintant à sa ceinture, s'était avancée au-devant de l'agitateur.

Galen s'était alors interposé.

— Ce... non... ne sois pas ridicule ! balbutia Hernan.

— Au contraire. C'est toi qui déraisonnes, répliqua Galen. « Le commandant se porte très bien. Reste à ta place, imbécile. »

— Mes frères, mes sœurs, rugit Eva en direction des mécontents. « Dispersez-vous et j'oublierais cet incident. Hernan sera jugé pour ses fautes. Vous avez ma parole. Galen, retirez-vous. Votre présence aggrave la situation. »

— Bien Madame.

— Sous tes airs de grandeur, tu n'es qu'un pleutre ! cracha Hernan en désespoir de cause. « J'aurais dû t'abandonner, te laisser crever la gueule ouverte, dès ta première mise à pied ! Par le diable, j'aurais des terres aujourd'hui ! »

Galen s'en retourna de sa démarche élégante, comme s'il eut affaire à quelques inconnus. Hernan étouffa un hoquet. Il recula, les lèvres serrées, le regard bas. On devinait la colère, la rage, la dé-



termination. La tristesse aussi.

Le courroux des masses, en définitive, s'était envolé dès l'apparition du Commandant. Benedict Bolles avait traversé la cohue de sa carrure imposante, exigé qu'on lui rapporte toute information recueillie. Julio s'était empressé de délivrer ses conclusions, suivi de Nathanaël qui, après une légère révérence, ordonna qu'on aménage une tombe. Hernan se retira, Eva sur ses talons.

— Nous allons former une équipe de reconnaissance, proclama Benedict Bolles. « Elle partira ce soir même, afin d'interroger sans délai nos voisins Cruceois. Je crains que notre meurtrier ne soit lui-même un espion à la solde de l'ennemi. Nathanaël, veuillez, je vous prie, rassembler vos meilleurs éléments. »

— À vos ordres, mon Commandant.

Nouvel arrêt, cette fois aux abords des vestiges d'un vieux sentier. Les chevaux engloutirent un parterre de fleurs, suivi de quelques gorgées portées à l'aide d'une gourde. Les deux cavaliers burent à tour de rôle, recouvrirent leur visage d'une eau tiède et poisseuse. Le cœur de Jair se souleva à la vue d'ombres mouvantes, deux formes indistinctes progressant parmi les bois. Une branche craqua. Pory remuait dans son dos. Il tira vers lui la bride, intima à son acolyte la prudence.

— Des Cruceois ? chuchota celui-ci.

Il examina les environs.

— Nous ne pouvons pas prendre de risque, conclut Jair, « Ce sont peut-être des espions »



Ils adoptèrent le trot, puis le galop. Des cris retentirent par devant. Pory protesta sous la surprise.

Un premier marcheur tomba, suivi du second, un fin sillon tracé en travers du dos. Les montures hennirent, les plaintes, les gémissements des victimes tonnaient à travers toute la forêt. Satisfait, le second cavalier perfora les corps. Jair serrait Pory dans ses bras. Il avait peur. Peur de perdre son seul foyer. Une vision du passé lui apparut : à genoux parmi les tripes, les boyaux et les excréments, il redressait la tête. Le contact de l'air lui brûlait les poignets. Partout autour de lui, des soldats tranchaient des doigts, arrachaient des dents, retiraient les possessions des mercenaires occis sous ses yeux. Un cinquantenaire de bonne taille, au visage clair, à la moustache relevée, était penché au-dessus de lui. Cet homme le fixait, le pénétrait de ses deux yeux brillants.

Le commandant Bolles.



## Chapitre 16

Cruce

Entrée Sud

Le 6 Mirene 769 à 17h54

Le soleil déclinait au-delà des limites de l'horizon. Le ciel, d'un azur net et soigné, revêtit une couleur cobalt, rompu seulement par la présence de quelques cumulus. Bientôt, les ténèbres engloutiraient les steppes, les monts et les forêts.

Les veilleurs de nuit ranimaient le feu des lanternes.

Deux chevaux progressaient au travers de cette atmosphère en demi-teinte. Les Cruceois, alors affairés à leurs dernières besognes, s'écartaient sous leurs sabots, échangeaient des murmures, des rumeurs à leur passage. Ceux-ci se fixèrent en un lieu retiré, non loin de la palissade d'une ancienne tour de guet. Jair quitta la selle, suivi de Pory, les deux autres cavaliers les imitèrent. Le premier, un colosse prénommé Isaï, affichait des traits sévères, recouvert d'une barbe et cerné de longs cheveux fourchus. Au sol, il retira son couvre-chef, puis s'empara du mors de sa monture, afin d'en guider l'élan. Derrière lui, Damian, son passager. Il s'agissait là d'un trentenaire aux cheveux courts, à la barbe brossée, parfaitement entretenue. Les quatre éclaireurs arboraient de simples chemises, ainsi que



des vestes trouées, dépourvues de tout signe distinctif. L'enfant baya aux corneilles.

Celui-ci, l'esprit fasciné, le corps hésitant, s'approcha de la tête de l'alezan de Jair. L'animal respirait fort. D'épaisses bouffées d'air chaudes s'échappaient au rythme saccadé de ses nasaux.

— Nous sommes peut-être attendus, déclara son propriétaire, « alors, tenez-vous sur vos gardes. Damian, tu restes ici avec Pory. Isaï, avec moi. (Il plongeait ses deux yeux vifs dans ceux de Damian) Au moindre doute, tu dégages. Même chose si dans une heure tu n'as pas de nos nouvelles. »

Satisfait, il se retourna en direction de Pory.

— À présent, je suis ton supérieur, pas ton ami. Ça veut dire aucune question. Tu m'obéis sans discuter. Je pars devant. Toi, tu restes sous la garde de Damian. S'il t'ordonne de fuir, tu fuis, s'il t'ordonne de te cacher, tu te caches. Tu as compris ?

— À vos ordres, s'exclama l'intéressé. « Je vais faire tout bien. Aaaahh non ! ».

Jair ne trompait personne, et il ne put s'empêcher de chahuter l'enfant. Pory, qui jusqu'ici ne s'exprimait que par monosyllabe, s'était comme régénéré à la vue des maisons, des commerces et des passants. Désormais, il ne cessait d'observer les alentours, interrogeait à tour de rôle les trois éclaireurs au moindre mystère rencontré. Il semblait ne rien subsister chez lui des horreurs vécues au cours de la matinée. Cet enfant est incroyable, songea Jair, qui l'aimait comme son propre fils. Ses pensées dévièrent vers Emilia, la mère du petit garçon. Il se représenta celle-ci dans sa tenue gris-bleu, une jupe serrée au niveau des hanches, un bandeau retenant

ses longs cheveux bouclés. Son visage clair aux contours arrondis, ses deux yeux taillés couleur d'amande, ses lèvres fines formaient une harmonie remarquable.

Elle était belle, si belle, dans son ensemble usée.

Emilia était fille de paysan, une âme pure, façonnée dans la stricte tradition de l'Unique. Elle avait épousé à ses 17 ans un jeune officier Salamante, un homme admirable dont elle conservait toujours le nom. Elle donna naissance à deux garçons : Pory et Hiram, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. En 759, son conjoint renonça à sa fonction, préférant le contact de sa famille au service du roi. Le ménage s'engagea deux ans plus tard dans la première flotte civile, transport gratuit proposé par la couronne à destination du Nouveau Monde. La désillusion naquit, le couple vécut longtemps sur le fil, peinant chaque semaine à produire le nombre de dots nécessaire à la location de leur logis. Les guerres se succédant, l'ex-officier reprit les armes, et disparut au cours de sa seconde campagne. Emilia, dès lors, s'était retrouvée sans le sou, forcée de quitter son domicile sous la pression de ses créanciers. Elle avait mendié, volé sur les marchés, puis vendu son corps dans les rues sordides, afin de subvenir aux besoins de ses deux enfants. Elle haïssait le roi, ses comtes, ses ducs et ses vassaux. Elle considérait ces terres comme maudites, responsables de chacun de ses tourments. Seul le Commandant lui tendit la main.

Le temps défila, les deux amants nouèrent des liens. Pory, à présent, baignait sous une chape d'attentions et de réprimandes, partagé entre Jair et sa mère. Le décès d'Hiram, mort depuis peu d'une pneumonie, avait profondément marqué la jeune femme. Jair ne reconnaissait plus son âme sœur, il ne savait que dire, que faire,

devant l’immensité du traumatisme.

Il se sentait tout à fait impuissant.

Dix-huit heures, le soleil poursuivait sa descente. Les locaux circulaient au son des cloches, les mères rattrapaient leurs rejetons, en rang face au temple de l’Unique. Isaï et Jair aperçurent Fabian Cansado, le capitaine de la garde Cruceoise. Ce dernier, un cinquantenaire au teint rougeaud, promulguait quelques directives en direction des habitants. Il échangea un regard entendu avec les deux éclaireurs, leur signala d’un geste subtil qu’il acceptait de les rencontrer sous peu.

L’entretien débuta au bout d’un quart d’heure, autour d’une table, de deux tabourets et d’une bougie. Isaï patientait à l’extérieur du lieu du rendez-vous : le vieil atelier d’un tisserand.

— On aimerait voir Comprar. C’est possible ?

— Pas vraiment.

Jair méprisait l’attitude ronflante du maire de la ville. Il n’appréciait guère non plus celle du premier de ses fonctionnaires. Fabian Cansado affichait en toute circonstance une expression ramollie, désabusée. On notait toutefois chez lui un respect digne et sincère, la fiabilité sans failles de tout bon soldat d’infanterie.

— Monsieur Comprar est en déplacement, ajouta-t-il, le timbre métallique, « des histoires de taxes si j’ai bien tout suivi. Il sera de retour demain matin à la première heure. »

— Vous avez des nouvelles de Medellín ?

— Pas depuis les fortes pluies. Pourquoi ?

— Une dernière question, évita Jair tout en époussetant le bas de son pantalon. « Avez-vous constaté la présence de quelques



visiteurs inhabituels, des mercenaires par exemple, des représentants, ou des officiels ? »

L'autre ne répondit pas tout de suite. À la place, il tritura son bouc. L'éclaireur chercha à pénétrer ses pensées.

— Gueule d'ange est repassé par là il y a quelques jours, le quatre, je crois, dit-il au bout d'un moment. « Il a payé double chez Fundir pour faire vérifier son barda. Mes gars l'ont un peu titillé, les commerçants ont pris sa défense. (Il soupira) Après ça, aucune trace, pas même une note de frais dans nos belles tavernes. »

— Qui est-ce, ce Gueule d'ange ?

— Oh ! Vous le connaissez certainement, tout le monde le connaît par ici. C'est un Orque avec une gueule effroyable, d'où le surnom. C'est un mercenaire qui bosse pour les huiles, plutôt bien loti si vous voyez ce que je veux dire.

— Son nom ?

— Aucune idée. Je vous conseille d'interroger Fundir.

— Un indice sur sa destination ? Sur ses employeurs ?

Même réponse. Incapable d'obtenir satisfaction, l'éclaireur exigea l'adresse du forgeron, puis s'en retourna dans la nuit, escorté de son compagnon d'armes. Bientôt, les deux hommes reparurent auprès des chevaux. Pory, le visage larmoyant (il avait de nouveau bâillé) se rua au devers lui. Le petit garçon narra sans omettre le moindre détail chacun des éléments observés en son absence, à savoir : le passage de deux badauds et d'un mendiant. Le groupe alluma des torches, s'engouffra dans les ténèbres, jusqu'à l'orée des bois. Jair avançait en tête, Isaî, au centre, discutait avec Pory.

Enfin, Damian fermait la marche.



— Vous pensez que cet orque aurait descendu Rasguro ? demanda Isaï, les traits tendus.

— Le type était à cheval, répliqua Damian, visiblement contrarié, « Victor est tombé sur un cavalier. Les peaux vertes ne montent pas. Ce sont des piétons. »

— D'où tu sors ça toi ?

— De mon vieux père.

— Peu importe, reprit Jair. « Medellín a une dent contre nous et un mercenaire cinq étoiles décide de s'offrir une escale éclair dans le coin, dans la seule bourgade à des kilomètres à la ronde. Le temps lui manque, assez pour qu'il investisse dans l'entretien de son équipement, comme à la veille d'une bataille. Si c'est bien la Charogne, on est mal. »

Pory, qui caressait l'alezan, intervint :

— C'est qui ça, la Charogne ?

— Un Orque, indiqua son interlocuteur, « c'est un genre de géant avec deux mains énormes et deux canines qui dépassent. Ta mère ne t'en a jamais parlé ? (L'enfant déclina de la tête) T'en verras pas beaucoup dans la région. Retiens juste qu'il ne faut pas les approcher, surtout la Charogne. Même Basile irait pas chercher des noises avec un client pareil. »

— B... bien, le souffla le petit garçon.

— Quels sont les ordres ? On rentre ?

— Non, de simples suppositions ne nous apportent rien. On dort sur place, comme prévu. Demain, on intercepte Comprar, on interroge les locaux, Fundir en priorité. Si Medellín prépare une of-



fensive, les Cruceois sont au courant, c'est une certitude.

Les débats terminés, Jair remonta en selle, suivi d'Isaï et de Pory. Damian ne bougeait pas, le regard perdu dans l'obscurité.

— Qu'est ce que tu fais ? Dépêche-toi ! lui chuchota Isaï.

Les chevaux hennirent de concert, comme surpris devant la nature des paroles prononcées. Jair tira la bride, effectua un demi-tour. Isaï descendit, puis s'avança au-devant de Damian. Les lumières croisées de leurs deux torches s'entremêlaient.

— Regardez la vérité en face, nous sommes piégés, ruinés au point de donner l'un des nôtres. Medellín, les désertions, les pluies et maintenant la Charogne, il ne nous reste aucune issue.

— Calme-toi ! Tu racontes n'importe quoi ! Nous allons repartir de zéro, tout ceci n'a aucune importance.

— Je suis très calme au contraire. Nous n'iront jamais dans l'Ouest, nous n'en aurons pas le loisir, poursuivit Damian, glacial. (Il dévisagea Jair puis revint sur Isaï) « Je connais vos passifs, je comprends votre engagement envers la communauté, mais Medellín va nous balayer, peut-être même est-ce déjà fait. (Il expira) Hernan, et l'Unique me pardonne mes avis sur cet individu, Hernan a raison. Le Commandant perd la tête. Cette expédition n'a aucun sens. »

Pory demeurait interdit, paralysé sur la selle.

— ASSEZ ! Nous allons poursuivre les raids. Nous nous re-trancherons « là bas » si nécessaire !

— Et nous périrons bien avant l'hiver.

— Pas du tout. Le Commandant nous guidera ! Il nous guidera comme il nous a toujours guidé ! Tu me déçois Damian, tu me dé-



çois beaucoup. Tu deviens fou, mon ami.

Damian, dans un geste purement symbolique, étouffa la torche d'Isaï à l'aide d'un linge. Les deux opposants se jaugèrent l'un l'autre, en un délai à la fois bref et sans fin. Un choc survint. Jair, hébété, contempla ses deux camarades. Ceux-ci roulaient sur le sol échangeaient une série de coups et d'insultes, comme des enfants. Il hésita, examina son jeune passager, avant d'adopter le parti d'Isaï, son frère de cœur. Au bout du compte, et malgré de franches discussions, les trois intervenants partagèrent un ultime hommage.

L'un disparut à pied parmi les arbres, les deux autres, à cheval, s'en retournèrent jusqu'au hameau.

Isaï, Jair et Pory parvinrent sans difficulté jusqu'au Repaire du Convoyeur, établissement implanté au nord-ouest de la bourgade. Le bâtiment principal consistait en trois niveaux composés de moellons liés à la chaux. Les murs comprenaient de courtes figures de bois, celle-ci décrivant tantôt des croix, des cadres ou des rayures. Un escalier courait autour de l'édifice, remontait jusqu'au dernier étage, surplombant l'arrière-cour. À l'extérieur, des granges, des mangeoires et des fortifications. Les terres voisines, éclairées par des réverbères, formaient un aplat lisse et parfait où s'alignaient des véhicules. Chaque emplacement disposait d'un ou de plusieurs casiers renforcés, le tout permettant d'entreposer les chargements. Des miliciens veillaient nuit et jour à cet espace clos.

— Ils sont riches ici, observa Pory.

— Tenez votre langue, murmura Jair, une fois sur le seuil. « Personne ne doit savoir qui nous sommes. »

Par chance, l'enseigne ne brillait pas par sa clientèle. Quelques marchands discutaient, d'autres jouaient aux cartes,



d'autres encore partageaient un copieux repas. De frêles et belles adolescentes circulaient dans tous les sens. Elles affichaient sur leur tablier la célèbre rengaine :

« Chez nous, vous êtes le roi ».

— Bienvenue repaire du Convoyeur, s'exclama l'une d'elle, se pressant au-devant des trois nouveaux venus. « Désirez manger ? Reposez ? Nos chambres disponibles 20 dots de bronze. »

— Rien de moins cher, je suppose ? murmura Jair.

— Non. 20 Dots de bronze, chambre simple. Offre unique.

— Une chambre suffira, je vous remercie.

La jeune fille s'inclina, esquissant un nouvel hommage à l'attention de son interlocuteur. Elle les guida jusqu'aux caisses, où deux miliciens les attendaient. Ils furent fouillés.

La somme réglée, Isaï emprunta un premier escalier. Pory, perplexe, s'attarda en bas de celui-ci.

— Elles sont bizarres.

— Qui donc ? demanda Jair de sa voix de stentor.

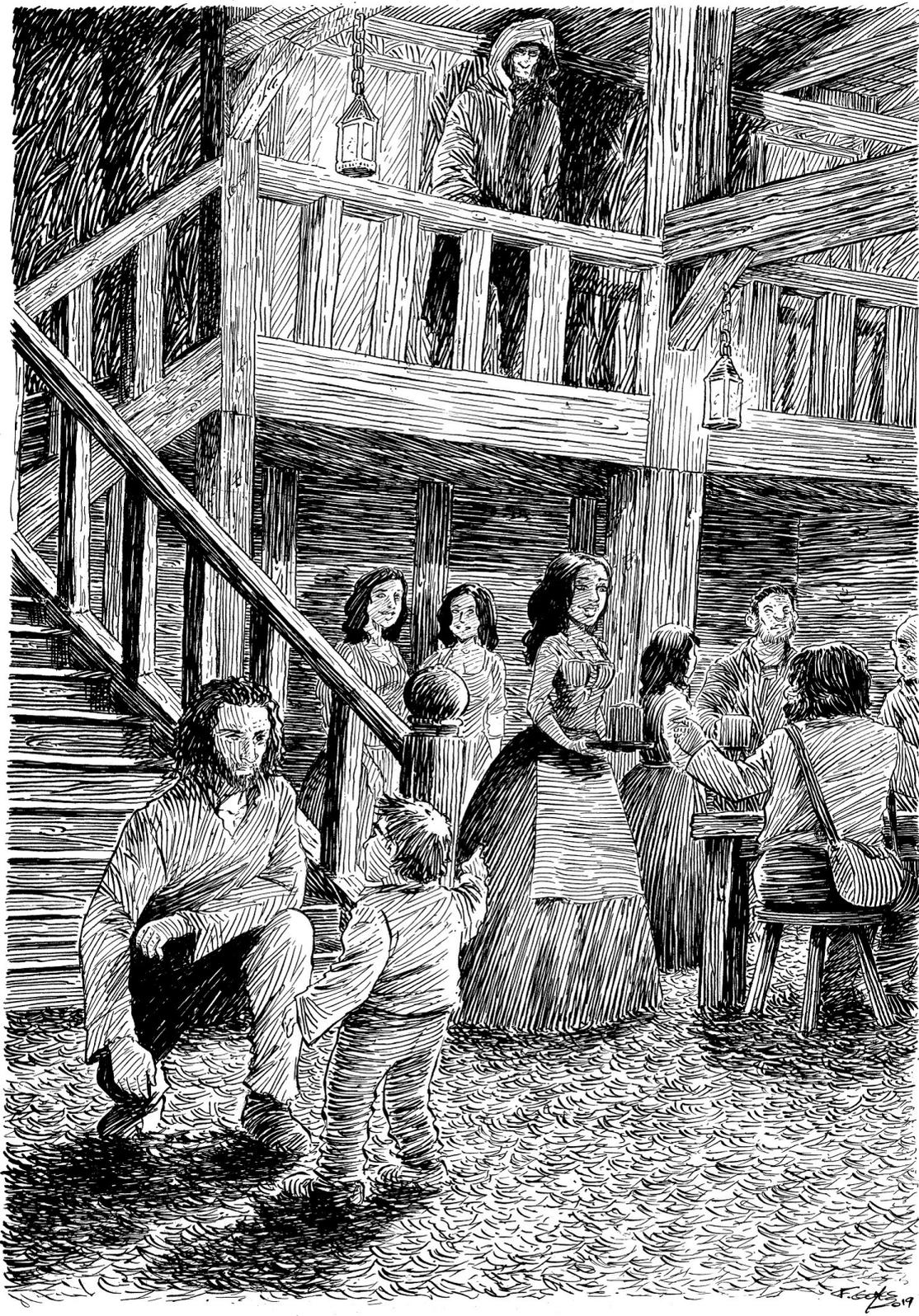
— Elles là-bas.

— Tu parles des hôtesse ?

— Oui. Elles sourient tout le temps, même quand on les insulte. Elles oublient la moitié des mots.

— Elles n'oublient pas. Ce sont des esclaves Mahras. Elles ne maîtrisent pas notre langue. On leur apprend simplement quelques phrases, juste histoire de distinguer le bon du mauvais client.





La chambre se situait au numéro 23, au second étage, une couche ordinaire s’y partageait l’espace avec un coffre de bois. Une fenêtre sans loquet proposait une vue banale sur l’extérieur. La porte refermée, Isaï et Jair retirèrent leurs équipements. Deux lames courtes apparurent entre les mains du premier, un stylet dans celles du second. Enfin, tous trois s’assirent en cercle à même le sol, afin de tenir conseil. Jair débiterait le premier tour de garde, suivi d’Isaï et inversement. Pory souhaitait à tout prix participer.



## Chapitre 17

Cruce

Le repaire du Convoyeur

Le 7 Mirene 769 à 01h34

Les ténèbres régnaient sans partage, tapissant l'ensemble des couloirs du bâtiment. Au second étage, plaqués contre la porte ornée du chiffre 23, les contours de deux silhouettes se dessinaient à la lueur des flammes.

Pory sursauta soudain.

— Fatigué ?

— Non, ça va, mentit le petit garçon.

Celui-ci renifla. Ses articulations lui brûlaient, tout comme son crâne et son estomac. Il n'avait pas fermé l'œil depuis la veille.

Bientôt, le duo se redressa, puis, une lanterne à la main, emprunta la route du corridor. Les ombres fuyaient leur passage, les nœuds du plancher grinçaient sous leurs pieds. Ils contemplèrent les courbes de l'escalier central, dont Jair entreprit de sonder les profondeurs. « Rien », murmura ce dernier, avant de remonter aux côtés de son petit compagnon. Celui-ci admirait une fine traînée dorée perlant au-dessous du numéro 17. La ronde terminée, les deux éclai-



reurs s’assirent de nouveau à l’entrée de la chambre 23. Le silence tomba dès lors, perturbé seulement par les ronflements d’un homme aux narines bouchés.

— Jair ?

— Oui ?

— Isaï, tout à l’heure, il a frappé Damian. Je l’aime bien Damian. Mais s’il veut pas rester avec nous, c’est son choix, non ?

— Il... (il soupira) C’est compliqué, admit son interlocuteur. « Ces deux-là s’adoraient. Mais Damian est allé trop loin. Je crois qu’il n’a pas supporté la pression. »

— À cause de la Charogne ?

— Peut-être. Oui.

— Tu en as peur toi ? De cet Orgue ?

— Orque. Et oui mon garçon, j’en ai peur. Les rumeurs qui circulent sur son compte font froid dans le dos. Il est très cruel, très fort, et ne lâche pas l’affaire facilement.

— On lui a rien fait pourtant.

— C’est un mercenaire Pory, comme Hernan et Galen, tu te rappelles. Crois-moi, il n’a rien contre nous, au contraire. Les erreurs des autres, c’est son gagne-pain.

L’enfant, à ces mots, ne put réprimer le souvenir de Victor Rasguro. Il revit celui-ci de son vivant, puis, à la suite d’un flash, considéra son cadavre. Son corps baignait dans un liquide bariolé, un mélange jaune-grenat, parsemé de petits points blancs.

— Il nous trouvera jamais ! protesta-t-il, indigné. « On aura



qu'à retourner vivre au Terrier, comme la dernière fois que... »

— Tais-toi.

— Mais Isaï tout à l'heure...

— Isaï a parlé sous la colère. Ceux qui savent ne prononcent pas ce mot. C'est interdit. Ta mère s'échine à te le répéter.

Le silence tomba. Le duo patienta longtemps, sans échanger ni paroles ni regards. Le flambeau des lanternes traçait des formes complexes au travers du brouillard obscur.

— Jair ? chuchota le petit garçon.

— Quoi ?

— Monsieur Bolles, je veux dire le Commandant, tu trouves pas qu'il... qu'il a changé ?

— Comment ça ?

— Avant, il venait toujours nous voir, Maman et moi. Il disait qu'il remplaçait un peu Julio. Moi j'avais bien compris qu'il voulait juste discuter. Maintenant, il ne sort plus du tout. Il reste dans ses quartiers. Il est pas malade au moins ?

L'éclaireur ne répondit pas tout de suite. Il ferma les paupières, expira, puis reprit d'un ton cassant :

— Il est fatigué. On l'est tous, je crois. (Son timbre se radoucit) Pardon. Tu es fier d'être ici ?

— Oui. Très fier.

Pory, malgré la fatigue, la douleur et les privations, vivait un véritable rêve éveillé. Il avait contre toute attente intégré le bataillon des éclaireurs. Son cerveau d'enfant lui commandait de ne



rien dire, mais il ne comprenait pas les événements survenus au cours de la matinée. Il ne percevait qu'une vague esquisse, une image floue, tronquée de la situation. Son meilleur ami et rival amoureux s'était porté volontaire, suggérant de son propre chef le sacrifice de sa personne. Le commandant Bolles avait salué son choix, suivi d'un torrent de cris, de fureurs et d'encouragements. Les célébrations passées, on avait découvert le corps sans vie de Rasgu-ro, un éclaireur patrouillant à l'extérieur. Hernan s'était alors mêlé aux conversations. Il avait clamé haut et fort sa colère, condamnant la prétendue folie du Commandant. (Luis n'était pas mort. Il s'était porté volontaire.) Enfin, au cours de la formation du groupe de reconnaissance, le Commandant avait proposé personnellement de l'intégrer parmi les éclaireurs, et ce malgré la limite d'âge !

Il se souvint de ses nausées, des traits blanchis, atterrés de celui-ci. Sa mère pleurait. Les habitants l'acclamaient.

— Acceptes-tu cette première affectation ?

— Oui. Oui Monsieur, avait déclaré Pory tout en épongeant des doigts le contour de ses lèvres.

Aux environs de deux heures du matin, on entendit frapper depuis les étages inférieurs. Un concert de petit pas se précipita, suivi aussitôt d'un terrible fracas. Jair se leva d'un bond, la silhouette éclairée sous la lumière de la chambre voisine. Un homme sortit, un bonnet de nuit plaqué sur le front.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, répondit-il, par réflexe (il se retourna vers le petit garçon) « réveille Isaï, préparez-vous. Si je ne suis pas là dans cinq minutes, vous dégagez. »



— Mais...

— Exécution !

Le ton sec, le visage froid de Jair balaya la fatigue de Pory, son cœur battait la chamade, comme aplati sous un étai. L'éclaireur s'éloignait, écartait de son chemin deux nouveaux badauds à demi somnolents. La porte de la chambre 23 s'ouvrit à la volée.

— Il... il est parti voir, marmonna l'enfant en direction d'Isaï.  
« On doit se préparer ».

Le colosse acquiesça, une main lourde, noueuse, posée sur son épaule. Pory attrapa son sac à dos et son stylet, qu'il s'empressa d'équiper au crochet de sa ceinture. En recouvrant le tout de sa chemise trop longue, il songea au plaisir ressenti, à l'assurance procurée par la possession d'une arme. Les leçons de Jair et d'Eva se succédaient dans son esprit. Quelques minutes s'écoulèrent, ou quelques heures. En bas, les ordres se substituèrent aux échanges.

Le son du métal chanta.

— Ce sont peut-être de simples vagabonds égarés, suggéra Isaï, le nez dans ses affaires.

Isaï et Pory s'apprêtaient à partir vérifier lorsque Jair reparut à la lueur des torches. Il parcourut l'allée au pas de course, repoussant d'un geste tout obstacle vivant dressé sur son passage.

— On est mal. Cansado est en bas avec les responsables. Il est pas venu seul, ils ont un mandat d'arrêt contre nous.

— Mais Comprar...

— Est certainement bien au chaud dans son lit, le coupa Jair,  
« Ce fils de pute n'a jamais quitté la ville. On dégage d'ici. »



Les trois fugitifs s'emparèrent des sacs et des couvertures. Celles-ci furent disposées le long du couloir. Isaï, secondé de Pory, chassa les badauds. Jair s'avança au-devant de l'un d'eux, arracha une lanterne, qu'il fracassa d'un coup puissant. Il recouvrit le sol de son contenu, puis, à l'aide du système d'allumage, provoqua une série d'étincelles. Le liquide flamba, un carré de langues incandescentes apparut sous le regard sidéré des voisins. Le groupe engagea alors une course effrénée au travers du second étage, jusqu'au pied d'un premier escalier, qu'ils gravirent.

— On s'enfuit par le toit ? demanda l'enfant.

— Oui, souffla Jair. « Allez, dépêche-toi ».

Sous leurs pas sonnait un flot continu d'ordre lancé à tue-tête, le son des bottes grondait sous les sollicitations des employés et des clients. Un cri désespéré retentit, de toute évidence à la vue des flammes. Fort d'une avance considérable, le trio aborda le troisième et dernier palier. Ils virèrent sur la droite, puis sur la gauche, jusqu'au centre du bâtiment. Là-bas, une trappe les attendait. Les sécheresses constatées dans la région érigeant le risque d'incendie à des niveaux sans précédent, l'enseigne s'était équipée d'un dispositif adapté. Une rampe d'accès serpentait tout autour de l'édifice, rattachant le toit aux terres extérieures. Pory, qui courrait derrière les deux éclaireurs, redoubla d'effort à la vue de cette issue providentielle.

Un sillon métallique parut tel un éclair, avant de fondre sur Isaï. Un choc survint, suivi aussitôt d'un fracas assourdissant. Le petit garçon constata la chute du colosse. Jair s'arrêta tout net, comme pétrifié. Son premier réflexe consista à se dresser en travers de la route du nouveau venu. Il s'agissait là d'un individu de taille



moyenne, un large manteau noir jetée sur ses épaules. Des bandes de tissus enveloppaient ses doigts, une capuche serrée dissimulait son visage, si bien qu’il était tout à fait impossible d’en identifier les traits. L’inconnu plongeait un bras à l’intérieur de son vêtement, en extirpa deux couteaux dont il usa sans délai. Isaï grogna sous la douleur. Jair repoussa l’enfant, puis s’élança au-devant de l’agresseur. Au moment de porter son estocade, celui-ci s’effaça parmi les ombres. Pory, dos contre mur, pressait à s’en rompre les os le manche de son stylet. Il redressa la tête, fixa les lèvres de Jair, à l’affût du moindre mot. Isaï se tenait à plat ventre, le bout du nez au contact des lattes du plancher. La lame d’un poignard brillait sous son omoplate. L’encapuchonné reparut à la lumière, s’avança, puis recula, un couteau dans chaque main.

— Posez vos armes devant vous.

L’odeur de fumée se dissipait. Le colosse, après deux tentatives, parvint à retrouver son équilibre. Il cracha, puis boitilla jusqu’à Jair, avec lequel il échangea quelques paroles. Les deux éclaireurs invitèrent le petit garçon à resserrer les rangs. Isaï, gémissant, affichait un regard résolu.

Le parquet grinça sous les pas ennemis.

— J’aurais pu trancher la gorge de votre ami, j’en avais tout le loisir, mais je ne l’ai pas fait. Posez vos armes sur le sol, obéissez et je vous assure, par l’Unique, que vous sortirez d’ici vivant.

Pory grelottait. Il souhaitait revoir Maria, serrer sa mère contre lui. Jair lui sourit tendrement.

— Dernier avertissement. Posez vos armes. Séparez-vous et il ne vous sera fait aucun mal. Vous avez ma parole.



— À la vie à la mort, mon frère, chuchota Isaï.

Le colosse poussa un hurlement sauvage, puis bondit en direction de l’encapuchonné. Surpris, celui-ci recula de nouveau, et les deux opposants disparurent dans les ténèbres du corridor. Les yeux clos, la tête plaquée contre le torse de Jair, Pory sentit les vibrations répétées d’une lame en pleine action, puis les gonds d’une porte, un sanglot, suivi d’un claquement sourd. Le vent glacé lui lacéra la peau, sa gorge se resserra. Il comprit le sacrifice d’Isaï. Jair le retint de toutes ses forces, le plaqua contre les garde-corps, afin d’obtenir le silence. Ils dévalèrent les escaliers dans un concert de fracas métalliques. Le petit garçon sanglotait, griffait, gesticulait. Il tentait de rediriger l’éclaireur dans le sens opposé. Leur course s’interrompit, et Pory, alors tenu d’une main de fer, perçut une voix grave et traînante remontée depuis les étages inférieurs.

Il jeta un coup d’œil par-dessus la rambarde. Une équipe composée à la fois de policiers et de miliciens patientait dans l’arrière-cour, éclairée à la lueur de quelques lampadaires, au centre, un cinquantenaire aux traits tirés, aux cheveux secs, coiffés en brosse. Il s’équipa d’un Morion aux couleurs de la ville.

Jair jura, exécuta un volte-face, puis s’en retourna dans l’escalier. Quatre silhouettes descendaient du dernier niveau. Plus bas, les miliciens commençaient leur ascension. Ils étaient cernés.

— La promenade est terminée, déclara le capitaine de la garde Cruceoise.

Il se décala, dévoilant les pointes de deux flèches aiguisées. L’encapuchonné observa le même procédé.

— Je ne vous ai pas menti, reprit Fabian Cansado, l’expres-



sion inerte. « Monsieur Comprar est bien absent, et nous n’avons rencontré personne hormis cet orque ces jours-ci. Je ne connais pas son nom ni celui de ses employeurs. Tout ceci ne m’intéresse pas. À présent, collaborez. Ne m’obligez pas à sévir. »

Jair n’eut pas même le temps de réagir. Il reçut un violent coup sur le crâne, et s’effondra dans une marre de sang.

— Qu’est-ce que vous faites ! tonna Cansado.

— Taisez-vous, répliqua l’encapuchonné, une matraque à la main. « Vous ne tirerez rien de cet homme-là. (Il renversa le corps du pied) Regardez sa peau, cette cicatrice sur sa joue. »

Le mourant s’anima d’une toux. Celui-ci pleurait, gémissait, les muscles tétanisés contre le métal froid. Un second coup tomba. Fabian Cansado acquiesça sans grande conviction, puis commanda à ses troupes de se saisir du survivant. L’inconnu déboutonna son manteau, révélant les formes d’un vieillard au teint bronzé, aux cheveux mi-longs, emmêlés à la façon d’un pelage sale.

Interdit, le petit garçon n’opposa aucune résistance.

Les poignets liés, les bras tendus au bout d’une corde, Pory progressait au clair de lune. Il ne pouvait ni voir ni parler, respirait avec difficulté au travers d’un voile. Il gravit un talus, courba l’échine, en prévision du relief. La torche tenue par son ravisseur agissait sur lui tel un phare.

On tira soudain sur ses chaînes.

Il songea à Jair, à ses sanglots, ses gémissements. Son esprit, incapable de réfuter les faits, se remémorait la scène, indéfiniment :



les deux éclaireurs courraient dans les couloirs de l'auberge, poursuivis par les ténèbres formées autour de son kidnappeur. Celles-ci les encerclaient, puis les broyaient, sans leur laisser la moindre chance. Isaï et Jair étaient perdus, mais Damian était toujours là. Il regagnerait le camp. Il allait prévenir le Commandant.

Pory, à présent, arpentait un sol boueux. Une légère brise survint, et son interlocuteur lui recommanda d'avancer avec prudence. Celui-ci marqua la pause, se défit, puis fouilla dans son sac. Au bout de quelques instants, quatre tonalités nettes et répétées formèrent un écho, comme à l'entrée d'un puits.

— C'est bien ce que tu crois, signala son ravisseur, comme conscient de son état d'affolement. « Mais te fatigue pas, mon pauvre ami. Personne ne t'entendra grogner par ici. »

Pour toute réponse, Pory tenta d'ôter ses liens, sans la moindre conviction. Ils reprirent la marche. L'éclat lunaire déclinant, il contempla les contours des galeries empruntées par le vieil homme. La vue des flammes lui permettait d'éviter les trous, les stalactites et les variations du plafond. Ils marchèrent, marchèrent encore, une éternité passée en un dédale froid aux parois glissantes. Enfin, ils débouchèrent dans un vaste espace muni d'une voûte. Le petit garçon devinait au loin les contours d'un camp, quelques rivières souterraines chantaient. La corde se tendit, et celui-ci se sentit soudain saisi par les poignets. Il éprouvait une étrange sensation d'apaisement, de vide, celle du condamné entamant le tout dernier acte de sa propre vie.

— Mes respects, Monsieur In'Kiro.

Une large silhouette veillait devant le feu central. Elle se re-



dressa, recouvrit de par sa carrure celle du kidnappeur.

— Un enfant, grogna le nouvel intervenant.

— Oui en effet. Ils étaient quatre pour tout vous dire, dont deux tout à fait inexploitable. J’ai perdu la trace de ma cible, ignorant qu’il retournerait au camp si tôt. Je me suis donc rabattu sur celui-là. La présence de cet enfant témoigne de leur faiblesse.

Le silence tomba, perturbé seulement par le souffle du vent et le crépitement des flammes. Pory saliva malgré lui, une odeur de viande grillée remontait à travers ses narines.

Le son de quelques piécettes sonna à ses oreilles.

— Soit, rugit la bête. « Voilà ta part. Reste dans le coin, Ladrone, j’aurais de nouveau besoin de toi très bientôt. »

Deux doigts puissants retirèrent alors la cagoule pressée contre le visage de l’enfant. Il se débattit, remua la tête, jusqu’à s’en débarrasser. Une lumière vive l’aveugla, suivie des traits d’une créature au crâne nu, à la peau verdâtre, à la mâchoire démolie. Pory, malgré son bâillon, poussa un cri déchirant.

## Chapitre 18

### Extérieur

#### Grotte inconnue

#### Le 7 Mirene 769

Un cri sauvage, déchirant, vibrait à travers les souterrains. Des colonies entières de colargas fuyaient par les tunnels, les failles et les fissures, persuadées de l'avènement prochain de quelques prédateurs terrifiants. À la surface, une brise légère vint accentuer le calme plat du monde extérieur.

Au centre de ce dédale antique courraient les flots d'un ruisseau. À proximité, les flammes d'un campement crépitaient sous la surveillance d'un orque au crâne lisse, à la peau vert-pâle, parcourue de petites rides creusées. Une profonde entaille déclinait depuis son oreille droite, jusqu'au bas de sa mâchoire, elle-même séparée en plusieurs tronçons. La bête, assise sur un rocher, lisait un fascicule aux bordures écaillées, insensible aux cris du captif. Ceux-ci, bientôt, se changèrent en plaintes, en sanglots, en murmures. Pory suffoquait. De petites volutes de poussière volaient au rythme de sa respiration.

— C'est bon, t'as fini ton cirque ? grogna la Charogne, son attention toujours portée sur sa lecture. « On peut discuter ? »



Pour toute réponse, l'enfant émit un gémissement, puis tira sur ses liens jusqu'à produire un sifflement.

— Tu te poses sans doute tout un tas de questions. Alors j'avais la faire simple, histoire d'être sûr qu'on se comprenne bien. T'es dans la merde fiston. Tes collègues sont foutus, tu trempe avec des morts, et la loi voudrait que t'empoîtes le pas. Pas moi. Je pense qu'on peut s'arranger tous les deux.

La Charogne quitta le confort de son siège, rangea les documents parmi ses affaires, puis dégagea du pied une énorme bûche.

Les ténèbres s'épaissirent.

— Voilà ce que je te propose, poursuivit-il. « Toi, tu me rencardes sur tes petits camarades, et moi je te laisse filer d'ici. Qu'est-ce que t'en dis ? Plutôt pas mal non ? »

— Où est-ce qu'on est ?

Les mots semblaient sortis d'eux-mêmes de la bouche du petit garçon. Le monstre le terrifiait, les images et les sons des derniers instants de Jair se bouscuaient dans son esprit. Trahir sa mère, trahir Maria, le père Rezar et tous les autres ? Et puis quoi encore ! Une haleine fétide souffla sur son nez. L'orque se tenait accroupi devant lui, ses deux iris bruns plongés dans les siens. La lumière du camp avait disparu. La lueur d'une torche surlignait les contours des cicatrices de son ravisseur. Pory hurla, protesta, tenta de se dessaisir de sa poigne. Celui-ci l'immobilisa, puis ligota ses jambes au moyen de deux cordelettes. Les nœuds resserrés, il vérifia celles-ci d'un geste vif, afin d'en attester la solidité.

— Pense à ce que je t'ai dit, gamin, reprit la bête, se redressant non sans difficulté, « prend tout ton temps. Tu peux repartir



d’ici sans problèmes, ou passer un sale quart d’heure. Pour moi, le résultat sera le même. »

Ce sur quoi la torche disparut, le son des bottes, du métal, la lueur du flambeau s’effaça dans le lointain. Le petit garçon contint ses sanglots, ne sachant quelle attitude adoptée.

— Attendez, attendez, revenez ! Par pitié. NOON !

Puis l’écho, le silence.

L’écoulement des eaux, le fracas des gouttes sonnait successivement à ses oreilles. Ses yeux, comme deux billes luisantes, fixaient l’obscurité. Les ténèbres saturaient son champ de vision.

Il entreprit de se relever, tira sur ses liens, de toutes ses forces. Son bonnet glissait, son menton raclait contre la roche, ses genoux le lançaient à travers la toile de son pantalon. Une quinte de toux survint. Il chuta, puis cracha une fine pellicule de poussière. L’écho se répercuta, encore, et encore. De longues minutes, des heures peut-être, s’écoulèrent jusqu’à son entière disparition. Impuissant, saisi à la fois d’une rage et d’un chagrin fou, le petit garçon cogna d’une épaule le sol froid. Il écarquilla les yeux sous la surprise, tant par la douleur que devant le mouvement obtenu. Aussitôt, il recommença, frappa sur la droite, puis la gauche, jusqu’à produire de l’élan. Il roula sur le dos, puis lâcha une succession d’éternuement au contact de l’air ambiant. Une première victoire.

La crise terminée, il crut apercevoir au plafond quelques chutes d’étoiles filantes. Il sourit. Il ne s’agissait là que de simples stalactites, des piliers renversés, parcourues par les eaux. De fins sillons liquides dévalaient les courbes de la voûte.



Un détail, toutefois, retint son attention : il pouvait voir jusqu'à cette voûte, chose impossible depuis le départ de son ravisseur. La lumière extérieure perlait à travers la paroi. Revigoré par cette découverte, il tourna la tête de gauche à droite et devina deux sorties, chacune située d'un bout à l'autre de la caverne. Les restes du foyer rougeoyaient dans l'obscurité. Il contempla de nouveau la voûte, ses reliefs, ses zones sombres, toujours imperméables. L'humidité formait des schémas à mesure de ses réflexions. Il tenta de se saisir d'un galet, échoua, puis résolut d'un tout autre stratagème. « C'est la seule solution », répétait-il sans cesse, « la seule, la seule ». « Du courage, comme Luis, comme Jair, comme maman. » Ses épaules frappèrent encore la pierre, et il lui fallut par trois fois pivoter sur lui-même avant d'atteindre sa destination. La lisière du camp irradiait d'une chaleur agréable. Il contint un haut de cœur, puis subit une nouvelle quinte de toux. Son esprit fourmillait d'images, de senteurs et de souvenirs.

Quatre flammèches disparurent coup pour coup parmi les cendres et Pory, devenu blanc comme un linge, se précipita. Il inspira de toutes ses forces, puis, le visage contraint, exécuta son ultime rotation. Ses poignets côtoyèrent les braises, et le petit garçon, dans un instant de pure naïveté, se permit l'idée absurde d'une opération sans douleur. Il se trompait. Un élanement sourd, cuisant, remonta le long de sa colonne vertébrale. Son organisme le suppliait, l'implorait de se retirer. Il étouffa un premier cri, explosa en un second, qui se répercuta tout du long. Il pleurait, transpirait, une odeur de chair brûlée pénétrait ses narines. Enfin, ses défenses cédèrent, le contact fut rompu. Recroquevillé, brisé contre le sol gelé, l'enfant sanglotait. Sa mère, une belle jeune femme aux cheveux dorés le fixait tendrement. Il se souvint de sa douce étreinte, de son parfum. Il la rever-



rait. Oui, bientôt, lorsqu'il quitterait cet endroit. Il rejoindrait l'avant-poste, informerait le Commandant de la mort de Jair et d'Isaï. Les larmes coulaient sur ses joues.

La douleur commença à s'estomper. Il ouvrit les yeux, puis, tout en douceur, relâcha ses omoplates. Ses membres vibraient, ses muscles, tétanisés, répondaient avec latence. Plein d'espoir, il tenta d'écartier les bras. Sans succès. Les cordes, sans doute, ne survivraient pas longtemps. Il patienta. Elles ne cédaient pas. Il répéta son offensive une fois, deux fois, trois fois. Elles ne cédaient pas. Les gouttes tombaient, les eaux poursuivaient leur échappée, lui restait seul, tantôt immobile, tantôt gesticulant. Il riait, pleurait, murmurait des prénoms, récitait des cantiques entendus de la bouche du père Rezar. Des années semblaient s'écouler, les cordes ne cédaient pas.

Elles ne cédaient pas.

Enfin, les ténèbres s'évanouirent. Le son des bottes, du métal, le flambeau d'une torche traça des formes complexes contre les parois. Pory se ramassa sur lui-même, blotti contre quelques objets imaginaires. Le nouveau venu enjamba le corps de l'enfant, puis chemina jusqu'au campement. Le fracas d'un sac retentit, suivi d'un écoulement liquide. Une explosion survint, et le foyer retrouva son apparence d'antan.

— Alors, t'es prêt à te mettre à table ? rugis la Charogne.

— P... Pitié, siffla Pory, la gorge sèche.

Le colosse reposa une fiole dans la poche arrière de son bagage, en retira ses feuillets aux bordures écaillés, puis se redressa non sans mal. La lame d'un poignard brillait à sa ceinture.

— Sûr de ton choix ? Saigner les mioches c'est pas trop mon



truc. (Il soupira) Enfin, c'est toi qui vois.

Le petit garçon observa son ravisseur reposer son fascicule. Il avait froid, mais tremblait sous les brûlures, les ecchymoses et les courbatures. Il était prêt à parler, à dénoncer n'importe qui, pourvu que cesse cet enfer. Une part de lui-même luttait toutefois, et il n'offrit à son interlocuteur qu'un geignement plaintif. Celui-ci, un brin déçut, l'examina des pieds jusqu'à la tête, puis décrocha la lame courbée pendue au crochet de sa ceinture. Il s'empara de ses deux jambes soudées, puis, après l'avoir soulevé dans les airs, bloqua ses mollets contre son aisselle. Le dos tendu, l'arrière du crâne frottant contre la pierre, Pory fut soudain guéri de son mutisme. Il était trop tard cependant.

— J'vais parler, pitié ! brailla-t-il tout en gesticulant.

— On va commencer par les pieds ! chanta la Charogne.  
« Après ça, je verrais à l'humeur. »

Il arracha les chaussures. Pory se débattait, implorait, sans interruption. Il sentit une touche de fraîcheur, suivi d'un picotement. La lame croquait la chair, épousait les contours de son gros orteil. Un liquide chaud s'écoula le long de sa voûte plantaire.

— Aaaaahhhhh, arrêtez, arrêtez par pitié ! j'vais parler !

— J'ai pas bien entendu.

— NON ! NON !

— J'AI PAS BIEN ENTENDU. TU PARLES OU PAS ?

— JE PARLE, reprit l'enfant, au bord de la crise de nerfs.  
« TOUT CE QUE VOUS VOULEZ. LÂCHEZ-MOI MAINTENANT ! LÂCHEZ-MOI, PAR PITIÉ ! LÂCHEZ-MOI ! »



La pression disparut, de façon si brusque, si soudaine, que Pory supposa l'espace d'un instant s'être brisé les os fessiers. Il se ramassa sur lui-même, se recroquevilla, en un réflexe primitif. L'ombre de la bête le recouvrit.

— C'est quoi ton nom ?

— P... Pory, bégaya l'intéressé tout en dégageant d'un souffle la morve étendue sur ses lèvres, « Poryduro, m'sieur ».

— Retourne-toi.

Il s'exécuta. Un léger frottement survint, suivi d'un claquement sec, qui provoqua chez lui un sursaut. L'opération se répéta, et celui-ci fut bientôt soustrait de chacune de ses entraves.

Libérés, ses deux pieds boitillèrent jusqu'à retrouver la trace de ses chaussures, qu'il enfila non sans difficulté. La lumière du foyer révélait un nombre incalculable de pierres, de cailloux et de galets, le tout disposé autour du camp. Le petit garçon parcourut la scène, se reprochant de s'être infligé pareilles brûlures. Il contempla son ravisseur. Ce dernier, les deux mains tendues face au brasier, semblait fixer les flammes à la recherche de quelques présages. Pory patienta. L'orque ne bougeait toujours pas. Doucement, il se saisit d'une pierre allongée à angle droit, se signa d'un geste imprécis, puis se dirigea vers son agresseur. Il emprunta sans un mot le sillon obscur de son ombre portée.

À mi-chemin, il songea à quelques stratégies : son adversaire était grand, robuste, le plastron caché sous sa longue veste lui permettrait de dévier l'assaut. Il ne le tuerait pas. Sa seule option consistait à le blesser grièvement, et afin d'assurer sa fuite. Mais où ? Les yeux, comme Jair ? La gorge, comme Eva ?



— Moi, c’est In’kiro. J’travaille avec...

L’écho produit manqua de le faire chuter. Ses mains tremblaient, de petites taches noires parsemaient le tour de ses poignets. L’autre n’avait rien vu. Il s’avança à tâtons, veillant à bien éviter tout obstacle. Sa cible, sans se retourner ni cesser son élocution, amorça sa descente. L’enfant retint sa respiration. Son adversaire s’apprêtait à s’asseoir, à lui présenter de lui-même son point faible. La créature plierait les genoux, se tiendrait des deux mains, jusqu’à rencontrer le contact du sol. L’équilibre grégaire précédant cet instant précis constituait l’opportunité rêvée. L’action se déroula comme prévu, à ceci près que Pory souffrait le martyr. Il parvint toutefois à monopoliser toutes ses forces, éleva ses deux membres meurtris au-dessus du crâne de son ravisseur. La pierre frappa, étincelant sous la lumière du foyer. Un véritable boulet de canon percuta alors le petit garçon qui, projeté en arrière, tomba sur le coude, puis roula sur le dos. Il encaissa deux attaques consécutives, chacune portée sur son flanc droit, puis sursauta au son de la lame du poignard plantée à quelques centimètres de son oreille.

Un épais filet carmin en travers du visage, l’orque se tenait au-dessus de lui. Il se protégea des deux mains.

— Tu vois, Por-y-duro des interrogatoires de c’genre là, j’en ai mené des centaines, des milliers même, et pas qu’avec des petites frappes. T’a aucune chance contre moi.

Ce sur quoi celui-ci se retira, et Pory, les paupières mi-closes, crut observer une perte nette de luminosité. Ses muscles se contractèrent, sa gorge se resserra. Il était convaincu d’assister au second départ de son ravisseur. Le supplice recommençait.

— Respire, reprit la Charogne alors que la portée des



flammes redoublait. « Relève-toi et réfléchis, Por-y-duro. Je pense que t’as très bien saisi la situation. Tu sais que jusqu’ici j’y suis allé mollo. T’as compris qu’avec ou sans ton accord, j’obtiendrais ce dont j’ai besoin. J’ai fait descendre tes potes, tu veux ma peau, c’est tout à ton honneur. Mais tu sortiras pas d’ici vivant. Ces grottes sont vastes, gamin, plus que tu ne le crois. »

Il tira de son sac un linge, avec lequel il nettoya sa plaie. Un fumet alléchant de viande rôtie inondait la pièce.

— T’as du cran pour ton âge, t’as de la jugeote aussi, quand il s’agit pas de brûler des cordes. T’as du potentiel, et je m’y connais. T’auras aucun mal à survivre dehors. C’est la belle vie, tu verras.

De nouvelles bûches s’ajoutèrent à celles présentes. Pory respirait de grandes bouffées d’air frais, le regard perdu dans les méandres de la voûte. Le spectacle des étoiles filantes se poursuivait. Isaï et Jair étaient morts. Damian s’était enfui. Quelles différences fondamentales séparaient les mercenaires de la communauté ? Ceux-ci n’obtenaient-ils pas, comme Jair le lui avait dit, leur gagne-pain dans le malheur des autres ? Il songea aux deux voyageurs massacrés la veille, revit leurs traits terrifiés, leurs courses folles, futiles, devant les chevaux des éclaireurs. Combien mourraient chaque jour, chaque semaine, afin d’assurer sa subsistance ? La communauté ne méritait-elle pas son sort ? À cette seule pensée, le petit garçon subit un haut de cœur puis, pris de vertige, s’empressa de vomir quelques glaires. La crise passée, il se redressa, boitilla jusqu’à rencontrer le regard de son ravisseur.

Ce dernier, inexpressif, tournait une broche improvisée au-dessus du feu. Elle grinçait.

— C’est... c’est d’accord, balbutia l’enfant, « mais a une



condition : ma maman reste en vie et j’irais la chercher. Tu nous laisses filer tous les deux. »

— Impossible.

— On dira rien à personne. On partira dans la nuit.

La rotation terminée, l’orque récupéra un par un les aliments roussis. Du pain grillé, du maïs ainsi qu’une impressionnante portion de viande tombèrent dans une écuelle. L’enfant saliva à la vue du festin, qui représentait à vue de nez l’équivalent de quatre ou cinq rations. Cette assiette était pour lui. Pory, les bras tendus, les yeux rivés sur la nourriture, sembla lutter contre son propre instinct. Il recula d’un pas. La bête grogna, puis reposa l’objet, bien en évidence.

— J’irais chercher ta mère. Toi, tu m’attendras ici. Ça te dit quelque chose le code de Tari’mo ? (L’enfant déclina de la tête) Eh bha c’est pas plus mal, les humains passent leurs temps à raconter des âneries à ce sujet. Regarde un peu ça.

Il retira son manteau, révélant l’entièreté de son plastron. Celui-ci, formé de petites écailles de métal arrondies, était découpé au niveau des bras. La mâchoire supérieure d’un loup épousait la pointe de ses deux épaules, surplombant un symbole figurant deux haches croisées. Pory reconnut le trait de l’Unique, puis fixa son attention sur les colonnes constituées de vieilles cicatrices occupant les avant-bras. L’orque pointa en leur direction.

— Ça, c’est pour chacune de mes bêtises, des erreurs de jeunesse, rien de bien méchant quant on connaît celles de mes frangins. On les fait nous-même avec un couteau. (Il indiqua de son gros index vert-pâle trois des peintures dessinées par dessus) Ses traces signifient que j’ai réparé les pots cassés. Les orques ne mentent pas, Por-y-duro, et si ça te suffit pas...



Il attrapa son bagage, l'ouvrit puis sortit trois nouveaux feuillets. Le tout fut trié, vérifié, puis tendu à l'adresse de l'enfant. Celui-ci sursauta. L'esquisse d'un militaire au regard flamboyant, à la moustache relevée, aux sourcils épais, gisait au bas de la première page. Le commandant Bolles dans ses jeunes années.

— Je ne sais pas lire, admit-il enfin, le teint rougi.

— Tu permets, le coupa presque son interlocuteur tout en reprenant la copie. « Ici, il est écrit : la municipalité de la bourgade de Cruce adjure qui voudra bien l'entendre de porter hors d'état de nuire la personne de Benedict Bolles. Tout exécutant est prié, à cet effet, de privilégier la capture à l'assassinat. »

— C'est pas toi qui as tué notre éclaireur ?

— Dégât collatéral. (Il s'interrompit, avant de reprendre d'un timbre anormalement doux) Je fais pas ça de gaîté de cœur, tu sais. J'avais même te dire une bonne chose : le vieux Bolles, je le connais. C'était un chef remarquable, loyal et inflexible. Il savait se faire respecter, sans s'emmerder avec des détails. Me regarde pas comme ça gamin. Je te l'ai dit tout à l'heure, tes petits camarades c'est de l'histoire ancienne. Bolles s'est condamné à mort en levant la main sur Medellín. Quelqu'un doit s'en occuper. (Il soupira) Ta mère et toi vous avez rien à voir avec ça, c'est pourquoi j'accepte tes conditions. Marché conclut, Por-y-duro ?

— Marché conclut. Oui, ou non ?

Silence.

— O...Oui !

— À la bonne heure. Allez, viens par là. (Il frappa du poing l'endroit désiré) Et n'oublie pas ton assiette.



Poryrudo Vivir, tout en avalant ce qui lui semblait être le plus copieux dîner de toute son existence, débuta la description de chacun des éléments demandés. Hésitant d'abord, il évoqua les Adjoints, les Meneurs, le nombre d'habitants, la proportion d'anciens soldats parmi ceux-ci. Il poursuivit sur les désertions alliées, l'état des réserves, la topographie, les disputes, les rondes et les dispositifs de sécurité. Enfin, il retraça librement les négociations avec Basile, le sacrifice de Luis, la colère d'Hernan, la découverte du corps de Victor Rasguro et la formation d'une équipe de reconnaissance.

Puis il viola le secret, et décrivit le Terrier.

L'orque écoutait, griffonnait sur son carnet. Son regard reflétait un certain détachement.



## Chapitre 19

### Cruce

#### Place centrale

Le 7 Mirene 769 à 8h59

Les habitants débattaient des derniers ragots, pestaient contre les taxes appliquées à la vente des marchandises. Les premiers, le dos voûté, les bottes recouvertes de boue semblaient tout juste sortis des champs, les seconds affichaient de belles chaussures cirées, des vestes colorées, des feutres. Les anciens ne cessaient de rabâcher des proverbes, les mères grondaient leurs enfants. Ceux-ci courraient sous le son des cloches, le long du torrent humain qui convergeait en direction de la chapelle de l'Unique. Le fracas des sabots retentit, et la foule, sans interrompre sa rumeur, contempla l'arrivée d'un véhicule. Le cocher sortit, suivi d'un soixantenaire au visage blême, au menton proéminent. Une barbe ciselée, fendue par le milieu, descendait le long de sa chemise de corps, elle-même ornée d'un gilet rouge-rubis.

Il coiffa son chapeau.

Le nouveau venu serra la main de trois commerçants, puis, le sourire affable, remonta à petites enjambées l'ensemble de la colonne. Enfin, il s'inclina à l'adresse des deux sentinelles postées de parts et d'autres des portes de la chapelle de l'Unique.



— Faites mander votre capitaine. Dites-lui de me rejoindre à treize heures. Je l’attendrais dans mon cabinet.

— Bien monsieur, répondit l’officier.

La prière accomplie, Miguel Comprar s’en retourna à pied jusqu’à l’hôtel de ville. Deux rendez-vous se succédaient au cours de la matinée. Le premier consistait en la visite d’un jeune entrepreneur, un nouvel acteur économique souhaitant négocier rabais quant au passage de ses marchandises. Ce dernier, furieux, terrorisait les employés du secrétariat.

— Rendez-vous compte ! lança-t-il, les bras levés vers le ciel. « Chevaucher ainsi deux jours durant à travers ces terres stériles, et tout cela pour quoi ? Qu’on m’informe de votre départ dès mon arrivée. Que dites-vous de cela, monsieur ?

L’intéressé présenta ses excuses, flatta l’égo, puis dirigea la colère de son interlocuteur. Il improvisa un conflit soudain, critiqua avec subtilité l’inaptitude, puis l’inculture générale des masses populaires. Le jeune homme en devint aussi malléable que l’argile d’un potier. Aux alentours de dix heures, le maire s’achemina jusqu’en salle de réunion. Cinq comptables, d’épais volumes à la main, échangeaient un hommage avec les huit responsables de la ligue marchande, groupe élu au suffrage exprimé de l’ensemble des commerçants. Les textes défilèrent, et chacun, au vu des pénuries prochaines, admit l’urgence des réformes présentées. Les négociations se poursuivirent sans grands accrocs. L’entretien terminé, le vieil homme raccompagna ses invités jusqu’au portail extérieur. Les deux factions bavardaient à propos de l’incident survenu la veille au soir, aux alentours du Repaire du Convoyeur. Il tendit l’oreille. « Une agression », avançaient les comptables d’un air supérieur, « des



blessées, des morts », émit un membre de la ligue. On parlait même d'un incendie, d'un crime odieux perpétré dans la nuit.

De retour dans son cabinet, Miguel s'enfonça tout au fond de son fauteuil. Il patienta, songea, se leva, puis, spontanément, lustra ses deux chaussures. À midi pile il sortit, pria, puis commanda un dîner copieux, qu'il dévora sans appétit. Le soleil dardait de ses rayons l'ameublement sommaire de son bureau. Trois tonalités retentirent à treize heures pétantes, un cinquantenaire à la carrure large, aux traits semblables à ceux d'un bouledogue, se présenta à la porte. Il portait l'uniforme complet, ainsi qu'un long fourreau décoré aux couleurs du territoire. Le capitaine de la garde Cruceoise.

— Vous m'avez fait mander ?

— Comment allez-vous, Fabian ? demanda Miguel sans se soucier de la réponse de son interlocuteur.

Les deux fonctionnaires échangèrent un salut. Les domestiques débarrassèrent le plan de ses couverts. Le maire s'installa le premier. Son sourire poli, emprunt d'humilité, disparut au profit de son authentique attitude acariâtre. L'autre ne bougeait pas.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Je vous ai convoqué, vous vous en doutez certainement, quant aux événements survenus hier au soir. Il va sans dire que ceux-ci n'apparaîtront pas dans votre rapport. (L'autre s'inclina) Racontez-moi, monsieur Cansado, contez-moi par le menu les aventures de notre cher mendiant. Ne lésinez pas sur les détails, nous avons tout notre temps.

— Il attendait sous une torche, assis par terre comme d'habitude, déclara le capitaine, « Bolles est dans de sales draps, m'a-t-il dit, on l'a privé d'un de ses gars au plus mauvais moment. Il



m'avoue qu'il est suivi, qu'un détachement va pas tardé à pointer le bout de son nez. On s'est quitté là-dessus. Lui exigeant ma discrétion, moi, bien secoué par toute cette histoire. Vous me connaissez, Monsieur Comprar, je suis quelqu'un d'honnête. J'dois bien admettre que j'ai cru à une mauvaise plaisanterie, ou que vous étiez tous devenus fous. Mais tout est vrai, par l'Unique ! (Le maire signala son impatience) Pardon. Les hommes de Bolles ont débarqué dans la soirée, Jair à leur tête. Un basané, les cheveux gras, une vilaine balafre en travers d'une joue, vous l'avez déjà rencontré. Il voulait vous voir. Je lui ai répondu que vous étiez parti le jour même, et que vous reviendriez le lendemain. Aujourd'hui quoi. »

— Sous quel motif, par le diable, communiquez-vous ce genre d'information ? s'emporta le vieil homme. « Et comment avez-vous obtenu celle-ci tout d'abord ? »

— Ladron savait, et vous m'aviez bien fait comprendre, hier au soir, que je devais en tout point m'accorder sur ses volontés.

Miguel songea à l'état de colère froide, de panique extrême dont il souffrait à ce moment-ci. Felix Ladron s'était présenté aux gardes de l'hôtel de ville, prétextant une urgence afin d'être introduit dans ce même cabinet. Il avait proféré des menaces, ordonné son entière et totale collaboration.

Il travaillait sous les ordres de l'Orque.

— Poursuivez, je vous prie.

— On s'était donné rendez-vous après mon entretien avec Salaa, juste à la sortie de l'ancien atelier des tisserands. L'idée, c'était de leur faire croire qu'avec un peu de patience, ils auraient pu vous avoir. J'ai parlé de votre copain mercenaire, j'ai cité nos



commerçants comme source potentielle, et ça a marché. Le groupe s’est rendu au Repaire de Convoyeur. Ladron les a filés. Il m’a fourni le numéro de la chambre accompagné d’un tas d’instructions. On devait faire en sorte d’en garder un maximum en vie. Ils étaient trois en tout, armés et sur les nerfs. On a débarqué là-bas aux alentours de deux heures du matin, et comme prévu, tout ce beau monde a tenté de s’enfuir. Ils ont déclenché un incendie pour couvrir leur fuite, rien de bien méchant vous en faites pas. Ladron les attendait. J’me souviens qu’il m’avait raconté son service pendant la seconde invasion Marhas. J’ai toujours pensé qu’il enjolivait. (Il déglutit) Cet homme est terrifiant, Monsieur. Il se déplace comme une ombre, et frappe comme un bœuf.

— Des survivants ?

— Un seul. Ladron a descendu Salaa dès lors qu’on les a cueillis sur la rampe. Il a prétendu que le bougre était parfaitement inutilisable. L’autre est mort au dernier étage. On l’a repêché dans une marre de sang. Ne restait qu’un petit garçon, car oui, il y avait un môme avec eux. Ladron l’a bâillonné avant de s’enfuir. Je suppose qu’il voulait l’interroger. (Il contempla le visage de son interlocuteur) Vous en faites pas pour mes gars, ils sont pas si malins. Je leur ai dit que tout ce qui touchait au vieux mendiant sortait pas d’ici, qu’il était comme qui dirait notre arme secrète. »

Les traits tirés, les épaules droites, le vieil homme dissimula sans mal ses véritables émotions. Il n’éprouvait aucune compassion pour de simples bandits. L’idée, en revanche, qu’un enfant subisse la torture lui retournait l’estomac.

L’entretien prit fin, le reste de l’après-midi se déroula sans fausses notes. Le maire sauta d’une entrevue à l’autre, produisit



moult hommage et avis au sujet de banalités. Il témoignait d'une certaine langueur, accaparé par le récit du capitaine Cansado. Benedict Bolles et son odieux cartel posaient un genou à terre devant le spadassin de Medellín. Miguel était son jouet, son pantin, son inaptitude à corrompre son âme l'avait piégé dans cette situation. Cet In'kiro connaissait son secret, tout comme Felix Ladron. Felix... Il se sentait comme dans un rêve. Sa journée terminée, il enfila son gilet, coiffa son chapeau, avant d'emprunter l'escalier menant au rez-de-chaussée. De maigres faisceaux orangés perlaient depuis les limites de l'horizon, projetant un théâtre d'ombres furtives à travers les fenêtres de l'hôtel de ville. Le maire remit un dossier au secrétariat, puis s'en retourna vers l'extérieur. Dehors, les marchands pliaient bagage, le son des bottes, le chant des patrouilles retentissaient depuis le lointain. Dix-huit heures sonnaient.

— Vous n'êtes pas facile à trouver, lança soudain une voix pâle et désagréable, tapis dans l'angle du bâtiment.

Il se figea, puis détourna la tête à la vue d'un mendiant au nez pointu, aux cheveux mi-longs, emmêlés à la manière d'un pelage sale. Celui-ci se tenait assis, une épaisse couverture rapiécée jetée sur ses épaules. Deux bottes trouées dépassaient du monticule formé. Il se redressa, dévoilant une chemise de corps tachée, recouverte de haillons rouge-grenat. La couverture se déplia.

Il s'agissait en fait d'un long manteau noir.

— Nous avons obtenu une information capitale, poursuivit Felix Ladron. « La bande dispose d'un second abri, une grotte entièrement aménagée située au cœur des massifs, au sud-ouest de sa position. Jair et son groupe ne reviendront pas, et tout porte à croire qu'ils s'y replieront par peur de subir de front notre offensive.



C'est tout du moins notre meilleure hypothèse. »

— En quoi puis-je vous apporter mon aide ? s'enquit Miguel, d'un sourire sciemment exagéré.

— En rien si tout se passe comme prévu, mais Bolles pourrait encore nous réserver quelques surprises. Sans nouvelles de notre part, je compte sur vous pour transmettre ces renseignements. Vous devez certainement correspondre avec eux.

D'un geste, il se recouvrit de son manteau, puis s'inclina.

— Mes respects à votre fille, votre gendre et leurs enfants, Monsieur Comprar. Je comprends tout à fait votre amertume, mais conserve à votre égard toute mon affection. Ne prenez point tout ceci trop à cœur. Aujourd'hui, je vous ai menti, manipulé, mais sachez demain reconnaître en moi l'humble citoyen au caractère bien trempé, votre ami, serviteur et camarade de la 20<sup>em</sup> capitania. Je travaille avec In'kiro depuis longtemps, et je puis vous jurer que vos secrets sont bien gardés. Bonne nuit Monsieur. Puissiez-vous m'accorder votre pardon.

Le crépuscule tombait, les phares des réverbères illuminaient les contours de la grand-place. Le maire coupa à travers les plantations, afin d'étendre la durée de sa promenade quotidienne.

Les dégâts provoqués par les pluies minaient sa trésorerie, la guerre menaçait d'éclater de nouveau. Son avenir politique, son ascension, son droit selon lui tout naturel à quelques titres de noblesse dépendait des résultats obtenus sous son mandat. Il n'y songeait point toutefois. Peut-être allait-il bientôt loger six pieds sous terre après tout, collaborer avec des criminels étant, sauf exception,



punis du supplice du garrot. Il repensa à Felix Ladron, à son service de commis, à ses années passées dans la confection d'étoffes. La révolte menée en 763 par ce cuistre de Juan Vuelvo l'avait privé des bénéfices de son magasin. Il vivait dans les rues depuis lors, et, aussi surprenant que cela puisse paraître, s'était comme acclimaté à ce nouvel environnement. Miguel ne savait que penser de son vieil ami. Fallait-il le condamner, l'exiler ? Ou l'accepter ? Ne disposait-il point dès à présent d'un assassin, d'un espion qui, moyennant finance, pourrait le sortir d'un mauvais pas ? Tout ceci l'obsédait, si bien qu'il faillit s'oublier parmi les ténèbres grandissantes.

Il s'en retourna vers le centre-ville, jusqu'à la façade éclairée des bâtiments réservés aux fonctionnaires d'états. Il poussa la porte de son modeste appartement, aperçu, câlina, puis complimenta une fillette aux grands yeux verts pomme.

Une jeune femme aux nattes brunes, aux deux iris tout à fait semblables, apparut dans l'encart de la pièce adjacente.

— Viens par là toi, lança-t-elle, tout en prenant l'enfant dans ses bras. « Bonsoir papa. Vous rentrez tard. »

Miguel Comprar retira son gilet, embrassa sa fille, salua son gendre, puis, s'acheminant jusqu'en cuisine, profita d'une odeur de bœuf grillé. Disparu, Felix Ladron et Benedict Bolles, Medellín et son maudit spadassin, il n'était plus qu'un homme, et cet homme, ce soir, comptait bien profiter de sa famille.

— Vous avez un invité, reprit la jeune femme, incommodé. « Il vous attend dans le salon. »

Un trentenaire au visage fin, aux cheveux courts, plaqués en arrière se leva à son approche. Il portait une veste en satin surmon-



té d'un collet, des gants d'un noir profond ainsi que des bottes de haute facture. Il dégageait de lui un parfum de mure pressé.

— Je vous prie de m'excuser pour la gêne occasionnée, mais il m'est nécessaire de m'entretenir avec vous sans tarder. Pouvons-nous nous retirer en privé quelques instants ?

— Bien sûr répliqua l'intéressé, « bien sûr, monsieur Acabar, je vous en prie, suivez-moi. »

Le maire se précipita dans son bureau.



## Chapitre 20

### Extérieur

Quelque part au sud-est de Cruce

Le 10 Mirene 769 à 7h34

— Ola ola !

Le soleil, à peine visible, dardait de ses rayons les feuilles et les troncs. Une douce brise se leva, et nul ne perçut bientôt que le calme plat, l'imperturbable sérénité des bois au petit matin.

Le cavalier, un soixantenaire au teint bruni, à la barbe ronde, parcourut les alentours à la recherche de signes inquiétants. Il se saisit d'une branche, grimpa non sans difficulté jusqu'à la cime d'un arbre, avant de considérer l'horizon de son œil aguerri. Il redescendit, puis, de nouveau sur la selle, s'élança au triple galop aux côtés de ses deux lévriers. Nathanaël chevaucha ainsi longtemps, rectifiant sa trajectoire, maniant la bribe afin d'étouffer au mieux le fracas des sabots. Il pénétra une clairière, gravit un talus. Sa monture patinait dans la boue lorsqu'un tapage assourdissant tonna à travers ses oreilles. Aussitôt il empoigna son arc, maîtrisa l'animal. Le silence tomba tout d'abord, puis, brutalement, le vacarme frappa de rechef. Les bras de l'éclaireur se figèrent, la pointe d'une flèche tirée en direction d'un chablis. Le bruit redoubla, suivi cette fois-ci d'un



souffle rauque et saccadé. Une ombre se profilait derrière les troncs, elle reniflait, remuait la terre de ses griffes. Elle semblait vouloir éviter à tout prix le contact de l'air extérieur. Nathanaël, le visage blême, toujours figé, desserra la corde. Les chiens ne cessaient d'aboyer. Il descendit, contourna la bête avec mesure. Les souvenirs douloureux de quelques créatures horribles se succédaient dans son esprit.

Un Horgler ?

L'ombre tressaillit, couchée en travers des mousses. Elle se scinda soudain en une multitude de petits éclats autonomes. Le vieil homme expira tout son saoul, se signa puis but une gorgée d'eau. Il ne s'agissait là que d'une colonie de rongeurs.

Le cortège tenait pâle figure en comparaison des légions formées il y a de cela deux ans. Ne subsistait ici qu'une ombre, un simulacre des gloires passées du cartel et de la 22<sup>em</sup> capitania. En arrière garde, deux gaillards à la peau noircie s'inclinèrent de concert au passage de Nathanaël. Les militaires marchaient d'un pas régulier, les civils, déterminés, guidaient l'avancée d'un fourgon, l'encerclant de façon à ne laisser paraître aucun angle mort. L'intérieur de celui-ci croulait sous les paquets, les sacs et les outils. Les invalides, incapables de tenir une arme, s'étaient vus relégués au rang de bagagistes. Les chevaux suaient sous l'effort, accompagnés dans leur tâche des deux derniers bovidés du groupe. La nourriture manquait, et chacun, sans exception, s'était résolu à l'abandon d'une part de ses possessions. Une maigre rumeur survint. Le père Rezar, remontant d'un geste sa longue toison grise, salua à son tour l'éclaireur en chef. À ses côtés sursauta une jeune femme au visage boursoufflé.



Emilia boitait. Enfin, en tête de file, progressait le Commandant Bolles, encerclé du reste du corps adjoint.

— Mauvaise nouvelle, mon commandant, lança Nathanaël, tirant sur la bride afin de ralentir l'allure, « un éboulement nous barre la route au niveau des massifs. La voie est condamnée sur plusieurs kilomètres. »

Aucune réponse. Julio blêmit. Galen ainsi qu'Eva écoutaient avec attention.

— Forcer le passage est-il envisageable ? demanda celle-ci.

— Il nous faudrait couper à travers bois, Madame, mais je ne le conseille pas. C'est une véritable tourbière. Nous risquons l'enlèvement. Ou pire, le bris d'un essieu ou de l'une nos roues.

Le son des bottes, la rumeur produite par la foule suivit ses quelques mots. Nathanaël contempla le Saint Trait des Justes, éminente distinction pendue autour du cou du Commandant. Il songea au sacrifice de Luis, au regard froid, détaché de son ami au moment de la condamnation du petit garçon. L'humidité des bois lui manquait. Ses longs cheveux gris volaient au gré d'un vent sec. Une vague de désertion avait frappé de plein fouet l'ensemble de la communauté. Figuraient parmi les départs des membres de tous bords : des militaires, des mercenaires, des civils et des invalides, que d'individus recrutés au cours des derniers mois ! Les groupuscules d'insurgés avaient formulé leur intention de vive voix, sans reproches ni violences à l'égard des responsables.

Il se détourna en direction de la colonne.

Ne subsistait ici que le noyau dur des habitants qui, depuis lors, avaient adopté un comportement très étrange. En journée, un



calme surnaturel régnait parmi les rangs. Chacun travaillait d'arache-pied, les contestataires connus s'étant retirés du groupe. Le soir venu, en revanche, les incidents se succédaient. Les sentinelles se blessaient dans des duels improvisés, les civils déclaraient la bataille sur l'un des leurs, sous couvert de vieilles rancunes oubliées. Une fois, les membres du corps adjoint s'étaient retranchés derrière les murs de la seconde enceinte, supposant observer ici un élan insurrectionnel. Il n'en était rien. Les vestiges du collectif s'entre-déchiraient, mais conservaient une foi inébranlable dans la hiérarchie. « Que le diable t'emporte, Benedict, toi et toutes ta foutue clique », avait fulminé Vuelvo le matin même, au discours promulguant la séparation précipitée des deux clans.

Il ne leur en avait pas moins cédé une demi-douzaine d'hommes, et ce afin de garantir leur sécurité.

Aux alentours de neuf heures (le soleil brillant à la position estimée), le Commandant susurra à Nathanaël ses ordres. Le convoi stoppé, le père Rezar rassembla les civils.

Le bataillon des éclaireurs souffrant des récents départs, les adjoints s'associèrent afin d'en combler les effectifs. Eva couvrait les premiers mètres, Galen et ses hommes, la mi-distance. Enfin, Nathanaël chevauchait auprès de ses deux chiens. Les vérifications terminées, celui-ci confia son poste à l'un des éclaireurs de Vuelvo, avant de se diriger aux côtés du Commandant. Ce dernier, profitant de l'office religieux, avait fait mander ses conseillers dans l'intimité. « Disposons-nous d'un second itinéraire ? » demanda Eva.

— Il existe un sentier si mes souvenirs sont bons, assura Nathanaël, « celui-ci, en l'état, pourrait nous permettre de contourner les massifs. Ne nous avançons pas, toutefois ».



On commanda à Julio de se saisir des cartes, et l'une d'elles, sans tarder, fut bientôt déployée sous les yeux de tous. Nathanaël plissa les paupières, songea, puis, d'un doigt, remonta le circuit recherché. Il déglutit devant la portée du détour.

— Combien ? souffla Julio.

— Trois heures dans les meilleures conditions, quatre ou cinq en cas d'avarie. (Il expira) Bien plus que je ne l'imaginai. Poursuivre notre route nous expose toutefois à de sérieux dangers. Nous emprunterions les landes le long de la coulée, à la vue d'éclaireurs potentiels. Le risque est grand, mon Commandant. Ils pourraient repérer l'entrée des grottes, ou sonner l'alerte. Nos effectifs actuels ne nous laisseraient aucune chance.

— Prolonger notre voyage n'est-il pas tout aussi risqué ? reprit Julio, le front luisant.

— Cela relève de la probabilité pure et simple.

— Alors, misons, et prions. Profitons de la fraîcheur de la matinée pour pousser nos gens jusqu'au Terrier. Regardez-les mon ami, songez à leur état. Ils ne supporteront pas la traversée.

L'entretien se poursuivit, les alternatives en lice divisaient le conseil adjoint. Nathanaël écoutant plus qu'il ne parlait, détailla tour à tour la posture de ses camarades. Il reconnut la fatigue, la peur, la tension. Eva proposa un repli vers l'avant-poste. La colère, malgré ses efforts, perçait à travers sa voix.

— Non, intervint Benedict Bolles sur le ton de la conversation. « Il est trop tard pour faire demi-tour. J'ai pris ma décision messieurs, madame, nous allons couper à travers bois. Poursuivons notre route. (Il se signa) Que l'Unique nous protège. »



Tous s'inclinèrent à l'adresse du Commandant. Celui-ci s'en retourna vers la procession, suivi tout d'abord de Galen, puis d'Eva, de Nathanaël et de Julio. La lumière courait à travers les branches, leurs ombres portées se profilaient en un damier complexe, recouvrant le corps mouvant des responsables. Les oiseaux chantaient. Julio se rapprocha de Nathanaël.

— Ce diable de va-t-en-guerre obtempère à tout bout de champ, pesta-t-il entre ses dents. « Vois-tu sa démarche habile, toujours au plus près des foulées du Commandant ? Comment peut-il agir ainsi impunément ? »

— Galen n'a jamais refusé nos ordres ni manqué à sa parole, répondit l'éclaireur en chef d'une intonation ferme et monotone. « Il respecte nos lois. »

Car parmi les derniers départs figurait l'impitoyable, à la fois subalterne et frère cadet de l'adjoint Galen. Depuis son intervention au chevet du corps de l'éclaireur Rasguro, Hernan n'avait cessé de critiquer la politique du Commandant. Il avait condamné la formation du groupe de reconnaissance, avait averti Jair et ses hommes de la vacuité d'un tel dispositif. Sans succès. Son franc-parler, son insolence affichée à l'endroit du corps adjoint lui avait attiré les foudres de son frère. L'attitude de Galen avait marqué les esprits. Chacun connaissait son air suffisant, son phrasé, son indifférence. Nul ne comprenait son choix cependant. Hernan et lui différaient à tout propos, de leurs caractères à leurs tournures, de leurs prestations à leurs apparences. Galen, du haut de sa superbe, prenait un malin plaisir à rabaisser son frère qui, docile, tolérait sa domination. Il en allait ainsi, selon les dires des deux partis, depuis leurs seize ans. Alors pourquoi, pourquoi se séparer maintenant ? Nathanaël porta son regard sur les contours élégants, vêtus d'un vieux pour-



point noir et d'un pantalon de chanvre de Galen. Julio prétendait que les deux frères ne s'étaient pas vraiment brouillés, qu'ils fomentaient quelques plans, sans savoir quoi. Eva suggérait une vulgaire dispute. « Simple jalousie fraternelle », avait-elle déclaré la veille au soir. Nathanaël, lui, entendait ce départ comme un déclic, un appel à l'indépendance. Il suspectait Galen toutefois.

Il l'avait toujours suspecté.

— Mes hommes le surveillent de près, mentit-il, alors que le père Rezar prononçait la conclusion de son sermon.

L'office terminé, le Commandant Bolles remplaça l'ecclésiastique. Son arme de service, un magnifique sabre nu à la lame recourbée, reflétait l'éclat du jour. Son fameux médaillon brillait à son cou. On en crût l'avènement d'un saint.

— L'adjoint Cazan m'a fait part de la présence d'un obstacle un peu plus haut sur la voie. À ce moment-ci, nous délaierons ce sentier au profit d'un nouvel itinéraire. Ayez foi en l'Unique, mes frères, mes sœurs. Il nous assistera dans cette épreuve.

Les quatre roues du fourgon grincèrent, les forces des deux bataillons s'associèrent de nouveau afin d'assurer la sécurité. À dix heures, Nathanaël galopait à travers les sous-bois. Le soleil poursuivait sa course, la végétation s'épaississait à mesure de son avancée. Il aperçut au détour d'un virage deux silhouettes encapuchonnées, adopta le trot puis, à l'affût du moindre geste, chevaucha à leur rencontre. Il s'agissait là de deux Cruceois aux sourires édentés, aux guenilles couleur d'ébène. Terrifiés, ils présentèrent leurs arcs et couteaux, affirmant tous deux mener la chasse à quelques gibiers. « Prenez garde aux pillards, lâcha l'un d'eux, ces canailles ont déjà tué trois d'nos voisins. » Nathanaël, tirant sur la bride, requit leur



départ, prétextant patrouiller sous la tutelle d'un vaste convoi marchand. Les deux vieillards obtempérèrent.

Deux hommes ainsi qu'une femme tombèrent à genoux aux alentours de onze heures du matin. Le Commandant Bolles ordonna qu'on leur propose une légère collation, à savoir deux gorgées d'eau tout au plus. Les nécessaires repus, on initia les manœuvres requises à la traversée. Nathanaël remonta au galop la lisière extérieure, observa l'éboulement, puis l'horizon à la recherche de potentiels guetteurs embusqués. Les landes d'Agesto constituaient un lieu propice aux guets-apens, un désert aride, où chaque excavation, chaque oasis, offrait une vue imprenable sur ses alentours. Le sentier était impraticable. Le sol flasque, gonflé d'humidité, menaçait de briser les essieux du fourgon. Or, la voiture devait traverser, puis longer la forêt jusqu'à dépasser la coulée. Les militaires seuls marcheraient à découvert.

Un cri épouvantable tonna depuis le lointain.

Effrayé, Nathanaël s'en retourna la bribe au vent, les traits déformés sous la vitesse. Il pénétra les sous-bois, corde tirée, muscles tendus, pointés en direction de la scène. Les chevaux hennisaient de terreur, le bétail meuglait sous les aboiements des chiens. Nathanaël blêmit devant le conglomérat décharné, affublé de loques et de haillons formés par les habitants. Ceux-ci, hystériques, se pressaient les uns contre les autres, bourdonnaient autour des cloisons du véhicule. Julio ne bougeait pas, Eva repoussait les badauds amassés sur son passage. Les râles d'un homme percèrent à travers la foule.

— Reculez ! ordonna la voix du Commandant Bolles. « De l'air, par le diable, laissez-le respirer. »



Le calme revint progressivement. Nathanaël desserra la corde. Il venait d'apercevoir du haut de son perchoir le visage contraint de Paco Cursilla, membre du bataillon armé. Le garçon semblait s'être blessé à la jambe. Soulagé, il redirigea sa monture du pied, puis s'éloigna du groupe. Son cœur battait la chamade, son cheval renâclait lorsqu'il perçut à travers la végétation le reflet d'une pointe aiguisée. Le temps se figea, son esprit aguerri déchiffrait la situation à toute vitesse. Quelqu'un se tenait tapi dans l'ombre. Un homme isolé. Un tueur à gages. Nul autre qu'un assassin ne compromettrait sa position. Le commandant Bolles était en danger. « Je. pourrais. laisser.faire. » Ces quatre mots terribles s'immiscèrent soudain dans ses calculs. Bolles avait provoqué cette crise. Il avait commandité l'attaque sur Medellín, ignoré les avertissements de Vuelvo et de lui-même. Il avait sacrifié Jair et ses hommes, livré Luis, puis Poryduro. Il s'entêtait dans son idée, s'accrochait à son rêve, tel un enfant. Tout leader valeureux qu'il fut, le Commandant Bolles perdait la tête. Il le savait, il le savait depuis longtemps sans vouloir l'admettre. Hernan avait raison. Or, il était trop fier, trop confiant. Il n'accepterait jamais ses torts, inconscient de son propre état.

Il vivrait, vivrait jusqu'au déclin de la communauté.

Ou jusqu'à sa mort.

— COUCHEZ-VOUS !

Le projectile adverse siffla. Nathanaël sauta au bas de sa selle. Poignard au poing, il s'élança, commanda à ses chiens une manœuvre d'encercllement. L'assassin recula tout d'abord, puis, se redressant parmi les arbres, jeta son arc et son épée à même le sol.

Les deux bras tendus vers le ciel, ses deux mains bien en évidence, Galen souriait de son air insolent.



## Chapitre 21

### Extérieur

### Le terrier

Le 10 Mirene 769 à 17h53

L'éclat du jour pâlit, les ombres dansaient à l'extérieur des grottes. Bientôt, elles inondèrent tout l'espace, recouvrant le tissu des tentes, le cuir du bétail, les fourchettes et les écuelles. Un ordre tonna soudain, et la lueur des torches, flanquées de part et d'autre du Terrier, flamboya sous le regard des habitants.

Le souper terminé, ceux-ci levèrent les yeux en direction d'un homme de taille moyenne, un pourpoint rouge ouvert à manche déchiré jeté sur sa chemise de corps. Il prononça quelques mots. Alors, la foule se redressa d'un élan commun, tacite, elle adressa ses remerciements. André Rezar de Guilfrei, debout auprès du locuteur, salua les uns d'un sourire affable, les autres d'un signe de tête approbateur. Les deux tiers du groupe formaient une file indienne dont il remonta l'allée jusqu'à ses débuts, tout près d'un abri de bois sommaire dressé dans l'angle du sous-terrain. Il se signa, se



glissa sous l'épaule du premier de ses obligés, puis, l'assistant dans ses déplacements, s'enferma à l'intérieur du local. La douce caresse de la lumière d'un cierge révéla les contours de sa soutane au pourtour noircis. Il installa son invité, qui réprima un râle au contact du sol gelé.

— Pardonnez-moi mon père, balbutia celui-ci, tremblotant des épaules. « Pardonnez-moi. Pardonnez ma faiblesse. »

— Je vous pardonne, cher enfant, déclara le prêtre d'un ton affectueux, semblable à celui d'un vieil instituteur, « y a-t-il un sujet, quel qu'il soit, dont vous voudriez m'entretenir ? ».

Paco, aux bords des larmes, déglutit. Il avait, au moment de la traversée des sous-bois, laissé traîner son pied trop près des roues du fourgon. Il regrettait amèrement son étourderie.

— Le... Le Commandant...

— Le Commandant se porte très bien, mon garçon. La pointe n'a fait qu'effleurer la chair. Il a survécu à bien pire que ça au cours de son service. Reposez-vous, à présent, priez et n'employez qu'en dernier recours l'antidouleur. Nous n'en disposons plus beaucoup. Attendez, ne bougez pas, je vais vous aider.

André Rezar leva vers le ciel l'index de sa main droite, en une posture caractéristique.

— Reposez-vous, Paco. Puisse l'Unique vous accompagner dans vos pas, en ce monde et dans tous les autres.

De nouveaux entretiens s'en suivirent et le prêtre, usant des mêmes paroles, offrant sans exception une épaule attentive à cha-

cun de ses frères et sœurs, recueillit moult avis et témoignages quant à l'incident survenu au cours de la matinée. À l'image du jeune Cursilla, bon nombre de civils s'inquiétaient de la santé du Commandant, les militaires partageaient leurs craintes, leurs espoirs quant au futur de la communauté. Beaucoup fulminaient à l'égard du traître Galen. D'autres, minoritaires, taxaient les adjoints d'incompétences. « Julio, Nathanaël et Eva méritent procès ! », s'écria un homme, porté par le secret de la confiance. « Qu'ils assument tous trois leurs responsabilités ! » André, plus calme, mais non moins terrifié, considérait Galen comme un être répugnant. Il n'en tenait mot, toutefois.

— Pardonnez-moi mon père, pardonnez ma faiblesse, siffla une voix faible et monotone.

— Je vous pardonne, assura-t-il dans un sourire, « il est rare de vous voir si tardif. Comment allez-vous, mon fils ? »

Assis face à face, clerc et fervent se jaugèrent à la lumière des bougies. Nathanaël, de son éternelle expression renfermée, foudroyait de ses deux yeux bleu pâle ceux de son interlocuteur. Il arborait une chemise de corps usé, un pantalon de lin. Seul son bonnet rouge vif, alors étendu sur ses cuisses, attestait de son statut de militaire. André Rezar respectait son caractère introverti, admirait ses principes, son implication, ses compétences, sa foi. Il n'appréciait guère sa compagnie cependant.

— Mon père, que vous inspire l'incident survenu ce matin ? asséna l'adjoint de but en blanc.

— Vous voulez sans doute parler de Galen ?

Il acquiesça d'un signe de la tête.

— Eh bien, j'en tremble encore, je dois bien vous l'avouer. Je me trouvais au chevet du garçon lorsque vous avez sonné l'alerte. (Il sourit, s'inclina) Permettez-moi, par ailleurs, de vous adresser mes félicitations. Le Commandant vous doit la vie.

— Je n'ai fait que mon devoir, mon père.

Le prêtre réajusta sa position, puis reprit, triturant sa barbiçhette : « Vous vous interrogez, Nathanaël, il n'y a là rien d'anormal. Sous quels motifs notre camarade, tout mercenaire qu'il soit, accepterait de renier son serment devant Dieu, vous demandez-vous ? Galen a répudié son frère. Il est resté parmi nous malgré notre situation. L'Unique seul connaît la vérité, mais vous, vous étiez aux premières loges au moment de sa reddition. Vous l'avez appréhendé. A-t-il dit quelque chose ? Parlez librement, mon fils. »

Le silence tomba, le crépitement des flammes bourdonnait dans ses oreilles. Il reconnut, au cours d'un bref instant, l'ombre d'une moue affligée sur le masque de pierre de l'éclaireur. Ses sens affûtés ne le trompaient jamais.

— Galen est fou, cracha enfin Nathanaël.

— Peut-être bien. Y a-t-il un autre sujet, quel qu'il soit, dont vous voudriez m'entretenir ?

L'entrevue prit fin, André Rezar, s'inclinant à l'égard de son interlocuteur, leva vers le ciel l'index de sa main droite, en une posture caractéristique.

— Prenez soin de vous, mon fils. Puisse l'Unique vous accom-

pagner dans vos pas, en ce monde et dans tous les autres.

— Puisse le Créateur veiller sur vous également, conclut Nathanaël Cazan d'un timbre métallique, avant de quitter les lieux.

Julio, dès son arrivée, balaya la pièce de bout en bout. Reposant sur le sol froid, un coffret de bois sans fioritures se disputait l'espace avec un brancard surmonté d'un vieux pupitre en fer forgé. Des chandelles brillaient tout autour de celui-ci, assistaient une torche placée en amont d'un livre épais. Le saint Trait de l'Unique, creusé à même le cuir, flamboyait sur sa couverture.

— Pardonnez-moi mon père, pardonnez ma faiblesse, émit le nouveau venu, un pourpoint rouge à manche déchiré jeté sur ses épaules. « Ce.. ce dispensaire vous convient-il ? »

— Il est plus grand que dans mes souvenirs, mentit le prêtre, « Comment vous portez-vous ce soir ? »

— Divinement, mon père, si j'ose dire. J'ai connu la guerre vous savez, mais j'ai toutefois bien cru notre dernière heure arrivée tout à l'heure. Les civils courraient dans tous les sens, le gamin braillait, le pauvre. Cela m'a rappelé la première nuit, celle où nous fûmes forcés de nous retrancher dans la seconde enceinte. Quel horrible souvenir. (Il se racla la gorge, manifestement gêné) Mais tout ceci est derrière nous. À présent, nous sommes à l'abri. Alors, je vous le demande, comment pourrais-je me sentir mal ?

— Vous avez tout à fait raison.

— N'est-ce pas, poursuivit l'adjoint sans transition, « Ses

quelques installations n'égalent guère celles du fort, mais nous nous en contenterons. En outre, l'argent des caisses nous permettra, selon mes calculs, de nous sustenter pendant les grandes sécheresses. L'apport de la chasse devra doubler cependant. Reste le procès de ce cuistre, ce serpent de Galen. Comment a-t-il osé mon père, quel homme sain se comporterait ainsi, par le diable ? Le Commandant Bolles nous protège, il se sacrifie tout entier à notre bonheur ! »

— Mon fils, ne blasphémez point dans la maison de dieu.

Le comptable se stoppa tout net, comme pétrifié. André Rezar l'avait observé tout au long de son élocution. Julio, la silhouette frêle, le maintien désordonné, affichait tantôt un sourire triomphant, tantôt une expression d'un pur désespoir.

— Pour ma part, je déplore cet incident, reprit-il, profitant de l'accalmie. « Tout traître qu'il soit, Galen est un soldat on ne peut plus compétent, tout comme son frère. Ces deux-là solidifiaient nos troupes depuis une année déjà et, leurs zèles exemptés, n'ont jamais failli jusqu'à ces derniers jours. Nos forces s'amenuisent. Hernan est parti, à présent Galen. Le Commandant Bolles, quelle que soit sa position, ne pardonnera pas ses exactions. »

— Vous pensez ?

— J'en suis certain, poursuivit André Rezar, témoins du léger rictus se dessinant sur les lèvres du comptable. « Tout parjure entraîne, selon nos lois, l'exil ou la peine de mort. Mais vous connaissez ces textes bien mieux que moi, Julio. (Il sourit) Y'a-t-il un sujet, quel qu'il soit, dont vous voudriez encore m'entretenir ? »

— Non, non mon père, je vous remercie.

Le prêtre contempla quelques instants les traits de son interlocuteur, leva vers le ciel l'index de sa main droite, en une posture caractéristique.

— Dormez cette nuit, mon ami. Vous vous rendez malade à vous surmener ainsi. Puisse l'Unique vous accompagner dans vos pas, en ce monde et dans tous les autres.

Julio s'inclina en un hommage prononcé, puis sortit. Seul, André Rezar expira tout son saoul. Il redressa la tête, bomba le torse. Son visage, tout autant que celui du comptable, affichait les marques de l'épuisement.

— Pardonnez-moi mon père, pardonnez ma faiblesse.

— Je vous pardonne, mon enfant. Comment vous portez-vous ce soir ? L'humidité des lieux vous a-t-elle requinquée ?

La jeune femme hochait la tête. Le teint clair, le regard las, ses longs cheveux blonds camouflaient son visage tuméfié. Ses lèvres tremblaient, mordillaient à tout bout de champ.

— Mon père, chuchota Emilia, ses deux yeux couleur d'amande portée au-delà de la cime du dispensaire. « Pensez-vous... pensez-vous que l'Unique veille en ce moment sur nous ? (Elle étouffa un sanglot) Pardonnez-moi mon père, pardonnez-moi, mais j'en arrive à croire qu'il nous déteste ! »

Les larmes filèrent entre ses cheveux. Les doigts blanchâtres, noueux du prêtre se déposèrent sur son épaule.

Elle se détendit.

— Je comprends, Émilia.

— Non. Mais je ne vous le souhaite pas. Quand j’ai... Quand j’ai compris la portée des paroles de Loco, j’ai perdu la tête, j’ai cru qu’on m’arrachait mon fils, de nouveau. Au final, ce fut Luis, cet adorable petit orphelin. Cela m’a soulagé, mon père. J’en ai honte, mais c’est la stricte vérité. Et puis, tout est allé si vite, les pluies, la mort de Rasguro, le départ de Jair et de Pory. Ils me manquent tous les deux. Mon bébé... Mon dieu. (Elle inspira, lentement) Ne pensez-vous pas, mon père, que nos pillages, nos meurtres, nous sont reprochés par le Très-Haut ?

André Rezar se rapprocha, puis, tout en berçant dans ses bras le corps transi de la jeune femme, reluqua ses blessures. Privée de la protection de Jair, elle était la victime attirée des attaques nocturnes, le bouc émissaire de groupuscules inconnus profitant chaque nuit du manteau de l’obscurité. D’aucuns jugeaient son union avec Jair contre nature.

— Voyez-vous, ma fille, il arrive que l’Unique adopte le parti des voleurs et des assassins, qu’il distribue sa clémence sans concessions aux rebus coupables des pires atrocités. Il connaît chacune de vos pensées. Il vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Nos pillages sont autant de tragédies, de terribles pêchés à l’encontre du genre humain. Mais nous ne recherchons que la paix présentement. (Il caressa ses cheveux) Songez à l’abnégation du Commandant, mon enfant. L’exode en vaut la peine, nous serons sauvés l’hiver prochain, dans l’ouest du continent.

— Pardonnez-moi mon père, le coupa presque son interlocu-

trice, « Pory n’a rien à voir avec l’Exode. Le Commandant l’a déclaré sans aucune raison membre du bataillon des éclaireurs, et ce malgré la limite d’âge. (Les larmes redoublèrent) il ne gagnait rien à sa présence parmi le corps d’expédition. »

L’embarras se forma sur le front du prêtre. Il était comme paralysé, coupé aux racines dans sa réflexion. Le comportement du Commandant ces derniers jours tenait de la démence pure et simple. Il le savait... Il le savait...

Il repoussa cette idée.

— Poryduro est jeune, impulsif, assura-t-il. « Il rêvait d’entendre ces mots depuis votre arrivée dans la communauté. Il vous reviendra, Madame. »

Un long silence s’en suivit avant que la jeune femme, livide, ne se dégage de son étreinte. Elle leva vers le ciel l’index de sa main droite, en une posture caractéristique.

— Je vous pardonne, mon père, murmura Emilia. « Au nom de l’Unique, créateur de ce monde et de tous les autres. »

Les entretiens défilaient. André Rezar accueillit à tour de rôle la petite Maria, trois militaires et une femme. Celle-ci, le visage plein, le ventre rond, lui témoigna ses inquiétudes quant à la bonne tenue de sa grossesse. Eva parut un peu plus tard dans la soirée. L’onction donnée, elle disparut dans la nuit, pestant à l’idée de nouveaux débordements. La file terminée, il s’assura de sa solitude, s’en

retourna s’asseoir. Immobile, il patienta jusqu’à l’arrivée d’un dernier homme. Celui-ci se pressa vers l’intérieur, épousseta ses braies dans un râle, avant de s’installer prestement.

— Pardonnez-moi mon père, pardonnez ma faiblesse, lança Benedict Bolles, l’expression fatiguée.

— Je vous pardonne, mon commandant. Comment allez-vous ce soir ? Mes décoctions remplissent-elles leurs effets ?

— À merveille, je vous remercie.

Le teint cireux, le crâne nu, parcouru d’un cercle de cheveux bruns argentés, Benedict Bolles semblait fixer de ses deux yeux noirs quelques silhouettes invisibles. Il avait quitté sa longue veste militaire. Un épais bandage imbibé de sang et de pommade recouvrait son bras droit. Il tressaillit soudain, puis, deux doigts plaqués contre son pendentif, poursuivit.

— Comment se portent mes gens ?

— Assez mal. Bon nombre de nos concitoyens s’inquiètent au sujet de votre santé. Paco Cursilla, le pauvre garçon, souffre de son étourderie. Beaucoup s’interrogent quant à vos actions futures. Ils doutent, Monsieur, du bon déroulé de l’exode.

— Nous doutons tous, mon père, en ces temps difficiles, répliqua le Commandant d’un sourire exagéré.

Le prêtre décrivit les traits de celui-ci. Son regard terne, épuisé, ses cernes interminables se découvraient à la lueur des cierges. En plus de l’onction commune, tous deux débattaient chaque soir

des avis, des critiques formulés par l'ensemble de la communauté. André Rezar, en indicateur, violait le secret des Ordres.

Il en apprenait tout autant de son interlocuteur.

D'un père négociant et d'une mère Ordanaise, Bénédicte Bolles avait, dans sa jeunesse, veillé à la stricte éducation de ses cinq frères et sœurs. Il avait étudié d'arrache-pied, mais n'enseigna que quelques mois en tant qu'instituteur, surpris par l'engagement des Guerres Vertes. Son patriotisme exacerbé, engraisé quinze années durant, l'avait poussé dans les griffes du carriérisme. Dès lors, il avait gravi les échelons, fut décoré du Saint Trait des Justes puis, en dépit de son statut de roturier, reçut le commandement de la 22<sup>em</sup> capitania. (Source de célébrité, mais véritable scandale pour l'époque) Leader charismatique et respecté, il avait su marquer les esprits de par son approche avant-gardiste, son autorité, et son altruisme. En récompense, l'Unique avait offert femme et enfants à cet éternel célibataire. Un mariage heureux, tout du moins jusqu'à la débâcle de 665, année au cours de laquelle son épouse contracta quelque fièvre inconnue, affection dont elle ne se remit jamais. Ses garçons, grands malabars volontaires et souriants, son honneur, son héritage, avaient tous deux péri récemment.

— Vous avez conscience, je présume, de l'hostilité générale à l'encontre de l'adjoint Galen, reprit le prêtre. « Aussi j'aimerais attirer votre attention sur Nathanaël. Ce soir, il dissimulait ses pensées. Il hésitait, mon commandant. J'ai lu la honte sur son visage, la mise en détention de Galen semblait beaucoup l'affecter.

— Que dites-vous là, mon père, qu'il pourrait tenter quelque chose à son tour ? C'est impossible. Nul n'est aussi fiable que lui.

— Je conçois votre amitié et, à dire vrai, j’apprécie Monsieur Cazan. J’espère me tromper à son sujet. »

André Rezar, au cours de ce dernier entretien, aborda l’état de paranoïa de Julio ainsi que son récent traumatisme. Il répéta les plaintes, décrivit les rires nerveux des sentinelles lorsque celles-ci se présentaient au dispensaire. Les militaires, malgré leur flegme affiché, tenaient à peine debout. Aussi, ils échangèrent au propos d’Emilia, de ses vains espoirs, de sa santé mentale en chute libre. Sous l’insistance du prêtre, le Commandant consentit à la placer sous surveillance, et ce afin de réduire les violences. L’entretien terminé, il ajouta, tout en se redressant :

— Demain, vous présiderez comme juge au procès disciplinaire de Galen Golpear, une affaire importante requiert mon attention. J’attends de vous le recul nécessaire, ainsi que l’application d’une peine adéquate. Considérez votre verdict comme le mien.

Les deux camarades, d’un commun accord, levèrent vers le ciel l’index de leur main droite, en une posture caractéristique. Benedict Bolles baisa le bout de son pendentif.

— Comme il vous plaira, mon commandant.

— Puisse le Créateur veiller sur vous, mon père, conclut ce dernier de son timbre chaleureux. « Puissiez-vous trouver la paix, en ce monde et dans tous les autres.

Bonne nuit, Monsieur Rezar. »

## Chapitre 22

Extérieur

Le terrier

Le 11 Mirene 769 à 06h30

Un vent puissant frappait les monts, s'engouffrant à travers les cavités creusées dans la paroi. Le souffle glacé, refroidi par la roche, parcourut dans un grondement les profondeurs des sous-terrains, jusqu'à lacérer le cuir et le tissu des bottes.

Les fantassins crachaient des ordres sur les habitants qui, la bouche pâteuse, les paupières encore collées, quittaient le confort de leur couverture. Bientôt, les hommes resserrèrent leurs ceintures, les femmes ceignirent leurs habits, s'étirèrent puis, d'un pas lourd, traînant, tous se pressèrent jusqu'aux deux tables érigées non loin. Le déjeuner consistait en trois gorgées d'eau, une demi-miche de pain rassis, ainsi qu'une baie par personne, tout états confondus. Les restes de viande, salée et stockée à l'abri de l'humidité, dormaient dans de petites malles, en vue de véritables pénuries. Le repas terminé, les ragots et bavardages se dissipèrent. Les militaires, placés en rang, s'inclinèrent au passage des adjoints qui, sans tarder, surplombèrent la foule. Julio Tener, la chevelure emmêlée, son sempiternel pourpoint rouge à manches déchirées jeté sur les épaules, retraça les différentes thématiques débattues dans la nuit :



la communauté, en l'état, disposait de ressources limitées. Ainsi, en plus de poursuivre la formation martiale d'Eva Derrocado, la population valide se relayerait désormais dans trois groupes. Le premier, sous l'autorité de Nathanaël Cazan, s'emploierait à la chasse, la pose, et la collecte de denrées alimentaires. Le second, autonome, manierait la hache, tant à des fins de rétablir les réserves de bois qu'à l'édification future de quatre cabanes embusquées. Celles-ci, une fois construites aux confins des massifs, permettraient la surveillance des lieux ainsi que la formation de quelques raids armés. Enfin, sous sa direction toute personnelle, le dernier tiers se consacrerait aux réparations de la barricade, à l'aiguisage des pieux.

Son discours achevé, Julio se redressa, bomba le torse, l'expression solennelle. Son salut militaire sonnait en un écho prononcé lorsqu'il perçut à ses côtés la présence de l'adjointe instructrice. Eva, l'air grave, lui susurra la nouvelle à l'oreille.

Le commandant Bolles avait disparu.

— Que s'est-il passé, par le diable ? Envoyez des hommes, vérifiez les environs ! Et ses quartiers, vous êtes-vous rendu jusqu'à ses quartiers ? Ce n'est pas faute de vous avoir prévenu.

— Sa tente est vide, signala Eva.

— Alors quoi, ma fille ? s'impatienta Julio, sautillant sur place. « Aucune piste ? Rien ?! »

Déléguant les quelques préparatifs nécessaires, le conseil adjoint s'était réuni en catastrophe. Nathanaël, son carquois rempli, son arc pendu en bandoulière, ne laissait paraître aucune émotion. Eva, elle, semblait tout à fait désespérée. Pour finir, le teint pâle,

les bords de sa soutane voletant au grès des courants d'air, André Rezar se tenait en retrait. L'entretien se déroulant tout près de son dispensaire, le prêtre s'était vu tout naturellement convié à la conversation.

— Hier au soir, au moment de l'onction, déclara-t-il, « il m'a chargé personnellement de le remplacer comme juge au procès de Galen. Il prétendait devoir s'absenter. »

— Ah ! Vois-tu, répliqua le comptable.

— Qu'a-t-il dit ? le coupa presque Eva.

— Rien, reprit André d'un sourire froid. « Il n'a rien dit, il était tard et j'ai cru l'affaire tout entendue.

— Le Commandant est on ne peut plus compétent, assura Julio. « Nul besoin de vous tourmenter, mon père. »

Nathanaël retira son bonnet, puis, d'un geste las, décoiffa ses longs cheveux gris. Ses yeux bleu pâle, grand ouverts, arboraient les marques de l'épuisement.

— Non, conclut-il enfin, « bien au contraire. Vous connaissez comme moi le caractère de Benedict. Il n'est pas homme à agir seul, sans tenir conseil ni signaler ses intentions à ses lieutenants. Ce comportement ne lui ressemble pas. »

Les débats se poursuivirent, et l'on décida bientôt, à l'unanimité, de couvrir la disparition du maître des lieux. Julio suggéra d'emblée d'enquêter sur la population civile, d'observer en toute discrétion l'évolution des événements. Nathanaël refusa, puis, amer, proposa d'interroger les sentinelles. « Si Benedict a quitté les grottes, il l'a fait sous le regard des surveillants ». Le comptable, bien que jugeant le stratagème approprié, songea à son impertinence. Il y consentit toutefois.

L'entretien terminé, les trois adjoints s'en retournèrent à leurs activités respectives. Nathanaël lança son expédition, Eva rejoignit son groupe. La jeune femme, le visage froid, son épée fétiche au poing, ferrailait devant civils et militaires. Le Terrier, vaste sous-terrain en forme d'entonnoir, consistait en une réplique épurée du vieux fort. Les murailles, conçues là-bas de larges troncs taillés, laissaient ici leur place à d'insondables parois rocheuses. Au fond, éclairé à la lueur des torches, demeuraient les deux tronçons de la cour principale : les tentes d'un côté, les tables de confections, les tréteaux, les râteliers d'armes d'un autre. Le Fourgon, qui tenait lieu de stockage, croulait sous les coffres ouverts, les malles et les bagages. Un parterre de paille fournissait confort aux animaux, tous près du dispensaire du père Rezar qui, tel un phare dans la nuit, se dressait à l'écart de toute civilisation. Enfin, en aval de la première entrée, reposait une longue étendue de pointes, une structure solide dotée d'une porte à double battant. Julio en remonta l'allée, vérifia les éléments, le maintien et l'angle de la barricade. Les ouvriers l'assistaient dans sa mission.

À midi passé, les habitants rallièrent le fond des grottes. Dressés sur des couvertures humides, les élèves d'Eva partageaient leurs leçons aux chasseurs, qui discutaient de leurs prises avec les bûcherons qui, eux-mêmes, chambraient les travailleurs. Un concert de chuchotement naquit soudain. Le corps adjoint se présentait de nouveau face à la population.

« Est-il souffrant ?! » demanda une voix.

Le comptable sursauta, deux doigts portés d'instinct sur le manche de son couteau. Quelques instants durant, il avait cru percevoir les cris furieux d'une foule en colère. Non. Il ne s'agissait là

que d'un seul homme.

Un ouvrier installé au premier rang.

— Silence, je vous prie, déclara Eva, de son timbre clair et pondéré. « Le Commandant se repose dans ses quartiers. Il m'a chargé de vous transmettre un message : le procès de Galen est ajourné, il se déroulera demain, à l'aube. La remise en fonction de nos installations est la première de nos priorités. À présent, levez-vous. Mon père, procédez, je vous prie. »

L'intéressé se glissa jusqu'à la scène, salua, puis, l'index de sa main droite pointé vers le ciel, entama un cantique. Les trois adjoints, fredonnant, profitèrent de la ferveur ambiante. La petite Maria chantait de sa belle voix d'enfant.

— Les gardes l'ont vue ce matin, avant le lever du jour, chuchota Nathanaël, « Il n'a rien dit quant au motif de son départ. »

— Les imbéciles, répliqua Eva d'un ton sec.

— Ne soit pas trop sévère. Ils n'ont fait qu'obéir aux ordres.

— Oui. Oui, c'est vrai. Pardon. (Elle expira) Tout ceci n'a aucun sens. Les gardes ne s'interrogent-ils pas ?

— Si. C'est pourquoi j'ai pris soin de les tenir au secret. Écoutez, le Commandant ne reparaitra peut-être pas. Nous devons reconnaître cette éventualité. Sans nouvelles de sa part, il nous faudra trancher. La communauté a besoin d'un leader.

L'office terminé, tous s'en retournèrent à leurs travaux respectifs. Les chasseurs et les bûcherons s'en allèrent vers l'extérieur, les invalides s'affairèrent à l'équarrissage ainsi qu'à la conservation des viandes récoltées. Le soleil, visible depuis l'intérieur, dardait de ses rayons les contours de la barricade. Un vent d'été recouvrit le

front dégarni de Julio. « Reconnaître cette éventualité ; trancher », les termes de Nathanaël se répétaient, tournaient, vrillaient dans son esprit. Alors quoi ? On le remplacerait ? Comment, par le diable, son ami, son camarade pouvait-il prononcer ces mots ? Assurément, Monsieur Bolles était introuvable, mais il n'avait pas disparu, les gardes en témoignaient. Certes, il n'avait prévenu personne, mais quand bien même ! Il était le Commandant, l'autorité suprême.

En milieu d'après-midi, le comptable statua à l'idée d'agir seul. Il jugeait ses deux associés dépassés, incapables de déchiffrer comme lui la situation. Il délégua ses tâches puis, la boule au ventre, se rendit d'un pas vif jusqu'à l'extrémité sud du Terrier. « Le Commandant est sauf, sans l'ombre d'un doute », marmonna-t-il tout en zigzaguant entre les tables de confectons, « Il a besoin de moi. » Les violences nocturnes redoublaient. Une poignée de nuisibles grouillait parmi la population, mais qui ? Des civils ? Des militaires ? Les deux ? Cette racaille, docile en plein jour, sévissait dès la nuit tombée. Elle avait arpenté le vieux fort, survécu sur les routes, et parcourait aujourd'hui librement ces grottes. Mais il n'était pas dupe. Non. Pas lui.

— Laissez-nous, susurra-t-il aux deux sentinelles en faction, disposées de part et d'autre de la crevasse.

Sous ses pieds, éclairé à la lueur des torches, le prisonnier arborait un visage effrayant. Ses beaux cheveux blonds, constellés de poussières, de boues, et de graviers, retombaient sur son nez brisé. Il ne portait ni pourpoint ni bottes, affichait un vulgaire torchon pour seul vêtement. Le comptable avança d'un pas. Tout captif, en l'état, devait être traité avec dignité. Les gardes, toutefois, prenaient plaisir à malmener celui-ci.

« Douce justice », songea-t-il d'un sourire carnassier.

— Que voici une odeur bien connue, chanta soudain la voix pure, cristalline, de Galen. « Ne dites rien, laissez-moi jouer. Hum, un zeste d'encre séché ; poussière ; transpiration. Trop facile. Que me vaut l'honneur, Adjoint Tener ? »

Ce dernier retira sa veste, épousseta son pantalon, puis s'établit devant la prison. Celle-ci consistait en un gouffre béant, un puits naturel, adapté à la hauteur de deux hommes.

— Je souhaiterais obtenir votre point de vue, Golpear, connaître le motif exact du soudain revirement de votre comportement. Pardonnez-moi, mais nos lois sont claires, elles supposent l'exil, voire la pendaison dans des cas comme le vôtre. Ne songez pas faire exception de par votre position. Cependant, le Commandant Bolles aimerait comprendre. Il m'a chargé, voyez-vous, de recueillir votre témoignage avant procès, dans la plus stricte intimité. Voici sa proposition : collaborez. Formulez le serment divin avant chacune de vos réponses, et peut-être daignera-t-il intercéder en votre faveur. Qu'en pensez-vous ?

Le silence tomba dès lors, et Galen, au bout de quelques instants, sembla se démener dans sa gêne. Planté à la verticale, il se trouvait pieds et poings liés incapable de s'asseoir ou de se pencher. Une odeur d'urine exhalait le long de la cavité.

— Je ne vous connaissais pas si... (il hésita) pressant, monsieur Tener, je vous en félicite. Aussi j'accepte vos conditions. Posez, je m'engage à vous fournir les réponses que vous recherchez.

— Hernan, pourquoi l'avoir répudié ?

L'acte de foi prononcé, le prisonnier reprit du même ton :

— Mon frère et moi-même avons eu, disons, quelques démêlés au propos de notre avenir parmi vous. Lui, souhaitait-vous quitter, moi, pas. Je vous laisse deviner la suite.

— Où est-il allé ?

— Aucune idée et, à dire vrai, je n'en ai cure. Hernan est tout à fait capable de subvenir seul à ses besoins.

Les deux mercenaires ne s'entendaient point, certes, mais de là à opérer pareille cassure. Fomentaient-ils un putsch ? Les violences, les départs, en effet, dataient de la fuite du cadet. L'incarcération de Galen, toutefois, contestait cette hypothèse. Comment expliquer sa docilité ? Par assurance ? Par forfait ?

Quand bien même, il était condamné.

— Mettons que nous vous libérions sur-le-champ, réitériez-vous si l'occasion se représentait de nouveau ? Gare à vous, ami, vous parlez ici sous serment.

— Mes actions d'hier rejoindraient en tout point celles d'aujourd'hui, Adjoint Tener. Je respecte le Commandant, je le respecte au plus haut point. Croyez-le ou non, mais je n'agis, en mon âme et conscience, qu'en faveur de la communauté. »

Le bien commun ? Vraiment ? Telle était sa justification ? Galen mentait, il mentait devant l'Unique de surcroît. Le comptable, de rage, s'en piqua le contour des lèvres.

— Je ne comprends pas. Que recherchez-vous ?

— Mais la sauvegarde de l'autorité, chanta son interlocuteur. « Regardez la vérité en face. Les violences augmentent. Benedict Bolles est une carcasse. Il refuse la succession. Il promet, promet, mais se complaît dans l'apathie. Eva Derrocado doit reprendre les

rênes. Vous l’avez formé, vous connaissez ses talents. »

Les yeux fixés sur les flammes, Julio ressassait les pourparlers avec Vuelvo, l’attaque de Medellín, les négociations avec Basile, le départ de Luis, de Jair, de Pory. Galen, cependant, poursuivait son élocution. « Le Commandant nous protège », récita tout bas Julio, comme une comptine, « il se compromet tout entier à notre bonheur, il se sacrifie à notre avenir. Galen est fou. Il ne l’a pas connu comme nous. Il ne sait rien. »

Enfin, il se redressa, sa veste couchée sur son épaule.

— Une dernière question, murmura-t-il. « Êtes-vous seul à penser de cette façon ? Ou possédez-vous des émules ? »

C’était là sa principale interrogation, la raison première de sa visite en ces lieux. Galen, d’ici peu, disparaîtrait dans la nature, ou mieux, pendrait la corde au cou, le long de l’écorce d’un arbre. Ses mensonges, ses paroles, ses crimes ne signifiaient rien. Ses idées toutefois, il avait encore tout le loisir de les partager.

— Je l’ignore, admit ce dernier. « Mais j’imagine que non. Les civils ne m’écoutent pas. Quant à vous, militaires, votre honneur et vos foutus serments vous aveuglent. »

L’interrogatoire prit fin, et Julio, perplexe, s’en retourna à ses activités. Il entreprit d’examiner le comportement de ses ouvriers, tendit l’oreille au passage des éclaireurs, sur le terrain d’entraînement, à la table de confection. Le soir même, il s’entretint de nouveau avec ses camarades. « Pourquoi la citer ? » songea-t-il tout en contemplant la silhouette d’Eva. Galen, si belliqueux d’ordinaire, obtempérait sans discuter à tout ordre émis par la jeune femme. « Et

pour quelles raisons ? Par respect ? Par amour ? Et quel rapport avec les violences nocturnes, devant lesquels le conseil adjoint était étrangement impuissant ? »

Il lui semblait déchiffrer un puzzle complexe.

— Demain, nous porterons publiquement la disparition du Commandant, conclut Nathanaël, l'air grave. « Je propose de charger l'un de mes éclaireurs de partir quérir Juan Vuelvo, de solliciter son aide, afin d'anticiper tout risque de débordement. »

Julio Tener s'opposa à cette idée, mais, minoritaire, son avis n'eut aucune incidence. Il se renfrogna, sentant se poser sur lui le regard des deux autres adjoints. Même ici, terrée dans l'ombre et l'humidité des montagnes, la communauté était en danger.



## Chapitre 23

Extérieur

Le terrier

Le 12 Mirene 769 à 06h34

Les torches crépitaient, le vent sifflait, toujours plus féroce, au travers des parois du sous-terrain. Les premières lueurs du jour frappaient l'entrée des grottes, enrobant les pointes acérées, les structures et les troncs taillés de la barricade.

Réunis sous la tutelle des militaires, les habitants bavardaient, dévoraient leur repas avec avidité. Un tonneau en perce fournissait une lampée d'alcool à chacun, et l'on avait servi ce matin un carré de venaison par personne. Une ambiance festive régnait, on chantait ragots et quolibets avec une ferveur toute redoublée. Non loin du fourgon, isolé des clameurs et des rires, demeurait la table du conseil adjoint. Nathanaël, le regard froid, ses cheveux gris cascasant le long de son cou, arborait un carquois complet ainsi que son arc long, serré en bandoulière. Eva, la mine sévère, présidait l'assemblée aux côtés d'André Rezar. Enfin, blanc comme un linge, les sourcils froncés, Julio se dressait tel un arbre esseulé. Il décrivait les traits du visage suturé de Vuelvo, l'allié providentiel. Un second fourgon, en tout point semblable au premier, avait suivi les pas du

vieil estropié, accompagné de dix-huit âmes, dont huit fantassins et quatre cavaliers. Les trois quarts de ses effectifs restants.

— Vous perdez votre temps à chercher des coupables, coassa ce dernier d'un air bourru. « J'ai déjà vu ça pendant mon service, des recrues modèles, des officiers doux comme des agneaux. Mais le soir venu... imaginez la scène sur une légion tout entière. Les cadavres s'entassaient. Les responsables enquêtaient, mais personne ne savait quoi que ce soit. Benedict connaît ce phénomène, c'est pourquoi il rechignait à intervenir. Je vous pensais au courant. »

— Non, il ne nous a rien dit, admit Nathanaël, impassible. « Je n'ai jamais rien vu de tel. Que préconiserez-vous ? »

— Il n'y a rien à faire. Vos gars sont sur les rotules. Vous leur avez promis la paix, la lumière au bout du tunnel. C'est ce qui les maintient toujours en vie. (Il se détourna en direction d'Eva) Vous allez devoir renforcer la garde, surveiller les patrouilles et tenir, tenir jusqu'au retour des beaux jours. Je m'emploierais à vous y aider.

Les rires se poursuivaient en arrière-plan. Une jeune femme, les deux bras levés, dansait debout sur une table de confection. Deux militaires s'affairèrent à l'en extraire.

— Vous prétendez ces violences naturelles ? S'interposa Julio dans un souffle, « vous omettez la disparition du Commandant, le départ d'Hernan, les désertions successives et la félonie de Galen. Ces éléments forment un tout, j'en suis convaincu. »

Nathanaël, Eva ainsi qu'André Rezar, focalisèrent leur attention sur lui. Vuelvo subit une quinte de toux, cracha.

— Là n'est pas le sujet, souffla le prêtre.

— Mon garçon, je comprends vos sentiments, reprit Vuelvo.

« La disparition de Benedict m’affecte tout autant que vous. Mais vous devez réagir rapidement, vous n’avez pas d’autres choix. Pour l’heure, il vous faut signaler son absence, rassurez vos hommes. J’ai déjà tenu mot de la situation aux miens. Ils confirmeront votre version des faits. Vous vous sentez d’attaque ? »

— Bien entendu ! rétorqua le comptable.

L’ensemble de la tablée rompit formation. Eva, muette, affichait à présent des traits tirés, André son sourire froid, Nathanaël, son masque d’impassibilité. Il échangeait avec Vuelvo au propos de la répartition des troupes. Ce dernier portait un pantalon bleu-gris, un blouson rouge vif, ainsi qu’un poignard attaché du côté gauche de sa ceinture. Sa manche droite, inoccupée, était nouée autour de son moignon. Julio se rapprocha d’un pas feutré, l’interpellant :

— Messieurs, s’ils vous plaît.

— Plus tard mon ami, le repoussa Nathanaël.

Les derniers échanges terminés, Eva se présenta devant la silhouette arquée de Vuelvo, et s’agenouilla, tremblante.

— Que l’Unique vous honore, déclara-t-elle sous l’émotion, « Vous êtes venu sans délai, sans condition, et ce malgré vos désaccords avec le Commandant. En outre, vous avez dépêché la majeure partie des vôtres. Merci, merci pour tout ce que vous faites. »

— Mais relevez donc la tête, ma fille, le vieux fort se tient tout seul ! se renfrogna son interlocuteur. « Gardez-vous de courber l’échine devant vos alliés fidèles. Condamner plutôt l’attitude des couards. Quand je pense à ce fils de pute de Galen, et Tomas, Adam et Jessy, qu’ils reviennent un peu traîner par ici, ces trois-là, qu’ils essaient, par le diable, que je cajole leurs cadavres ! »

On annonça la tenue d'un discours, et les habitants, dégustant les restes des célébrations, accueillirent les responsables d'une ovation. Ceux-ci se pressèrent l'un derrière l'autre. Julio, qui fermait la marche, s'avança sous le regard de ses camarades.

La population restante se divisait en trois catégories, au centre, en une nuée désordonnée, les civils trinquaient dans des bocks en terre cuite, les hommes, les femmes souriaient, chuchotaient le nom du Commandant. La petite Maria sautillait de groupe en groupe. Tout autour se dressaient les carrures fières, quelque peu rabougries des combattants des deux bataillons. Les uns, affublés de chemises de corps salies, de haillons, de gilets rouge vif et de bonnets assortis, surveillaient d'un air las leurs concitoyens, d'autres parlementaient avec eux, enfin, en une cellule isolée, les gens de Vuelvo discutaient à voix basse. Le comptable jeta un coup d'œil appuyé en direction d'Eva. Il lui sembla surprendre un sourire satisfait.

— Messieurs, mesdames, entonna-t-il de son timbre métallique, « Nous nous présentons à vous ce matin, afin de clarifier ensemble la situation. Saluons tout d'abord la présence de notre allié. Il nous apporte, en plus de leur soutien, un surplus de vivres, de remèdes et d'équipements. Levons nos verres en leur honneur ! »

Seconde ovation, cette fois-ci destinée à Vuelvo, qui se contenta d'opiner du chef. Il reprit.

— Leur arrivée ayant eu lieu dans la nuit, nous débattons tout à l'heure de vos nouvelles attributions. Un conseil exceptionnel sera formé à cet effet durant la matinée. En outre, nos effectifs grandissent, notre puissance ouvrière est décuplée. Je vous entends Messieurs, je vous entends et j'aborde le sujet dans l'instant. Écoutez, euh, voilà, excusez-moi. (Il déglutit, se redressa, bomba le torse,

avant d’ajouter) Le Commandant Bolles est... Il a...

Il inspira, soudain figé dans son éloquution. Son texte, il le connaissait par cœur, jusqu’à la moindre intonation. Les mots, toutefois, se tordaient dans sa gorge. Le peuple patientait, solennel. Il se remémora la vue de Nathanaël, les traits déjà tendus d’Eva, alors que les dernières lueurs du crépuscule se retiraient sous leurs pieds. Ses longs cheveux auburn, attachés dans son dos, brillaient sous la lumière des torches. « Accordons-nous sur la version suivante. Il est parti. Il a disparu au petit matin, en vue de rencontrer l’envoyé de Vuelvo. » Le vieil estropié les assistait à présent. Il acceptait cette fable, cette imposture.

Pire encore, il y participait.

— Je... Je ne peux pas, murmura-t-il enfin. « Non. »

La main moite, crispée de Nathanaël se posa sur son épaule. Il se retourna, s’écarta d’un bond au passage de l’éclaireur en chef.

— Pardonnez-le, susurra celui-ci, « Il nous est difficile de vous entretenir avec ménagement des dernières nouvelles. Aussi, j’irais droit au but. Le Commandant Bolles est porté disparu. »

Les habitants, d’abord, encaissèrent l’information, mais progressivement apparut une vague de murmures, de bavardages, de plaintes, de désespoir. Les premiers rangs se redressèrent. Les uns mâchonnaient leur lèvre inférieure. D’autres, ébranlés, demeuraient stoïques. D’autres encore commençaient à se montrer violents. Une jeune femme aux cheveux blonds, affublée de guenille et d’une jupe en lambeaux, déversa soudain à plein poumon un torrent de paroles hystériques. Elle citait le nom de Pory, de Jair et d’Hiram, elle trituirait ses vêtements, repoussait des ombres puis, se précipitant au contact de ses compatriotes, commandait à l’Unique de la laisser en

paix. Julio reconnut celle-ci comme l'amante de Jair Salaa, le regretté Meneur du Bataillon des éclaireurs, une ouvrière modèle, la victime attirée des soulèvements nocturnes.

Il n'aurait su la nommer, toutefois.

— Calmez-vous, Madame, aboyaient les surveillants.

L'intéressée, à cet instant, jeta un regard noir à Maria, alors recroquevillé dans un coin. La petite fille pleurait, la jeune femme, les lèvres pincées, se lança à sa poursuite.

— Ça aurait dû être toi ! S'époumonait-elle, « Rendez-les-moi, par pitié, RENDEZ-MOI MES GARÇONS ! »

Les militaires s'appêtant à employer la force, André Rezar s'interposa et, par un bête effroi populaire, se vit piétiné par la foule. En fin de compte, l'insurgée fut encerclée, maîtrisée et guidée jusqu'au dispensaire. Le prêtre suivit, couché sur une civière. Le calme revenu, imposé, Nathanaël reprit la parole.

— Silence, silence, je vous prie, rugit-il par-dessus la cohue. « Écoutez-moi, écoutez-moi bien attentivement : hier, peu de temps avant l'aube, le Commandant Bolles a quitté ces grottes afin de rencontrer l'émissaire de Vuelvo. Il a souhaité sortir seul, sans escorte, de façon à s'assurer de notre sécurité. Or, cette affaire était connue de nous trois, ainsi que d'André Rezar, préposé en premier lieu comme juge au procès disciplinaire de l'adjoint Galen. J'ai moi-même consenti à garantir de sa présence en ces lieux, et ce afin de ne pas vous inquiéter outre mesure. »

Un militaire, parmi la masse, demanda à prendre la parole.

— Pardonnez-moi, adjoint Cazan. Mais cet émissaire, le Commandant l'a rencontré ?

— Oui, affirma Vuelvo dans une nouvelle quinte de toux. «Oui. Il est le dernier à l’avoir vu. (Il se détourna, pointa en direction de l’intéressé) Dis-leur, Tito. »

— J’ai rejoint Monsieur Bolles quelques minutes avant l’aurore, mentit celui-ci. « Il m’a chargé de confirmer votre position et de transmettre ses remerciements. L’entretien n’a pas duré longtemps. Nous nous sommes séparés aux premiers rayons du jour. »

Une vague rumeur naquit parmi les hommes. Des exclamations, des échanges s’élevaient à mesure des paroles prononcées. S’avança alors aux yeux de tous la silhouette élancée, au visage fin, à la chevelure auburn d’Eva. Se tenant à la droite de Nathanaël, celle-ci porta une main dans la poche de son blouson, en retira un pendentif qu’elle ceignit sans tarder autour de son cou. Julio, estomaqué, reconnut le Saint Trait des Justes.

Le médaillon du Commandant.

— Par la présente et en vue des circonstances, annonçait cependant l’éclaireur en chef à la foule, « je vous informe que nous avons voté hier au soir. L’autorité, jusqu’au retour du Commandant Bolles, est accordée à Eva Derrocado ! »

Par le diable ! fulmina-t-il en son for intérieur. Monsieur Bolles ne quittait jamais la décoration. Eva ne pouvait disposer d’une telle relique, à moins, peut-être, qu’elle ne l’eût arrachée de sa dépouille. Le comptable frissonna à cette pensée. Non, songea-t-il soudain, non, impossible. Eva demeurerait un élément fidèle, une amie, une parente presque. On ne connaît jamais vraiment ses proches. Galen le traître l’avait citée. Cela, c’était un fait.

— Hommes, femmes et enfants de tout horizon, de toute culture, clama la régente, « je jure devant vous, devant l’Unique, de

m'attacher corps et âme à votre bien-être. Vous le savez, je considère le Commandant comme mon propre père, et c'est avec un grand honneur que j'occuperais ses fonctions en son absence. Je vous promets la justice, je vous promets de fouiller chaque recoin des bois, d'infiltrer les villes, d'en forcer les portes jusqu'à retrouver sa trace. Il nous reviendra, j'y sacrifierai ma vie si nécessaire. »

Le peuple, en réponse, poussa un hurra surjoué. Aux sanglots succédèrent les acclamations. Les adjoints applaudissaient, s'agenouillaient, puis récitaient à tour de rôle le serment solennel.

La première prière du jour, en l'absence d'André Rezar, se déroula sous la tutelle de Nathanaël.

Le vent soufflait, soufflait, toujours plus cruel. La bise lacérait ses joues, s'engouffrait à travers les fentes de sa chemise, le long de son pourpoint rouge à manches déchirés.

Julio marchait, une torche à la main, sous le ciel étoilé.

Il emprunta un premier sentier, dévala une butte, retourna sur ses pas. Un vieil arbre mort se dressait au niveau du carrefour. Le groupe était en danger, en grand danger. Le départ d'Hernan, l'attentat de Galen, les violences, la disparition, les votes et les décisions rapides, le Saint Trait des Justes pendu autour de son cou, tout concordait. Eva visait la place de Commandant, elle avait fomenté tout ceci depuis le début. Pour preuve, elle avait gracié Galen dès lors qu'eut été prononcé le serment solennel, et malgré la fureur populaire, malgré la désapprobation de Nathanaël, de Vuelvo et de lui-même, elle campait sur ses positions. « Je n'admettrais pas, en ces temps de crise, la perte d'un guerrier de cet acabit », avait-elle

déclaré dans la matinée, au cours de leur première entrevue. « Galen sera déchu de ses fonctions, puis placé sous surveillance », sous sa surveillance à elle, bien sûr. Eva ; Galen, deux éléments extérieurs à la 22em capitania, des alliés naturels, des collaborateurs, cela tombait sous le sens à présent. Mais personne ne l'écoutait. Non, personne. Bien qu'outré par le choix de la jeune femme, Nathanaël refusait d'admettre la vérité, Vuelvo le croyait fou, André Rezar adoptait le parti d'Eva, quant à Galen, il se pavanait, l'arme à la ceinture, le verbe acéré. « Mes respects, adjoint Tener, avait-il chanté dès son retour, de sa voix claire et cristalline. »

JAMAIS ! pesta le comptable entre ses dents. Jamais il n'abandonnera la communauté. Il avait subtilisé des vivres dans la réserve, quelques pommades, ainsi qu'un sabre parmi les râteliers. Lui le ramènerait. Il retrouverait le Commandant Bolles, le soignerait, l'escorterait jusqu'au camp. Les traîtres paieraient.

Un sifflement aigu, soudain, tonna à travers la nuit.

Julio tituba sous l'impact, s'accrocha au tronc du vieil arbre, s'effondra sur le dos. Les étoiles brillaient. La chaleur du sang recouvrait ses lèvres, imbibait ses vêtements. Le fracas de l'acier s'en suivit. Les assaillants se pressaient dans sa direction. Leur chef, une créature à la peau vert pâle, au crâne lisse, apparut à la lueur vacillante de sa torche abandonnée.

Elle l'examina de la tête aux pieds.

— Gaan, Aanskir, Kakreen, grogna-t-elle soudain en direction des étoiles, qui disparurent sur-le-champ, masquées par les torses nus de deux malabars à la carrure inhumaine. »

« Pardon », coassa Julio Tener, alors qu'on l'interrogeaient,

qu'on lui brisait les os. « Pardon, mon Commandant, de n'avoir su protéger celles et ceux pour qui vous avez tant sacrifié. Mon incompetence est une honte à votre service ».

Il ne plierait pas toutefois. Non. Jamais.



## Chapitre 24

Extérieur

Le terrier

Le 12 Mirene 769 à 23h36

Les sentinelles veillaient. Les habitants dormaient à poings fermés. Le teint clair, les cheveux longs, cuivrés, Maria s’abîmaient à contempler les stalactites, les bas-reliefs et les arabesques se succédant au plafond. Elle rêvait d’histoire de chevalier. Soudain, elle tendit l’oreille, s’emmitoufla dans ses couvertures.

Était-ce le vent ?

— Force, force, force, la demeure du capitaine, brise, brise, brise, le cou des hommes et des vieillards. Croque, croque, croque, en tout point la virginité. Qu’aucun, au ciel, ne puisse les reconnaître !

Non. Le vent ne soufflait pas de cette façon.

— Force, force, force le petit gîte de l’habitant, brûle, brûle, brûle, les corps de ceux qui t’ont fâché. Qu’aucun, au ciel, ne puisse les reconnaître.

Elle se leva.

— Force, force, force, la demeure du capitaine, brise, brise, brise, le cou des hommes et des vieillards. Croque, croque, croque, en tout point la virginité. Qu’aucun, au ciel, ne puisse les reconnaître ! (Pause) Force, force, force le petit gîte de l’habitant, brûle, brûle, brûle, les corps de ceux qui t’ont fâché. Qu’aucun, au ciel, ne puisse les reconnaître ! Force, force, force, la meunière...

— ON NOUS ATTAQUE ! ON NOUS ATTAQUE !



\*

Hommes et femmes bondirent hors de leurs couches, se rassemblèrent sous les ordres des militaires. En amont brillait un trait lumineux continu. Un défilé de silhouettes monstrueuses chantait à tue-tête un hymne infernal.

Les rires enjoués, le fracas de l’acier frappé en cadence, le tout, à présent, produisait un vacarme assourdissant. Le gros des forces de la communauté, à savoir une dizaine d’âmes, se dirigeait vers l’entrée principale. Nathanaël, entouré de ses deux lévriers, marmonnait un cantique sous le regard de Galen. Celui-ci arborait son sempiternel pourpoint noir à manches tailladées, son bonnet rouge vif, un petit écu ainsi que sa lance de prédilection. Un mélange de pommade et d’alcool recouvrait son nez brisé. Enfin, équipée d’une simple épée, Eva distribuait des ordres en première ligne. « Julio ne répond pas. Et qui ? Qui, par le diable, a connaissance de l’emplacement du Terrier ? »

— Formez vos binômes ! Préparez-vous ! s’époumonait-elle.  
« Ne les laissez pas approcher ! »

Les choristes se scindèrent en équipes de deux, de trois, ou de quatre. Ainsi disposée de part et d’autre de la barrière, la lumière produite traçait des ombres portées le long de la paroi rocheuse. Le chant des intrus cessa, la régente, surprise, perçut les pleurs d’un enfant. On traînait quelqu’un dans la nuit. Un impact sonna, suivi d’un souffle, du bris du bois qu’on écrase. Mais la jeune femme n’y prêta aucune attention.

Devant eux gisaient, grandes ouvertes, les portes de la barricade, les cadavres de deux sentinelles cloués sur ses battants.

Une cellule d'individus accoutrés de vieux vêtements pourris, de haillons, de guenilles et de simples culottes rapiécées les attendait sur la voie. Ils affichaient à leurs ceintures des poignards, des marteaux, des hachoirs, des serpes de paysan. Au premier rang, un escogriffe au crâne nu, atteint d'un léger strabisme, contraignait les mouvements d'un garçon de dix à douze ans, recouvert de bleus, de cicatrices et d'hématomes.

Il s'agissait de Luis l'orphelin.

— P...Pitié, pleurait-il à chaudes larmes. « Aidez-moi ! »

— Tais-toi ! piailla son ravisseur. (Il se détourna en direction d'Eva) « Donnez-nous Benedict Bolles. Appelez-le, sans quoi je raccourcis ce p'tit gars d'une tête ! »

Trois des archers encochèrent une flèche sous la direction de Nathanaël qui, d'un geste, positionna ses deux lévriers. Galen s'avança au-devant de la foule, adopta son habituelle posture de combat. Luis se tortillait, sanglotait, implorait.

— Vous appartenez au groupe de Basile, cracha la régente. « Où est-il ? Qu'est ce que vous faites ici ? »

Mais déjà tonnait dans son dos un cri terrible. Elle écarquilla les yeux puis, attentive, distingua à travers l'obscurité le tintement de l'acier, les appels aux armes, les lamentations.

L'escogriffe, le sourire aux lèvres, les paupières mi-closes, s'empara de son couteau. Il laboura le torse du garçon, le propulsa d'une botte en direction du groupe. Les projectiles sifflèrent, les chiens, ventre à terre, se jetèrent à corps perdu dans la mêlée. Une lame frappa. Eva, se dépêtrant du corps de l'enfant, évita d'un cheveu un coup d'estoc. Elle se redressa, bloqua un second assaut, pivota et, animée soudain d'une célérité stupéfiante, riposta. L'esco-

griffe s’effondra en hurlant, tenant des deux mains les restes de son propre nez. Ici et là ferraillaient les hommes des deux bataillons. Nathanaël arma son arc. Galen bondit en avant, pulvérisa de son bouclier le visage d’un premier assaillant, transperça d’un pas chassé le jarret d’un second. Un troisième tentait de profiter de l’ouverture produite lorsque l’ex-adjoint, de sa main libre, le repoussa d’une ruade avant de l’embrocher à son tour.

Il semblait danser.

— Resserrez les rangs, pesta Nathanaël tout en terrassant d’un trait son plus proche adversaire. « Tenez vos positions ! Tenez vos positions ! » L’hymne reprenait en arrière-plan. « Force, force, force le petit gîte de l’habitant, brûle, brûle, brûle, les corps de ceux qui t’ont fâché. Qu’aucun, au ciel, ne puisse les reconnaître ! »

La bise soufflait, lacérait ses joues, sa chemise de corps, son pantalon de chanvre. L’odeur du sang remontait dans ses narines. Elle contempla alors une ombre gigantesque, un colosse au regard vide, affublé d’un arc, d’un carquois et des restes d’un manteau militaire. Une couronne d’épines, enchâssée de bijoux, de camelotes en tout genre, brillait dans son dos. Le nouveau venu se fraya un chemin à travers la foule. « Non », songea-t-elle, interdite.

— MANCRO, rugit-elle, « MANCRO ! »

Il était trop tard cependant. La créature, en une charge endiablée, étendit tel un bras son énorme cou. Elle jeta son dévolu sur un fantassin isolé, perfora le cuir des protections, épousa la chair avec une facilité déconcertante. Le malheureux abattit son épée, brailla, gesticula. Sans succès. Il tenta par deux fois de s’extraire de ses mâchoires, fut soulevé, fracassé contre la pierre, avant de reposer, inerte, contre le sol froid. Son agonie, exhibée tout du long,

avait recouvert ses camarades d'une pluie écarlate. La peur, à cet instant, resserra les cœurs, les militaires se repliaient. Or, Eva apparut aux pieds du Mancro. Ce dernier, surpris, se mit en garde. La lame chanta, entama la peau dans un raclement, le long de ces deux avant-bras dressés en barrage. L'attaque ne produisit qu'une vague éraflure. Aussi la bête, hystérique, chargea la jeune femme qui s'élança en avant puis, accroupie, évita la mâchoire meurtrière. Elle se redressa, pivota sur elle-même, avant d'asséner une botte dans le dos voûté de l'abomination.

Elle expira tout son saoul.

Les râles, les suppliques, bourdonnaient dans ses oreilles. Le Mancro, ses deux pupilles noires fixées sur sa personne, amorçait une nouvelle offensive lorsque l'empenne d'une flèche se ficha en travers de son armure naturelle. Il avança d'un pas, poussa un hurlement terrifiant à la vue de Galen. L'ex-adjoint, l'arc à la main, piétinait le cadavre d'un opposant. D'un geste, il ôta de son carquois un projectile, l'encocha, répéta l'opération. La créature recula, protégeant ses yeux et la longueur de sa nuque. Son étui épuisé, Galen se délesta de son arc, retira la pointe de sa lance du corps de sa victime avant de se jeter au-devant de la bête. Le massacre se poursuivait.

— Filez, Madame. Votre place, en ce genre de situation, est au commandement. Je me charge de lui.

La régente opina du chef, puis se replia. Un contrebandier entreprit de lui porter un coup de taille. Elle l'esquiva, l'égorgea d'un geste. Un second, qui s'approchait à pas feutrés, se vit percer tel un tonnelet. Haletante, la peau recouverte de boue, de viscères, elle rallia la queue du détachement armée. Son cerveau compilait les informations obtenues jusqu'ici.

Elle avait suivi les conseils de Vuelvo, étouffant toute exaction nocturne au détriment de la sécurité extérieure. Une erreur lamentable. Quelqu'un les avait trahis, les hommes de Basile stationnaient ici bien avant le début des hostilités. Ils avaient consciencieusement assassiné les sentinelles, pratiqué une ou deux percées dans la barricade. Cette mise en scène macabre, les chants, les torches et l'exécution sommaire du pauvre Luis visaient à les diviser. Une seconde équipe, celle dirigée par Basile, les prendrait sous peu à revers. Ainsi, ils périraient sous l'étau.

Eva, le Saint Trait des Justes pendu autour de son cou, contempla le champ de bataille : un balai d'étoiles flamboyantes, de comètes ponctuées de cris sauvages, de grognements, de rires enjoués se produisait en deux points des sous-terrains. Le timbre grave et profond de Vuelvo se profilait en un écho. Le vieux vétérán pestait, toussait, renâclait. Il rassemblait ses gens. Elle songea à Basile, à sa présence, son mobile. Il recherchait la vengeance, c'était un fait. Mais comment, comment avait-il procédé ? Une liste de noms s'imposa dès lors : ceux de Jair, de Poryduro, d'Isaï, de Damian, d'Hernan. Si tout les membre de la communauté connaissait l'existence du Terrier, bien peu, en définitive, étaient en mesure de le placer sur une carte. Parmi eux : le Commandant bien sûr, ainsi que les adjoints et les Meneurs. Jair témoignait d'une fidélité sans failles, à la limite du fanatisme. Il aurait préféré se suicider plutôt que de trahir son serment. Non. Son attention se portait sur Hernan. Hernan le lâche, le déserteur, le frère cadet de Galen. Lui pourrait tout à fait troquer ses secrets sous la torture.

Elle se détendit.

Julio était introuvable. Basile parviendrait bientôt à les encercler. Ce dernier, toutefois, ne disposait à ce jour que de piètres

effectifs. Ne demeurait ici, à l'exception du Mancro, qu'une simple avant-garde : des meurtriers, des violeurs, des proxénètes qui, à défaut d'obtenir de bons résultats individuels, s'imposaient par le nombre. De véritables professionnelles constitueraient à coup sûr la seconde frappe. Basile était un asocial, un partenaire ingrat dont nul ne souhaitait la compagnie.

Au moins attaquait-il seul, de sa propre initiative.

Pratiquant une ouverture à travers les lignes adverses, Eva échafauda une stratégie. « Basile est faible en terrain découvert. C'est pourquoi il a contourné nos défenses. En ce cas... »

Assistant de ses talents ses quelques alliés, Eva commanda aux archers de rechercher, puis de concentrer leur effort sur l'homme-murène. Ladite manœuvre se révéla parfaitement inutile. Galen, en effet, reparut à la lumière des torches, badigeonné d'un sang noir et visqueux. Il arborait une cuisante estafilade en travers du visage. Celle-ci, partant de son cuir chevelu jusqu'au bas de sa pommette gauche, avait emporté son œil et la partie supérieure de son oreille. Sa lance fétiche, brisée, reposait dans chacune de ses mains. Il cracha, avant de déclarer dans un sourire :

— Il ne m'a pas raté, le bougre.

Le plan d'attaque fut proclamé de bouches à oreilles. Les militaires consentirent non sans difficulté à se séparer en deux équipes. La première, constitué de Nathanaël ainsi que de trois solides recrues du bataillon armé, tiendrait la barricade. La seconde, composée de cinq personnes, se replierait sous la direction d'Eva et de Galen. Ceux-ci se délesteraient des torches, longeraient la paroi,

en direction du groupe de Vuelvo. L'idée consistait à surprendre l'ennemi, à démolir ses flancs, sans lui laisser le loisir de riposter. Se sachant perdues, les forces de Basile se disperseraient, il ne resterait plus qu'à les cueillir, à les achever. La victoire leur reviendrait. En cas d'échec, ils seraient massacrés.

Nathanaël ne survivrait pas longtemps.

— LA NUIT TOMBE ! claironna la régente, ferraillant aux côtés de Galen. « LA NUIT TOMBE, MES FRÈRES ! »

Un à un, les flambeaux échouèrent sur le sol. Les troupes adverses, d'un geste tacite, ruèrent dans un élan redoutable. Les flèches, les pierres, frappèrent les pavois. Nathanaël exécutait à tour de bras, déclamait des ordres, envoyait ses chiens en renfort. La régente, cependant, guidait ses équipiers en direction du camp. Ils trottaient, se pressaient vers l'objectif. Basile ne venait pas.

L'obscurité les encerclait. La lumière leur brûlait la rétine. Les carreaux sifflaient, le chant se poursuivait dans leur dos. « Force, force, force, la demeure du capitaine, brise, brise, brise, le cou des hommes et des vieillards. » Aucun signe de Basile.

Après une éternité à errer dans les ténèbres, ils débouchèrent enfin sur le camp. Les fantassins commandés par Vuelvo guerroyaient en rang serré. Les chevaux hennissaient. Les civils et les estropiés s'éparpillaient dans la confusion. Le second groupe ennemi, une douzaine d'hommes équipés d'armures en cuir bouillies, de boucliers, de casques, chantait, courrait, saccageait à perte de vue. Les uns molestaient du pied les malheureux incapables de se lever. D'autres ricanaient, raclaient de vieilles épées, des masses, des couteaux, des matraques contre la roche. D'autres encore s'organi-

saient autour des femmes. Au centre de l'attention progressait un quarantenaire à la carrure fine, affublé d'une veste ouverte, de divers colliers ainsi que d'un pantalon gris. Un tatouage symbolisant l'aspic enserrait sa gorge. Basile se stoppa net, grinça des dents en direction de l'assistance :

— Tu m'entends, foutu renard ?! Sors de ta cachette, par le diable. Viens m'affronter ! Tu n'es pas un couard que je sache.

Le locuteur, bondissant, fourragea à travers les couvertures, dont il retira une jeune fille affublée de haillons. Cette dernière piaffait, hurlait, suppliait lorsque celui-ci reprit la parole.

— Tu refuses ? Très bien. Madame paiera les pots cassés.

Le scintillement d'une lame survint. Eva, profitant de l'ouverture affichée, trancha à travers le chef ennemi. Celui-ci, d'un réflexe instinctif, évita de peu un coup mortel. Il recula, pivota sur lui-même, se délesta de sa victime, avant de faire tinter la serpe attachée à sa ceinture. Les chants, les rires enjoués, les supplications tonnaient aux alentours.

— CHARGEZ, rugit la régente, alors que se profilait derrière elle les membres de son maigre bataillon.

Les rangs ennemis, surpris par ce soudain déchaînement, rompirent la formation. Eva terrassa à elle seule deux de ses opposants tandis que Galen, égorgeant d'une estocade son adversaire principal, fendit le crâne de son plus proche voisin. Sa blessure à la tête saignait abondamment. Bientôt, Vuelvo et les siens rejoignirent la mêlée. Ceux-ci arboraient des masses, des piques et des protections de bonne facture. Basile, le bras droit ensanglanté, reçut un violent uppercut, qui le poussa à se replier derechef.

Il se redressa, renfrogné.

— DISPERSION, brailla-t-il à s'en déchirer les poumons, « La mission est un succès. Je répète : la mission est un succès. »

Tous, parmi les habitants, laissèrent échapper un hurra. Les fidèles, se saisissant au passage de leurs blessés, formèrent autour de leur leader un halo lumineux. Ils s'en retournaient alors qu'Eva, immobile, commandait une nouvelle charge.

— ACHEVEZ-LES, scandait-elle, troublé de par les paroles prononcées. « Achevez-les, ils ne doivent pas s'enfuir ! »

Déjà, les combats reprenaient. Les fantassins s'élançaient la torche à la main, les civils accouraient auprès des mourants, des infirmes. Ils quémandaient des soins, des pommades. La régente ne les écoutait pas. « Ils reviendront. Dès lors que leurs plaies seront bandées, que leur stratégie sera révisée ! Chacun d'entre eux, à présent, dispose de nos coordonnées. »

— Occupez-vous des blessés, lâcha-t-elle en direction de Vuelvo. « Confiez-moi vos hommes. Galen, avec moi. »

— Comptez sur moi, Madame.

Crac.

Le tonnerre frappa dès lors, la lumière de la lune, portée jusqu'à présent depuis l'entrée principale, disparut dans un genre d'éboulement. Les habitants encore valides, les militaires restés en arrière-garde se massèrent afin d'observer l'événement.

— QUE SIGNIFIE TOUT CECI ? s'insurgeait Basile, qui, de toute évidence, ferrailait malgré ses blessures. « Hey ! c'est trop

tôt, mon équipe et moi nous nous trouvons toujours à l'intérieur.  
OUVREZ ! OUVREZ PAR LE DIABLE ! »

Les langues d'un feu gigantesque surgirent dans la nuit, aux côtés des nombreux flambeaux tenus de vives mains. Le monticule brûlaient sous les yeux des témoins.

Ils étaient piégé.



## Chapitre 25

### Extérieur

### Le terrier

Le 12 Mirene 769 à 23h49

L'écorce des troncs et des rameaux s'écaillaient au contact des flammes. Une épaisse fumée grise remontait le long des parois, se déversant inexorablement à travers les sous-terrains.

Les chants avaient cessé.

À la lueur du brasier se pressait un défilé de silhouettes hétéroclites : au premier rang, affublées de haillons, de guenilles et de chemises de corps salies, les premières soutenaient du mieux les blessées. Une demi-douzaine de soudards, comme recroquevillés, trépignaient en arrière-garde. Ils arboraient des armures de cuir bouilli, des rondaches, des casques, de vieilles épées et des matraques. Parmi eux, un quarantenaire au bras droit sanguinolent, au long tatouage figurant l'aspic, déclara d'une voix grinçante.

— Un pourparler ! Je requiers un pourparler !

Devant lui, à la tête d'une dizaine d'hommes, Eva se dressait aux côtés de Galen. Ce dernier, le visage marqué d'une cuisante estafilade, n'en affichait pas moins un sourire narquois. La régente, impassible, leva deux doigts vers le ciel. Les archers postés dans son dos encochèrent une flèche. L'assistance retenu son souffle.

— Qui sont ces gens avec qui tu t’entends si bien ? Combien sont-ils ? Parle, et je consentirai à t’achever dignement.

Le silence tomba dès lors, perturbé seulement par le souffle du vent, par le crépitement du feu. Eva songeait. Basile disposait encore de l’atout numérique. Il pouvait tout à fait entreprendre une charge suicide, un ultime cadeau offert à son ennemi juré. Il n’en ferait rien toutefois. Celui-ci, malgré ses vices et ses coutumes, apportait une attention toute particulière à la vie des siens. Il préférait toujours le repli à l’acharnement.

Elle avait appris à le connaître au fil du temps, au cours des deux dernières années de conflit ouvert. Elle l’exécrait de tout son cœur, mais, sans savoir pourquoi, ne l’en respectait pas moins.

— P... Petite garce, cracha Basile. « Ces gars-là, dehors, ces fils de putes, ce sont des pros. Leur chef vous traque depuis plus d’une semaine, il s’est farci vos éclaireurs, en a tiré tout un tas d’infos, comme la position de ces grottes. Il vous veut mort, tous, sans exception. Jurez sur votre dieu, escortez-moi jusqu’à Benedict. Vous sortirez pas d’ici vivant ! Pas sans mon aide. »

La régente ne pipait mot. Les militaires le tenaient en joue.

Au bout du compte, le meneur ennemi s’avança à travers la foule. Il détacha de sa main valide les sangles de sa ceinture, retira les poignards cachés dans ses bottes, avant de déposer ses deux serpes, bien en évidence. Ceci fait, il se redressa.

— Vous avez gagné. Je me rends, mais sous condition. Hâtons-nous, il ne restera pas...

Un impact tonna soudain. Un projectile d’un blanc laiteux, translucide, apparut en travers du sol. Basile s’effondra avec fracas,

l'arrière du crâne défoncé. Les soudards, maculés du sang de leur leader, rugirent de concert avant de rompre la formation.

Une pluie diaphane perça à travers l'incendie.

Les flèches sifflaient, les boucliers se fracturaient sous la puissance des carreaux. Un fantassin jura à la droite d'Eva, un autre, dans un déluge de chair et d'os, bascula sur le dos. Les ordres, les cris tonnaient dans toutes les directions, jusqu'au repli complet des deux compagnies.

— NE PRENEZ QUE LE STRICT NÉCESSAIRE !

Le père Rezar, appuyé sur ses béquilles, clopinait entre les couvertures. Il barbouillait en vitesse des pommades, bandait, suturait les plaies des mutilés. Les hommes, les femmes encore valides désossaient les deux fourgons afin de former des brancards. D'autres charriaient leurs camarades, filaient à travers le camp, en un vacarme abominable. Enfin, parkés non loin, se massaient les derniers vestiges du groupe de Basile.

Ceux-ci, une dizaine d'âmes, s'organisaient sous le regard de Vuelvo et d'Eva.

— Quelle est la situation ?

— Nous avons subi de lourdes pertes, coassa le vieil estropié, « Sur dix-neuf engagés, cinq ont péri durant les combats. Huit ont sévèrement dégustés. Coté civil, nous déplorons la disparition de Julio Tener, ainsi que deux décès pour autant de blessés graves. Nos chevaux, nos vaches, ont été égorgés dès le début des hostilités. L'embuscade, selon les dires de ces messieurs, ne visait qu'à nous affaiblir sur le plan militaire. »

La régente, sur ces entrefaites, s’immisça entre le père Rezar et deux de ses compatriotes. Ceux-ci, le visage piqué de cloques, d’entailles et d’ecchymoses, réclamaient l’appui du prêtre. Elle leur intima tout d’abord de se calmer, puis, observant son échec, leur ordonna de reculer. Bien des militaires revendiquaient la primauté des soins, bien des civils, se sachant en supériorité numérique, en exigeaient tout autant. Certains proposaient à demi-mot d’abandonner les blessés, d’autres, furieux, réclamaient à grands cris la mise à mort des hommes de Basile.

Les plafonds, petit à petit, se drapaient d’un manteau gris, opaque. Chaque seconde comptait.

— RASSEMBLEMENT ! tempêtait cependant la voix de Galen.  
« RASSEMBLEMENT ! NOUS PARTONS ! »

Parmi l’ensemble des galeries, des grottes percées à travers la montagne, le Terrier figurait une formation tout à fait singulière. Sa première entrée, façonnée en forme d’entonnoir, facilitait la construction d’une barricade. La seconde, fin sillon creusé dans la roche, était un pied de nez calculé, un contre parfait à toute tentative d’enfumage. Benedict Bolles connaissait bien ladite stratégie. Il l’avait pratiqué lui-même, des années durant.

— Soyez franc, mon ami, reprit Eva. « Mettons que l’évacuation se déroule sans anicroche, dans le calme et la sérénité, combien pourront être transportés ? »

— Trop peu jeune fille. Trop peu, j’en ai bien peur. Il va de soi que nous prioriserons les blessés graves, les nôtres, bien sûr. (Les fidèles de Basile, soudain affolées, plaidèrent en cœur leur cause) Je n’veux rien entendre ! Où peut-être préféreriez-vous que je vous jette moi-même dans les flammes ?!

À peine les mots avaient effleuré ses oreilles que Nathanaël apparut dans son dos. Une bouillie bigarrée camouflait son teint bruni. Ses longs cheveux gris, d'ordinaire constellés de pollens, de granules et de limailles, avaient revêtu un masque sanglant. Au sommet de son nez et tout près de sa nuque, se succédait un défilé de petites entailles. La jeune femme déglutit, interdite. Nathanaël tremblait. Il tremblait de la tête aux pieds.

— Le second accès... la chaleur... l'odeur du soufre. Ils nous tiennent Madame. Nous sommes coincés.

— QUE LE DIABLE EMPORTE CES SALOPARDS !

La fournaise grondait dans le lointain, le nuage, tel un miasme meurtrier, s'affaissait en direction du camp.

Les habitants se figèrent tous ensemble à l'écoute de la nouvelle. Des pleurs, des lamentations retentirent. La stupéfaction pétrifia les cœurs. Puis la colère, jusqu'ici tenue sous cloche, explosa en une série de huées frénétiques, concentrés en totalité contre le corps adjoint. On hurla au complot, à l'incompétence. On condamna la régence. Les sentinelles, ne parvenant qu'à grand mal à contenir la foule, reçurent l'ordre d'employer la force, ce qui donna naissance à de nouvelles émeutes. Le sang badigeonnait les matraques, reluisait sur le front des membres de la communauté. Les militaires laissaient libre cours à leur sauvagerie.

Face à la répression, deux d'entre eux se ligèrent aux côtés de la population civile. Galen, sa demi-lance et son écu en main, embrocha les séditeux à la première occasion. Dehors, le brasier poursuivait son effort avec ardeur.

Les insurgés fourmillaient, s'organisaient.

## — FORMEZ LES RANGS !

Eva, pressée par les événements, résolut à tirer l'épée contre son propre peuple. Elle ignorait la fatigue, les écorchures et les douleurs musculaires. Mais pas ça. Hier encore elle vivait parmi eux, rigolait, partageait, s'enquêrait de leur bien-être, de leur santé. Aujourd'hui, ils souhaitaient sa perte, sa destitution. Elle reconnut le bras tendu d'une femme, puis la poigne d'un homme. Celle-ci, enrayé dans sa course par le bouclier d'un fantassin, se pressait vers son cou. C'était elle qu'on visait, elle qu'on tenait pour responsable. Nul autre. « J'assumerais tout sacrifice nécessaire ».

Que n'avait-elle escompté, en endossant le rôle de Commandant, en acceptant ces fonctions ? La situation l'exigeait pourtant, comme jadis, alors que son frère aîné s'effondrait sous ses yeux. Elle se remémora les odeurs de la fromagerie, la mer, le confort de l'appartement de son oncle. Puis les rues glaciales, la main tendue du Commandant, la chaleur de la communauté. Elle percevait encore le doux tintement de l'acier. Ce jour-là, elle avait agi par instinct, par vengeance, mais pas seulement. Son frère le lui avait toujours défendu. « Une femme ne combat pas. Ce n'est pas dans l'ordre des choses. » Il avait succombé peu de temps après. Benedict Bolles avait offert de l'intégrer parmi les bataillons. Elle leur devait tant. Ces gens demeuraient sa seule famille. Les flammes brillaient à travers la nuit. « J'assumerais tout sacrifice nécessaire ».

Le soulèvement étouffé, les émeutiers se replièrent en sous-factions avant de disparaître, torche en main, à travers les ténèbres des sous-terrains. La régente, estomaquée, constata alors l'ampleur du carnage. Le père Rezar, accompagné de Nathanaël, accourait auprès des blessés. Les uns boitillaient à leur rencontre. D'autres

pleuraient, trébuchaient sur les cadavres de leurs concitoyens. Ici et là gisait, autour des survivants, un parterre de formes prostrées, piétinées. Les fidèles de Basile, dont il ne restait qu'une poignée, avaient de toute évidence servi de bouc émissaire.

Eva, d'une voix éraillée, rassembla les volontaires. Elle commanda à chacun de se draper de couvertures, de se saisir des réserves d'eaux, puis des pièces de bois arrachées aux deux fourgons abandonnés. Ils s'en retournèrent ainsi jusqu'au brasier, équipés d'épées, de lances, de matraques, de boucliers improvisés. Nathanaël marchait en tête, ses deux chiens sur ses traces, suivi de Galen, d'Eva, de Vuelvo. Les cris, les suppliques bourdonnaient dans leurs oreilles. La fumée, à présent, recouvrait les grottes à mi-hauteur. Neuf hommes, femmes et enfants les précédaient.



## Chapitre 26

### Extérieur

### Le terrier

Le 13 Mirene 769 à 00h08

Les langues de feu s'élevaient dans la nuit, s'entrelaçaient devant les morts et les vivants. La fumée léchait les parois. Les cris, les pleurs et les suppliques tonnaient à travers les galeries.

Plaquées contre les vestiges de la barricade, accoururent deux équipes. La première, une demi-douzaine d'hommes placée sous la tutelle de Nathanaël, de Galen et d'Eva, se pressa sur le flanc droit du monticule. Ils arboraient des protections en cuir bouillies, des casques, de vieilles épées, des lances, des haches et des matraques. La seconde, constituée de la petite Maria, d'Émilia, de deux femmes et d'un estropié, s'avança dans leurs dos. Ce groupe-ci, pourvu de guenilles, de couvertures et de seaux remplis à ras-bord, s'affairait sous la direction de Vuelvo. La régente, d'un signe de la main, sonna le début des opérations. Elle tremblait, trépignait à la vue du brasier. Sa bouche et son nez, tout comme ceux de ses acolytes, étaient masqués par un linge.

L'idée consistait à recouvrir de boucliers une menue surface, un accès surprotégé permettant au porteur d'eau (un seul à la fois)

d'intervenir en toute tranquillité. Ainsi, Émilía, le visage blême, ses longs cheveux blonds maculés de sang, s'engagea sur la voie. Elle porta deux doigts à ses lèvres gercées puis, d'un geste sec, se délesta du tissu serré contre son dos. Celui-ci, une fois appliqué, accueillit une épaisse lampée d'eau froide. Le bois crépita à grands cris, la fournaise les défiait de son rire monstrueux.

Elle se retira dès lors.

La petite Maria, les deux jeunes femmes, puis l'estropié apparurent à leur tour. Aucune flèche ni réaction ne sifflait au-delà des braises, les couvertures détrempées repoussaient l'incendie, sous les yeux tendus des membres des deux équipes.

Tout fonctionnait bien, trop bien. L'accès, en effet, ne semblait plus surveillé du tout. On poursuivit les opérations. L'optimisme se lut parmi les rangs. S'il s'agissait d'un piège, la régente n'en devinait aucun des éléments. Un craquement, toutefois, survint au second passage des seaux, suivi presque aussitôt d'une grêle de traits blanchis. L'un d'eux fila à travers les flammes, s'écrasa à l'angle de la rondache d'un premier fantassin. Un autre perfora une épaule, un autre encore décapa un casque avant de venir se fiché dans la cuisse du présent porteur d'eau. L'estropié rua, haletant, alors que se repliaient les troupes. Il reçut pour la peine un second projectile en pleine omoplate, ce qui tapissa le sol d'une large traînée rouge vif. Les targes se brisaient à la moindre offensive. L'impact des carreaux ennemis, d'un diamètre considérable, traversait sans difficulté les corps, cuirassés ou non.

— Levez vos boucliers ! commandait Galen.

Les deux lévriers aboyaient en direction du feu, d'où l'estropié beuglait, ballottait, aux côtés de bon nombre de ses compatriotes. Hommes, femmes et enfant, le teint blafard, le souffle coupé, se massèrent hors de portée. Maria pleurait. Les habitants assistèrent tout du long à l'agonie du malheureux. Eva, pourtant, leur ordonna de regagner leurs positions dès l'accalmie. De nouvelles flèches fusèrent au bout de trois, puis de quatre allées-venues. Les cadavres s'entassaient au rythme des rondes. Les seaux se vidaient, une brèche, petit à petit, se profilait à la lueur de la lune. Or, ils manquaient d'effectifs. L'un des militaires, refusant d'intervenir à son tour, abandonna son poste.

— Tenez bon ! cracha-t-elle, « tenez bon ! (Elle se détourna en direction de Vuelvo) Retournez jusqu'au camp porter la nouvelle, dites à tout le monde que nous allons mettre à jour un passage. Nous allons sortir d'ici ! »

Les flammes crépitaient. Les couvertures noircissaient au contact du bois calciné. « Encore un peu », songea-t-elle, un pavois entre les mains, « juste un peu, par l'Unique. »

« L'enfer est derrière nous. »

Deux bras monstrueux jaillirent en travers de l'incendie. Ils repoussèrent les troncs, les branches et les rameaux, triplèrent la largeur de l'accès produit avec une facilité déconcertante. C'est alors qu'elle le vit. Le crâne lisse, le regard vitreux, la silhouette massive d'un Mancro fourrageait à travers les flammes. Celui-ci, affublé d'une simple pièce de tissu attaché autour de sa poitrine, arborait un arc long tenu en bandoulière ainsi qu'un carquois couché à l'horizontale. Un défilé de petits bijoux, de breloques en tout genre,

brillait à la lueur de la lune, au bout des pics suspendus de sa cri-nière d'épines osseuses. Ses jambes, effilées, étaient ridicules à la vue de son tour de hanche. Emilia poussa un hurlement déchirant, pria, puis se replia aux côtés de Maria. La régente, interdite, s'en mordit la lèvre inférieure.

Elle jeta un coup d'œil à Galen et, tirant l'épée :

— NE LUI LAISSEZ AUCUN RÉPIT !

Mais déjà la bête se saisissait de l'un de ses tubes translucides, l'armait, avant d'abattre sans sommation le premier homme en lice. Nathanaël, ses deux chiens placés sur ses flancs, riposta d'un trait. Les fantassins se liguèrent en rang serré, de façon à couvrir de leurs écus le corps de l'éclaireur en chef. Les traits sifflaient, l'homme-murène, acculée, reçut un carreau dans la jonction du coude. Il relâcha son arme et, ses avant-bras collés contre son visage et sa nuque, recula jusqu'à s'éclipser parmi les braises ardentes. Les lames tintèrent. Les militaires, galvanisés, soulignèrent l'événement d'un hurra. Dans un premier temps tout du moins. Deux, puis trois silhouettes en tout point identiques reparurent à la vue des défenseurs. Celles-ci, munies d'arcs et de javelots, encochèrent chacune à leur tour, criblèrent les boucliers jusqu'à rompre la formation. S'en suivit une charge endiablée.

L'impact tonna à travers les grottes. Deux des Mancros enfoncèrent les lignes sans la moindre difficulté. Eva commanda à ses inférieurs de rallier sa position, bondit en avant, porta un coup d'estoc, au niveau de la nuque du premier assaillant rencontré. Ce dernier, un rien plus maigre que ses deux camarades, se tortilla afin d'éviter l'attaque. Il se redressa sur ses pattes, bomba le torse, dans

un rictus terrifiant. Elle esquiva d'un cheveu la riposte, roula sur le sol, avant de trancher à la verticale. La créature sursauta, ébranlée. Un fin filet gicla en travers de ses jointures. Non loin, se dressait Nathanaël, son arc tendu, ses deux chiens sur ses pas ; Galen, sa demi-lance au poing, tournait, virevoltait autour de son opposant. Le troisième Mancro, ses longues griffes plaquées en visière, se frayait un passage à travers l'incendie. Sa poitrine présentait les traces d'une vieille et profonde lacération. Les plaintes, le tintement de l'acier tonnaient à tout bout de champ. La fumée poursuivait son ascension. « Rien », observa la régente. « Ils n'ont rien de commun avec le garde du corps de Basile ». Ces trois-là se contentaient d'un simple morceau d'étoffe, conservaient une posture voûtée, les bras balants. Ils ne semblaient initiés qu'aux seuls désirs et besoins primaires. La créature, toutes griffes dehors, se détourna soudain en direction du monticule.

Le dernier Mancro bataillait à pleine main, s'extirpait de sa prison incandescente. L'itinéraire tracé, il s'écarta à l'adresse d'un quatrième intervenant : Plus petit que ses acolytes, un colosse enturbanné d'un linge, contemplait le spectacle. Dans sa main droite brillait une énorme hache à double tranchant, dans sa gauche, une épée courte. Non. Longue. Il arborait un pantalon de toile ainsi qu'un plastron lamellaire découpé au niveau des épaules. Deux tatouages symétriques figurant la mâchoire supérieure d'un loup épousaient celles-ci.

Un Orque.

— Gaan, prononça-t-il lentement à l'adresse du Mancro élancé qui, à présent, fulminait. « Gaan, Kakreen, Khaarswar. »

Celui-ci, d’abord, sembla l’ignorer. Il poursuivit son œuvre, la gueule entrouverte. Un sang noir et visqueux cascada le long de ses griffes. Le nouveau venu reprit du même ton, frappant deux fois la pierre du manche de son arme. L’intéressé releva la tête puis, non sans manifester un certain agacement, s’en retourna tout en crachant quelques gargouillis. La régente, sidérée, se précipita dans son dos. Il exécuta un volte-face, mais sans riposter. Un militaire adjacent entreprit de lui démolir le crâne à l’aide d’une masse. La créature s’empara du gourdin, projeta celui-ci vers le lointain, avant d’engager une charge en direction du reste du bataillon. Le bris du bois, le fracas de l’acier tonnaient sans cesse. Au loin flottaient les pleurs, les suppliques, les rires nerveux des sous-factions dispersées au gré des sous-sols. Un appel à l’aide perça à travers ce vacarme. Nathanaël se ramassa contre terre. Devant lui se dressait le premier Mancro, l’empenne d’une flèche piquée en travers des joues. L’un des deux lévriers aboyait, sautait, mordait, sans obtenir le moindre résultat. L’autre gisait étendu non loin, l’intérieur de son abdomen éparpillé sur le sol. L’éclaireur roula, arma son arc, tira. Le monstre repoussa à mains nues son projectile.

Les Mancros, de par leur maudit épiderme, encaissaient aussi bien qu’un chevalier en armure de plates. En outre, ils étaient bien plus difficiles de les renverser. La pointe d’une lance, le fer d’une matraque se précipitèrent sur l’homme-murène qui, dans un cri strident, refoula les trois fantassins. Eva, haletante, fixa l’éclaireur en chef, qui lui jeta un regard entendu.

Nathanaël saignait abondamment.

— Repliez-vous, cracha-t-elle à contrecœur. « Saisissez-vous des blessés légers, reculez ! »

Les flammes crépitaient. Le son des lames tintait. Une ombre gigantesque se profila en plein sur sa position. Elle pivota sur la droite, dérapa, dans un geste désespéré. Un fracas retentissant bourdonna dans ses oreilles. Le mouvement suivant ne dura qu'une seconde : la régente, sans même réfléchir, assura son équilibre avant d'enchaîner un coup tranchant. Son adversaire, l'arme abattue, l'enraya à l'instant critique au moyen de son épée. Bientôt, les deux duellistes se retrouvèrent face à face.

L'Orque avança d'un pas, récupéra sa hache. Ses yeux bruns, tapis sous son linge, affichaient un air apathique.

Elle s'élança au contact de son opposant. Celui-ci allongea de nouveau son bras droit, sa gauche prête à bloquer. Il était rapide, bien plus qu'elle ne l'avait escompté. Elle le surpassait toutefois. Elle les surpassait tous. Elle se retira, sauta de côté tout en effectuant une rotation. Elle l'égratigna, esquiva d'un pas chassé son coude, ce qui lui permit d'atteindre les limites de la fournaise. « Encaisse-moi ça, sale enfant de putain. » Nouvel assaut. Le colosse frappa de plein fouet, libérant à l'impact un essaim de braises scintillantes. Surpris, il détourna la tête, offrant, comme prévu, l'occasion de se jeter à ses pieds. Elle braqua sur lui la pointe de son épée, plia le genou, avant de bondir tel un chat sauvage. Le leader ennemi évita l'égorgement de quelques centimètres.

Eva, alors en pleine esquivage, réprima un hoquet. « La hache, ce n'est pas la hache. »

Son adversaire avait anticipé son mouvement. Il avait joué de son air nonchalant, de la langueur de ses coups, afin d'interchanger ses armes au tout dernier moment. Elle l'avait sous-estimée. Le

souffle court, la respiration sifflante, elle vit s’abattre sur elle l’acier rutilant, encaissa l’attaque, s’effondra sur le sol, dans une marre de sang. Mais rien de tout ceci ne se produisit.

Elle trébucha sur les fesses, ébahie. L’Orque la toisait de toute sa hauteur. Le fer d’une lance, alors, apparut à ses côtés, pareil au pieu dressé de quelques barricades. Son éternel sourire moqueur plaqué sur les lèvres, Galen arborait les restes de son vieux pourpoint poussiéreux. Les vestiges de son œil gauche suintaient d’un liquide bariolé, porté jusqu’à sa chemise de corps usé.

Il recula sa pointe, en tendit l’arrière du manche au visage de la régente, qui s’en saisit afin de se relever. L’Orque, immobile, lui jeta un regard de défi, bien qu’empreint d’un certain regret.

Les flammes crépitaient, la fumée descendait le long des murs. Arqués, les survivants se repliaient à grandes enjambées. Sans se presser, les trois Mancros se succédèrent parmi les corps. Le maillet, la gueule maculée d’un épais duvet sanguin, plongea sur l’un des blessés. Celui-ci, se contorsionnant, poussa un terrible rugissement. L’ennemi tenait partie de sa position. La fumée, en effet, recouvrirait bientôt l’ensemble de la grotte. Si l’offensive reprenait, elle se déroulerait ici, tout près des restes de la barricade. Or, il s’agissait là d’un risque inutile, inconsidéré. Pourquoi ne pas camper l’extérieur, l’arc tendu, à l’affût du moindre bruit ? Pourquoi ne les gratifier que de quelques flèches, permettant, par la même, l’usure du monticule enflammé ? Un caprice, un simple caprice, sans aucun doute. L’Orque, toujours, la jaugeait de pied en cape.

— Retirons-nous, Madame, proposa Galen.

Les hommes, les femmes, toussaient, suffoquaient au

contact de l'air ambiant. Les couvertures avaient disparu. Les tables de confections et les coffres gisaient retournées, pillées. Des cellules de deux, de trois ou de quatre habitants se tenaient serrées les unes contre les autres, évitant à tout prix la chaleur des torches. Parmi eux, tant d'insurgés que de militaires, tant de civils que d'estropiés. Les uns priaient, les autres sanglotaient. Le père Rezar, flanqué de ses deux béquilles, claudiquait entre les blessés.

Le conseil adjoint campait aux abords du dispensaire.

— J'étais parvenu à rallier la plupart des émeutiers, cracha Vuelvo, alors adossé contre la paroi. « Mais les cris des poissons... ces maudits rugissements. Après ça. Pas moyen de faire bouger qui que ce soit. (Il désigna les survivants.) Certains vous pleuraient, Madame. Personne ici ne pensait vous revoir en un seul morceau. (Silence) Quelle est la situation ? »

— Désastreuse, souffla la régente « On nous a permis d'ouvrir une brèche à seule fin de mieux nous massacrer. Les forces adverses sont composées de trois Mancros dirigés par un orque. Nathanaël est resté là-bas, gravement blessé. Les survivants ont fui à travers les tunnels. Ils recherchent une sortie. »

— Cet Orque, vous avez vu son visage ?

— Non. Il était recouvert d'un linge. Pourquoi ?

— Pour rien, poursuivit Vuelvo dans un soupir. « Ça n'a plus aucune importance à présent. »

Le silence tomba dès lors, perturbé seulement par les rires nerveux, les plaintes et les gémissements. Eva, le teint livide, fixa

Galen, lui-même grièvement blessé. Vuelvo affichait le long d'une joue une cuisante entaille. Ce dernier subit, de par le miasme, une quinte de toux plus violente encore qu'à l'accoutumée.

— Des nouvelles de Julio ? reprit-elle au bout d'un moment. Discuté jusqu'à la fin lui semblait être la seule chose à faire.

— Rien, admit son interlocuteur. « Pas une trace. Les témoins prétendent l'avoir aperçu hier au soir, peu de temps après le couché. (Il se laissa glisser le long de la paroi) Peut-être a-t-il déserté. Monsieur Tener serait-il le plus malin d'entre nous ? »

Sa chevelure dorée collée sur son œil mort, Galen s'adossa à son tour. Il retira les quelques mèches récalcitrantes.

— Vous vous trompez, chanta-t-il d'un timbre clair et cristallin. « Les Mahras exceptés, Julio était le plus fidèle d'entre nous. Jamais il n'aurait consenti à la trahison. »

L'autre se rembrunit.

— Et vous, mercenaire. Vous, vous l'auriez consenti ?

— Mes blessures parlent d'elles-mêmes, ce me semble.

— C'est indéniable, oui. Cependant votre tentative de...

QUE LA JEUNE FEMME AUX CHEVEUX DE FEU SE PRÉSENTE SEULE, SANS AUCUNE ESCORTE NI ASSISTANCE, le coupa une voix grave et caverneuse portée depuis l'entrée principale. « LA PAIX PEUT ENCORE ÊTRE NÉGOCIÉE ! »

Le trio sursauta, tira le fer dans la précipitation. Les survi-

vants concentrèrent leur attention sur le monticule enflammé, puis sur la régente elle-même. L'espoir naquit parmi les rangs. Prostrée, la petite Maria se redressa, courut à toute jambe, et ce malgré la toux, jusqu'à se lover entre ses seins.

— Un piège, sans aucun doute, cracha Vuelvo. « Vous l'avez dit vous-même, notre ennemi s'amuse. Notre passivité lui déplaît certainement. Ils vous tueront dès votre arrivée. »

— Au diable la prudence, s'emporta Eva. « Nous sommes condamnés, perdus. Ces gens (elle déglutit, hésita) ces gens sont ma famille, et il m'incombe de veiller à leur bon soin. »

S'en suivit, au moment du départ, une série d'accolades, d'étreintes et d'embrassades. Les hommes, les femmes priaient, pleuraient, les uns face à l'adversité, d'autres par respect pour l'abnégation de leur leader. Celle-ci réprima ses émotions. Elle devait être forte, inflexible. « Ne flanche pas », récitait-elle, « ne flanche pas. » Que restait-il des pourparlers, des alliances, des compromis du Commandant Bolles ? Rien. La protection d'un cartel ? Disparu ! La promesse d'un nouveau départ ? Envolé, dissipé au gré du vent. « Que le diable t'empporte Medellín, toi et tous ceux de ton espèce », pesta-t-elle, la rage au ventre. Ils s'en sortiraient. Ils reformeraient bientôt la communauté, loin de tout ceci. Vuelvo et André Rezar lui souhaitèrent bonne chance.

Galen, lui, se contenta d'opiner du chef.

Une fois seule, isolée, elle s'autorisa à céder. Elle se laissa soudain glisser sur le sol, toussa, pleura à chaudes larmes, son précieux pendentif en main. Elle se souvint du matin de la disparition,

des rangements dûment classés, des étagères de fortunes massées autour de la couche du Commandant. Elle avait fouillé ceux-ci de fond en comble, retournant les coffres, déchiffrant les quelques dossiers manuscrits. Elle n'avait rien trouvé. Rien, outre la fameuse décoration. Le Saint Trait des Justes.

La crise passée, elle se releva, bomba le torse, ceignit sa ceinture. La fumée lui piquait les yeux, la désorientait.

Elle remonta le long des parois, observa l'incendie se rapprocher. Les langues de feu s'étiraient à perte de vue. La fumée, omniprésente, s'immisçait dans ses poumons. Le dos voûté, la gueule garni d'une flèche, le premier des Mancros se dressait dans l'encart de la porte de la barricade. Le second l'accompagnait, ces cicatrices creusés luisant à la lumière vacillante. Enfin, le maigrichon, posté à contre-jour, fourrageait dans son coin. Eva, sans dénoncer la moindre hésitation, revêtit la lueur du brasier. Elle épousseta son armure de cuir, ses protections, dans un déluge de cendre. Le fer tintait à sa ceinture. Le fourrageur se redressa, émit un gargouillis dégoûtant. Ses deux camarades, stoïques tout d'abord, la jaugèrent de pieds en cape, puis s'écartèrent de concert. La barricade franchie, elle enjamba les visages réduits à l'état de bouillie, les os dénudés, les muscles sectionnés. Ici reposait un frère éventré, là, une sœur empalée à travers un pieu. Basile lui-même gisait au pied des flammes, les restes de son crâne dispersés aux alentours. Enfin, Nathanaël. L'éclaireur en chef baignait dans une marre de sang, entouré des cadavres de ses deux lévriers et d'un vétéran de la 22em. Il exhibait sur le flanc droit des lacérations épouvantables. Ses traits semblaient trahir de profonds regrets.

Elle s'en détourna, le cœur à l'agonie.

— Benedict Bolles n'est pas là, déclara-t-elle d'un ton ferme et vibrant. « Il est porté disparu, il a fui comme un lâche, vous entendez ! Retirez-vous, monsieur. Vous perdez votre temps et celui de votre employeur. »

L'Orque, jusqu'ici accroupi au plus près de la fournaise, se redressa dans un râle et, soulevant son linge, caressa du doigt la plaie sur son cou. Il renifla sans ménagement.

— Dégaine, jeune fille, grogna-t-il d'une voix grave. « Terrasse-moi, et mes gens s'en retourneront dans la nuit. »

Déjà il empoignait son arme. Son regard flamboyait de plaisir, sa hache, immense, rutilait à la lumière du feu. Elle recula d'un bond puis, tirant l'épée, opina du chef.

Un duel, un simple duel, la condition idéale, si tentée, bien sûr, que cet orque honore sa parole. Elle n'avait pas le choix de toute façon. Le leader ennemi, cependant, poursuivait son élocution : « Fais honneur à Okoubou, car lorsqu'il viendra te chercher, Okra, la grande louve, la mère écarlate, saura reconnaître les siens. ». Ils allaient s'en sortir. Oui. Elle ne le sous-estimerait pas.

Pas cette fois.

Le colosse s'élança, bondit en avant. L'impact produit remonta à travers les parois. Eva, le teint cireux, se réceptionna non loin. Elle avança d'un pas, de deux, puis brandit son arme tout en effectuant une rotation. L'attaque ricocha sur le plastron adverse, qui repoussa l'assaillante. De nouvelles passes survinrent, et la ré-

gente, au grès des chocs, des étincelles, se surprit à choyer l'événement. Jamais au cours de sa vie elle n'avait ressenti une telle sensation, un tel plaisir à l'idée de croiser le fer avec qui que ce soit. Ce monstre bougeait avec simplicité, sans artifices. Il frappait, jugeait, réagissait au moindre geste, au moindre soubresaut.

L'expérience engrangée des guerres, des conflits traversés transparaissaient à travers ses poses, ses bottes et son maintien. En outre, son adversaire profitait d'une armure lourde, elle, d'un vulgaire morceau de cuir bouilli. Elle dansait, respectait à la lettre une chorégraphie macabre, où toute erreur signifiait la mort.

Le souffle de l'épée chanta soudain sur sa droite, celui de la hache sur sa gauche. Elle pivota sur elle-même, bloqua, esquiva, avant de contre-attaquer. « Ce tour-ci ne fonctionnera plus », piailla-t-elle à voix haute, afin de déstabiliser son opposant. Elle enchaîna dès lors, recula, épousa du bras le genou droit de la créature. Les lames, à peine refroidies, tintèrent derechef. L'Orque entreprit de lui porter une botte, rua et, de sa force herculéenne, tailla à l'horizontale. Elle se replia avant d'infliger deux nouvelles touches, cette fois en direction du cou et des hanches.

De nouveau en garde, la ficelle nouée dans son dos se déchira, libérant en cascade sa chevelure auburn. Le silence tomba, le colosse respirait de plus en plus fort. « Enfin », songea-t-elle, haletante

« Enfin, il se fatigue. ».

Mais déjà celui-ci chargeait. Il tourna sur lui-même, effectua un pas chassé. Alors, dans un fracas assourdissant, il s'effondra.



L'action fut si soudaine, si impromptu, qu'elle se replia par bonds successifs. Elle observa le leader ennemi.

La chute du tissu protecteur révélait le visage de la bête : une peau verdâtre, parcheminée ; deux canines proéminentes se dressaient de part et d'autre de ses lèvres épaisses, elles-mêmes fendues par endroit. La cicatrice, tracée du bas de sa mâchoire inférieure jusqu'au lobe de son oreille droite, était proprement abominable. L'Orque tremblait, sa hache double et son épée hors de portée. Par deux fois, il tâcha de se redresser, plia, déplia le genou. Sans succès. « Un miracle », pensa-t-elle sur-le-champ, stupéfaite, « une intervention divine ! » Elle se renfroigna toutefois. S'agissait-il d'un piège ? Un stratagème visant à déjouer son attention ? À l'attirer à courte portée ? Possible. Ce monstre n'avait-il pas, tout à l'heure, feinté la faiblesse afin de mieux frapper ensuite ? L'Orque, cependant, sollicitait encore et toujours son genou meurtri. « Tu comprendras, bientôt ». Eva, pointe en avant, s'élança en hurlant. Elle parcourut en un instant la distance requise, s'inséra à travers la chair enveloppant le cou. Le colosse, véloce, entreprit de se saisir de son assaillante, qui s'arracha de ses doigts vigoureux.

— Tu t'es bien battu.

Le son de l'acier tinta. Du sang s'écoulait entre les doigts du demi-géant qui, d'une main ferme, recouvrait la plaie.

— Tu t'es bien battu, jeune fille, reprit-il dans un râle. « Permits-moi, en récompense, de t'offrir une mort honorable. »

Le monde, dès lors, se déroba sous les pieds d'Eva. Elle se sentit chuter, elle sentit, entre ses seins, un liquide chaud. Les deux yeux bruns du colosse la fixaient, et elle perçut bientôt, par dessus

l'ardeur du foyer, l'éclat glacé d'une dague. « Tu porteras sur tes épaules le poids des vies de chacun d'entre eux », lui susurra la voix suave et posée, empreinte d'un léger accent Ordonnais du Commandant Bolles. « Il n'est pas plus grand honneur, en ce monde, que de veiller sur son prochain. » Tant de fois, elle avait entendu ces paroles. À la veille de l'attaque de Medellín ; après l'échange abject du petit Luis ; au départ de Jair, d'Isai, de Damian, de Poryduro. « J'assumerai tout sacrifice nécessaire » s'était-il défendu, « tu comprendras, d'ici quelques jours ».

Elle ne comprenait pas, non, pour quelles raisons cet homme si pieux, animé d'une telle bienveillance, s'accrochait au pouvoir ! Il avait disparu à présent, évaporé au petit matin, sans laisser de lui aucune trace. Elle regrettait son inaction.

Elle regrettait de ne pas avoir écouté Galen.



## Chapitre 27

Extérieur

Le terrier

Le 13 Mirene 769 à 02h14

La nuit noire, le son des bottes, des cris, les geignements des blessés à travers les sous-sols. Les uns, les atours détrempés, le visage sale, à demi recouverts d'un linge, sillonnaient les grottes à la recherche de quelques issues. D'autres gisaient par terre, se contorsionnant parmi les corps déformés. Au loin, éclairé à la lumière de la lune, se poursuivait l'incendie.

Les cendres s'infiltraient partout.

— À quoi pensez-vous, mon père ? demanda le garçon à la peau rougie, à la barbe naissante, étendu sur le sol.

Un bras pressé contre ses béquilles, l'autre occupé à répandre des pommades, André Rezar avait de nouveau troqué sa soutane usée et son grand livre contre une blouse sanguinolente. Une paire de ciseaux ainsi qu'une dague tintaient à la lumière des torches. Ses longs cheveux gris reluisaient d'un liquide bariolé, de

monceaux de chair, d'éclats osseux. Il boitillait aux côtés de deux assistants volontaires, réclamait sans cesse de nouveaux onguents qui, après fouille minutieuse, ne lui parvenaient qu'en maigre quantité.

— À quoi je pense ? répondit-il du tac au tac. « Tu serais déçu, je crois, de la vacuité des réflexions d'un vieillard. Des fraises vois-tu, j'aimerais manger des fraises. Les vergers des Guilfrei regorgent de ces petites merveilles. Ma mère, à l'époque, s'arrangeait à m'en faire parvenir un panier chaque été, au cours de mes études monastiques. J'ai traversé par trois fois les océans, ai prêché en toute sorte de lieux et situations. Et ce sont les fraises qui me viennent en tête, les fraises qui occupent mes pensées, au crépuscule de mes jours. (Il rit, ce qui provoqua, au vu du miasme ambiant, une violente quinte de toux) L'être humain, par bien des égards, est un être surprenant, tu ne trouves pas ?" »

— Oui, approuva l'intéressé, suffoquant, « Oui, c'est vrai ».

Les cris, les plaintes, les lamentations le tirèrent de sa contemplation. Il s'achemina au chevet du patient suivant. Ce dernier, le teint jauni, les dents resserrées sous la douleur, arborait une cuisante entaille au niveau du foie. Il tendit deux doigts fébriles en direction d'André, qui s'en saisit, pria, avant d'appliquer sa médecine. Ici, un malabar à la mâchoire fendu gargouillait des paroles inintelligibles, un autre récitait un cantique, un autre encore, la chair du mollet retiré sur toute la longueur, pestait à l'égard des soins reçus. Le tout bourdonnait dans ses oreilles.

« Des morts en sursis », songea le prêtre, sommant ces assistants de retourner jusqu'au dispensaire. « Tous, moi compris. Ne devrais-je pas, en ce cas, mettre un terme à leur agonie ? Non. Non ja-

mais. Ce serait les condamner à l'enfer. » Il se détourna.

« Si tenté que nous n'y sommes pas déjà. »

Des groupuscules alliés passaient, repassaient parmi les mutilés, sans se soucier d'aucun d'entre eux. Des disputes, des polémiques éclataient entre les valides. Les langues de feu brillaient, crépitaient à l'envi. Elles semblaient déjà festoyer la victoire.

— Mon père ? s'enquit à nouveau le garçon, profitant de la proximité de l'ecclésiastique.

— Je vous écoute, Paco.

— Je... l'adjointe Eva, tout à l'heure, elle est partie négocier avec l'ennemi non ? Tout n'est pas perdu alors. (Il tenta de se redresser, mais sans succès) Le Commandant Bolles reviendra-t-il bientôt ? J'apprécie la régente, mais...

— Oui, le coupa André Rezar tout en suturant la plaie d'un mourant, « oui, je comprends votre ressenti. Mme Derrocado témoigne, sous bien des aspects, des aptitudes nécessaires au commandement. Mais elle n'est pas le Commandant. Benedict est tout simplement irremplaçable. (Il sourit) Vous le reverrez, je puis vous garantir que les adjoints retourneront ciel et terre jusqu'à retrouver sa trace. D'ici là, reposez-vous, sans quoi votre blessure ne guérira pas. Vous souhaitez servir de nouveau n'est-ce pas ? »

Le prêtre, sur ses entrefaites, jeta un coup d'œil à la jambe de son interlocuteur. Celle-ci, violacée du talon jusqu'aux genoux, affichait un aspect poisseux, purulent. Paco Cursilla, au cours de la traversée des massifs, avait laissé traîner son pied trop près des

roues du carrosse. Les lésions au départ, ne consistaient qu'en de simples fractures ouvertes, un miracle, vraiment, au vu de la charge du véhicule. Les uns prétendaient que l'élasticité du sol boueux avait joué en sa faveur, d'autres justifiaient ceci par la vigueur de ses os. Malheureusement, la fièvre avait suivi. La plaie s'était infectée en l'espace de deux jours à peine. L'état du garçon, à présent, nécessitait l'amputation. André s'y refusait toutefois. Des cas autrement plus urgents requéraient son attention. Les cris redoublèrent. On toussait, crachait, dans une cacophonie infernale.

Une jeune femme hirsute, affublée d'une cuirasse trop grande, de guenilles, de haillons, s'arracha du voile obscur. Elle se délesta de ses effets et, déformant son linge de tête, porta deux doigts entre ses lèvres fines et ciselées. Elle considéra les corps étendus de ses compagnons, hoqueta, mordilla, écarquilla les yeux. Ses ongles crasseux perçaient à travers la chair de ses paumes.

— Emilia, s'étrangla le prêtre, bondissant à ses côtés. « Emilia, vous vous sentez bien ? Vous n'êtes pas blessé ? »

— Non, j'étouffe, pleurnicha-t-elle. « Je n'en peux plus, mon père. L'Unique nous a abandonnés. Appelez-le. Nous jeûnerons tout un mois. Non ! Toute une année ! Il y a des morts partout, du sang. (Elle se ramassa sur elle-même, puis, dans un rugissement déchirant :) ILS VONT NOUS MASSACRER ! TOUS, JUSQU'AU DERNIER. Appelez-le. Appelez-le, par pitié, dites-lui d'intervenir. »

Les larmes coulaient, creusaient le long de ses joues de maigres sillons rosés. Les hommes, les femmes encore en état apparaissaient, disparaissent à travers la brume opaque, tels des fantômes. Elle hurlait de toutes ses forces, tremblait, sursautait à tout bout de champ. André recula à la vue d'une hachette.

— MAIS QU’ATTENDEZ-VOUS, LA SAINT GLINGLIN ? fulminante-elle, son arme au poing. « Nous avons combattu toute la nuit. Nous avons même ouvert une brèche, mais ça ne suffit pas. Non. Non non non. Appelez-le. Faites votre travail. (Elle engloba d’un geste l’assemblée) Tout ça, c’est votre faute. Oui. Votre faute. Vous n’avez pas assez prié. Dites-lui de me rendre mes fils. Hiram d’abord, puis Pory. N’oubliez pas Jair. Qu’il m’indique où aller, que je puisse retrouver les miens. »

André Rezar de Guilfrei, une dernière fois, leva vers le ciel l’index de sa main droite, elle-même encerclée par le bas de sa jumelle. Il détacha, renoua ses longs cheveux gris avant d’entamer un cantique. Son interlocutrice trépignait, le sourire aux lèvres.

Le souvenir des fraises, alors, envahit de nouveau son esprit.

\*

Trois silhouettes brillaient à travers l’obscurité. La première, celle d’un éclaireur au nez pointu, à la carrure imposante, progressait à petites enjambées. Le fer d’une matraque tintait à sa ceinture, dans sa main gauche, celui d’un bouclier. Ses braies, déchirées par endroit, révélaient d’affreuses lacérations. Il redressa la tête, étudia la roche de haut en bas. Son voisin cracha à la vue de la paroi inerte.

— Dépêchons ! répétait pour la énième fois Vuelvo. (Il toussa, reprit son souffle avec difficulté) « Par le diable, n’existe-t-il aucune autre sortie ? »

Ses petites jambes trotinant derrière l’estropié, Maria fermait la marche. Elle arborait une chemise trop longue ainsi qu’un

pantalon avec ourlet. Son visage présentait un défilé de plaques cra-moisiées, ses joues bouffies, une couche de cendres imbibée d'eau. On avait revêtu sa figure d'un linge, soin qu'elle refusa tout d'abord, mais qui, elle le reconnaissait maintenant, lui avait épargné bien des tracas. Les cris des vivants, les plaintes, la tourmentait. La poigne de Vuelvo lui comprima les doigts.

La vue des membres déchiquetés, des gueules fendues, des viscères à l'air libre, lui retournait l'estomac. Elle avait souhaité s'éloigner du camp, quitter, ne serait-ce qu'un instant, le contact des blessés. Elle regrettait son choix à présent.

Le trio poursuivit son échappée, remonta le long des murs, des aspérités. La recrue, docile, se pliait aux quatre volontés de Vuelvo. Celui-là, son unique bras porté au plus haut des remparts asphyxiants, éclairait la voie. Il ne cessait de rabâcher des évidences, renâclait, toussait, puis recommençait, sans discontinuer. La totalité des grottes parcourue, il proposa de réitérer, une fois, deux, puis trois. Le chemin tracé tournait sur la droite, sur la gauche, et inversement. Partout gisait des corps abattu, là, un adulte esseulé, une femme grosse, recroquevillée sous ses guenilles. Maria fermait les yeux, se laissait charrier. Le sang collait à ses chaussures.

La fumée semblait s'épaissir, sa gorge lui brûlait.

— Fouille mieux, Tito ! tonnait Vuelvo, infatigable. « Nous allons dénicher quelque chose, j'en suis sûr. »

Alors, en une impasse maintes et maintes fois inspectée, Tito repéra une sortie potentielle. La faille, de forme ovale, s'enfonçait à travers la roche. Elle générait un souffle frais, apaisant, preuve de sa

connexion avec l'extérieur. Vuelvo, aussitôt, poussa un hourra surjoué. Il relâcha l'enfant, écarta d'un geste son acolyte avant de jeter son dévolu sur ledit orifice. Ses pieds dépassaient à peine lorsqu'il se figea, sans un mot tout d'abord, puis, tel le tonnerre, jura de tout son saoul. Impossible de traverser. Tito cependant poursuivait l'exploration. Il tâtonna la pierre quelques instants, renifla, jusqu'à découvrir à son tour un nouvel accès, plus grand de toute évidence. Vuelvo sursauta, exécuta un volte-face.

— Place, place ! pesta-t-il, le repoussant de son bras valide.  
« En l'absence d'Eva, c'est moi qui commande ici. »

L'intéressé se soumit à son autorité, offrit à la gamine l'occasion de respirer un peu. Maria toussait, tremblait comme une feuille, lorsqu'elle gagna le fond du premier boyau. Son interlocuteur la rassura, lui chuchotant que l'Unique veillait sur eux, qu'ils allaient s'en sortir, sans aucun doute.

Il n'y croyait pas, c'était évident. Elle non plus.

Des années durant, on l'avait bassiné des préceptes du Saint-Père. Et pourquoi, au juste ? Ces types là, dehors, troquaient la vie d'autrui contre de petites pièces de cuivres ou d'argents. Ils tuaient, molestaient, incendiaient, dépouillaient les honnêtes gens. Ils péchaient sans complexes, et l'Unique n'intervenait pas. Pourquoi délaissier la communauté ? Pourquoi lui prendre Luis et Pory, ses deux seuls amis ? Le père Rezar savait lui, il communiait avec Le dieu au cours de ses nuits, de ses prières. Peut-être devrait-elle rebrousser chemin afin de lui poser la question ?

Elle hoqueta soudain, se détourna du courant d'air. On parlait à l'extérieur. Un inconnu conversait avec Vuelvo d'une voix

claire et cristalline, avec calme et déférence.

— Nous sommes peut-être sauvés, clamait l'estropié, hystérique, « tu m'entends, camarade. Par le diable Tito, laisse-moi inspecter ce trou-ci. Nous ne mourrons pas. J'en suis convaincu ! »

L'acier d'une lame tinta.

— Alors c'était toi, n'est-ce pas ? J'ai toujours su, toujours ! ricana-t-il. « Jamais Benedict n'aurait dû vous faire confiance. Lâche ton arme, ordure, les mains bien en évidence. »

Silence.

— Dernier avertissement mon gars. Rend toi, et nous consentirons à t'accorder une mort rapide.

Les menaces, les bravades tonnèrent, formèrent un écho le long du tunnel obscur. La mélasse, de nouveau, redoublait d'épaisseur. Bientôt, les chocs sifflèrent dans ses oreilles. Maria se recroquevilla, incapable de voir ni comprendre la teneur des événements. Elle se remémora les combats : les hommes, les femmes affluaient dans toutes les directions, charriant dans leurs courses les vêtements, les couteaux, les masses et les couvertures. Eva menait les troupes, aux côtés de Galen et de Nathanaël. Ils ne reviendraient pas. Non. Enfin, le silence tomba, un silence terrible, sans contraste. Soudain, un mouvement. Elle réprima un hoquet.

Quelque chose l'attrapa au col, la tira violemment hors de sa cachette. Le doux contact de l'air disparut.

Dehors, elle perçut d'emblée, adossée contre la paroi, le corps désarticulé de Tito. Le vieil estropié, quant à lui, baignait dans

son propre sang, la pommette crevée, à demi pulvérisée. Elle contempla, l'estomac noué, la silhouette éclairée de son ravisseur : de son cuir chevelu goûtait une peinture bariolée, laquelle imbibait la partie supérieure de son linge de tête. Son œil droit, ses oreilles, son nez, tous trempés d'écarlate, dégoulinèrent sur son pourpoint noir à manches tailladées. Il arborait du reste une torche. « Sauvé » souffla Maria, à part d'elle, « le tueur s'est enfui. »

Alors pourquoi, pourquoi tremblait-elle ?

— Calme-toi ma jolie, chanta le nouveau venu, un sourire affable plaqué sur les lèvres. « Tout ira bien, promis. »

Le brillant d'une lame, un sifflement. Elle se sentit flotter. Elle avait froid. La fumée tapissait les murs, les plafonds. Au loin se dessinait l'incendie. Or, progressivement, les sons se dissipèrent, la douleur s'évanouit. Puis les ténèbres, le néant.

\*

Il marchait, marchait sans se retourner. Le monticule flamboyait dans son dos, le confortait dans la bonne direction.

Arqué, Galen remonta les bords de son masque de lin, attesta de la présence de son arme, dans un geste machinal. Une douleur lancinante le foudroya. Il tituba, s'effondra sur le ventre. Sa torche lui glissa des mains. Le miasme l'enveloppait, le comprimait. S'en suivit une violente quinte de toux, une épaisse lampée de sang chaud frappa l'ensemble caillouteux flanqué par terre. Il se redressa pourtant, cracha, avant de récupérer son bien.

Deux silhouettes se dressèrent derrière le brouillard obscur. Un soldat du bataillon des éclaireurs pointait une hache à son en-

contre. Son camarade suffoquait, flanqué sous des couvertures. L'ex-adjoint s'identifia, rassura ses interlocuteurs, afin de rallier leur position. La manœuvre réussie, il gratifia le premier d'une fente, puis, sans manifester la moindre émotion, perça de sa demi-lance la poitrine du second. Plus tard, il exécuta plusieurs de ses hommes, un estropié isolé, ainsi qu'une cellule civile. Au nord du camp, il dénicha un groupe de femmes affublées de haillons. Celles-ci, blotties les unes contre les autres, marmonnaient une mélodie à l'adresse de l'Unique. Son périple macabre se poursuivit.

Galen, vacillant, rôda jusqu'au dispensaire, où se succédait un défilé de corps transis, des blessés graves et légers, des moribonds sur lesquels il s'empessa d'appliquer sa doctrine. Au centre de cette fosse mortuaire gisait, aplati sur le ventre, le cadavre d'André Rezar. Des traces de luttes, ainsi qu'un épais sillon sanglant racrochait le prêtre à la dépouille d'Emilia qui, le minois perclus d'entailles, de contusions, de bosses et d'hématomes, arborait une paire de ciseaux en plein abdomen.

« Gâchis que tout ceci ». Quel idiot irait précéder les pas d'un vieil officier brisé, qui plus est ivre de son propre pouvoir ? » Benedict Bolles est mort, pesta-t-il au-devant de l'assemblée funèbre. « Votre fidèle Commandant vous a précipité vers l'abîme. Et tous, tous, vous l'avez suivi sans objections. »

Il aimait la Communauté. Il l'aimait, d'une passion toute personnelle. Galen n'avait jamais chéri ni respecté que le sang. Des titres de noblesse ? De propriété ? Le pécule produit de quelques placements ? Rien qu'aucune lame ne put trancher, qu'aucune armure ne put amortir. De toute sa vie, il ne s'était attaché à personne, non par vanité, par idéal, ou prétention, mais tout bonne-

ment car il en était incapable. L’amour, ce sentiment merveilleux clamé dans les contes et les chansons, l’amour était pour lui concept nébuleux, sans intérêt. Tout du moins jusqu’à cette audience avec le Commandant. Il se souvint de cet étrange sentiment, de cette chaleur étouffante, au-delà des portes de l’avant-poste. Hernan trépi-gnait à l’idée d’obtenir un poste à responsabilité, lui parcourait les lieux, ébranlé. « Le passé n’a pas d’importance », avait déclaré Benedict Bolles, balayant l’argumentaire de Vuelvo. « Je vous accorde ma confiance, messieurs. Servez la Communauté, et jamais celle-ci ne vous fera défaut. » Son frère ne lui pardonnait pas son ascension. Il n’en avait cure. Il avait trouvé sa place.

Mais de tout ceci, désormais, ne subsistait que cendres et désolations. Terminé, le sifflement des flèches, le bris des boucliers. Terminé les banquets frugaux, les prises, les trophées, les entrevues des adjoints. Il appartenait aux vivants d’y mettre un terme.

Terrassé par la douleur, subissant quintes de toux et brûlures au contact du nuage incandescent, Galen se traîna jusqu’à la limite de l’incendie, lequel dardait de ses rayons les corps des premiers macchabées. Il s’installa au chevet d’Eva, la considéra de pied en cape : la régente gisait sur le dos, parallèle à son épée. Ses longs cheveux auburn formaient comme une auréole tout autour de son visage qui, étrange, reposait sous un linceul. De son armure de cuir bouilli, détrem-pée, gouttait un flot sanguin continu. Galen se déles-ta de sa demi-lance, épousseta son pourpoint avant de déchirer d’un geste son propre linge de tête.

Il se saisit de son poignard qui, chantant une dernière fois, s’abattit en une pluie nourrie d’éclats rouge vif.

## Chapitre 28

### Extérieur

#### Sentiers creusés au sud-est de Cruce

Le 13 Mirene 769 à 10h28

Ici, les colargas s’organisaient par équipes de deux, de trois, ou de quatre. Là, les oiseaux chantaient, dignes et paisibles. Le vent du Nord lacérait les pics et les sommets, s’engouffrait dans les interstices, jusqu’au plus profond des sous-sols.

Il dispensait à sa sortie une fraîcheur vivifiante, une aubaine, au vu des températures estivales.

— Par ici, je vous prie, déclara l’éclaireur.

Le cavalier opina du chef, adopta le trot, afin de réduire la distance. Le teint rosé, badigeonné d’une huile végétale hors de prix, il chevauchait un Andalou pur-sang au pelage tigré. Un chapeau melon recouvrait ses cheveux, des gants d’un noir de jais, ses mains. De sa veste en satin bleu dépassaient les boutons d’une belle chemise de corps. Tout autour de lui, son escorte, à savoir deux

membres de la garde Cruceoise accompagnée de leur capitaine : le dénommé Fabian Cansado. Ladrone trottaient en tête. Recommandé par Miguel Compar en personne, ce sexagénaire aux guenilles lacérées, à la barbe asymétrique, affichait les traits d'un mendiant. Il en était un de toute évidence, mais disposait, contre toute attente, de compétences tout à fait remarquables. Enrayé dans sa course par la présence d'un éboulement, le groupe s'était résolu à quitter la route. « Maigre contretemps », selon les termes du misérable qui, de mémoire, leur avait dégotté un nouvel itinéraire. Dès lors, ils avaient traversé les sous-bois (de véritables marais) puis les landes, sous une chaleur étouffante, avant d'atteindre un réseau de vieux sentiers inutilisés. Ils progressaient en lisière à présent. Les gardes taillaient la végétation afin de faciliter son transport.

Noble de naissance, titré de par les faits d'armes de feu son arrière-grand-oncle, Marco-Antonio de Acabar assumait la charge de directeur dans pas moins de trois antennes de l'Hôtel du Convoyeur, franchise archiconnue développée en territoire étranger. Une semaine auparavant, il avait trouvé, couchée sur ses dossiers, une missive cachetée, sans symbole ni signature :

Un ordre officieux du département d'outre-mer.

L'entreprise, depuis les révoltes ouvrières de 763, appartenait corps et âme à la société Medellín, qui l'avait sauvé de la faillite. Dès lors, ce type de courrier apparaissait régulièrement sur les bureaux des responsables. Elles juraient foi du respect des aînés, de la confiance portée en ses destinataires. Les mandats distribués requéraient le plus grand soin, la plus grande discrétion quant à leur exécution. Les uns vous recommandaient d'attester de la conformité de

telles cargaisons, d'autres vous priaient de jouer de vos relations, ou d'intercéder comme témoin dans divers procès. D'autres encore vous ordonnaient de vous rendre à l'étranger, afin de négocier quelques accords secrets avec la concurrence. En échange, l'entreprise vous rétribuait très largement, vous assurait de son soutien en cas de préjudice grave. Elle tenait parole, toujours.

Aujourd'hui, le département l'envoyait dans les massifs situés au sud-est de la petite Bourgade de Cruce. Là-bas, il rencontrerait un Orque, un mercenaire chargé de porter hors d'état de nuire la bande du célèbre Benedict Bolles. La lettre disait : « *Monsieur. Vous accompagnerez Mr le maire dans les dernières procédures contractées par la municipalité. En outre, vous dirigerez une entrevue exceptionnelle avec un intermédiaire engagé par celle-ci. Veillez à nous retourner sans délai, au dos de la présente missive, votre rapport quant au bon déroulé des événements.* »

Ils gravirent une côte abrupte, flanquée de ronces, d'orties et de chardons. Les gardes taillaient, sectionnaient la végétation. Fabian Cansado dispensait des directives. Bientôt surgirent sous leurs yeux les contours d'un maigre panache de fumée noire. Ils observèrent une pause, puis marchèrent, marchèrent encore, jusqu'à parvenir en lisière du plateau rocheux. En contrebas, au pied du canyon, se succédait un réseau de tunnels creusés, de cavités sculptées par l'érosion. On en discernait de toute taille, au sol comme surélevé, certaines à peine profondes, d'autres plongés dans les ténèbres. Un labyrinthe naturel. « Là ! » grogna Ladron, au détour d'un virage. « Nous y sommes presque, à présent ».

En amont, en une balafre obscène infligée au vaste ciel bleu,

le nuage se dressait au-dessus des montagnes.

— Cet Ikirau, demanda Marco-Antonio, aiguillant sa monture. « Comment s’y prend-il en de telles conditions ? Use-t-il de chiens, de furets peut-être, dans ces traques endiablées ?

— Je ne l’ai jamais vu en présence d’animaux domestiques, marmonna le capitaine Cruceois. » Mais il est pas du genre causant, vous savez, si bien que je ne m’avancerais sur quoi que ce soit. Me permettez-vous un conseil, monsieur ? Sauf votre respect.

— Faites, mon brave.

L’autre se renfrogna, décoiffa son morion, afin de profiter du vent frais. Il arborait l’uniforme complet, ainsi qu’une épée gainée sous un fourreau, le tout aux couleurs de la municipalité.

— Gaffe qu’il vous mente pas sur la marchandise. Des fraudeurs nés, ces engeances-là.

Un vieil arbre mort, une pente boueuse, en témoignage des dernières pluies. Ils longèrent la paroi rocheuse. Ici, le nuage décrivait des arabesques, remontait vers le ciel, en petites bouffées opaques. Enfin, ils dénichèrent une large ouverture, une brèche capable d’accueillir un fourgon. Des restes de branches, de troncs, de feuillages calcinés fumaient tout autour du boyau, lui-même noirci sur toute la hauteur. Le directeur étouffa une exclamation, suivi de Fabian Cansado et des deux gardes du corps, qui jurèrent de concert. La scène exhalait une odeur de chair brûlée, de cuir et de métal fondu. Une véritable infection.

« C’est ici », grommela Ladron, imperturbable.

Marco-Antonio démontra. Il épousseta le bas de son pantalon, réajusta sa veste et son chapeau. À l'intérieur, les ténèbres insondables, des bruits de succion, le brie de quelques objets singuliers. Il se redressa, bomba le torse.

— Je suis Marco-Antonio de Acabar, représentant des intérêts de Mr Comprar.

Aucune réponse. Piqué à vif, le locuteur gratifia d'un regard noir son escorte, plus particulièrement Felix Ladron qui, de son air pataud, s'avança au-devant des événements. Soudain, de petites percussions, suivi presque aussitôt d'un vacarme assourdissant. Il crut percevoir une fois, deux fois du mouvement, avant de constater la stupeur de ses associés. Cansado éructa un ordre de retraite, se saisit d'un geste de son arme de service. Le groupe recula jusqu'à piétiner les restes de l'incendie. Alors, dans l'embouchure se découvrit la silhouette massive, disproportionnée d'un Mancro. Ce dernier arborait pour seul vêtement une pièce de tissu plaquée sur la poitrine, un arc long tenu en bandoulière, ainsi qu'un carquois couché à l'horizontale. De sa crinière d'épines osseuses tintait un ensemble de bijoux, de breloques. Un sang noir et pâteux reluisait sur ses joues déchirées, gouttait le long de son torse nu, jusqu'à son entre-jambe, elle-même aussi lisse que la peau d'un bambin.

Il contempla la scène, glapit une série de petits cris aigus, tel un artisan dérangé en pleine besogne.

— Posez vos armes, chuchota Ladron, déboutonnant sa ceinture, « ne criez pas surtout, ne baissez pas les yeux. »

— Par le diable, il...

— Ne le provoquez pas, Fabian, le coupa Antonio. « Nous

n’aurions aucune chance d’en réchapper. (Il déglutit) Regardez. »

Déjà les contours d’une seconde, puis d’une troisième entité apparurent à leur tour. Ceux-ci piaillèrent de concert, honorèrent leurs invités d’une cacophonie pour le moins désagréable. Le directeur s’inclina à leur rencontre. La vue des Mancros ne l’effrayait point. Il croisait des Vaincus tous les jours, au cours de ses balades autour du domaine. Ses filles en raffolaient. L’idée même d’engager de telles créatures lui répugnait toutefois.

— Sincères salutations braves autochtones, lança-t-il, se redressant. « Mon nom est Marco-Antonio de Acabar. Je travaille avec votre chef. Vous comprenez notre langue n’est-ce pas ? »

Les discussions cessèrent parmi les poissons.

— Aanskir, Kakreen, tonna une voix, depuis les abords d’une grotte voisine. « Terugkeer, terugkeer ».

Les Mancros, dès lors, courbèrent poliment l’échine, puis se retirèrent parmi les ombres. De leurs dos massifs émergèrent alors, à la lumière du jour, trois hottes en bois sculpté. À l’intérieur de celles-ci s’entrechoquaient des monceaux de pieds, de jambes, des viscères et des crânes bosselés. Le tout suintait par tous les orifices, en une bouillie proprement abominable.

— Vous fatiguez pas, gronda le nouveau venu, « y bittent pas un broc aux langues humaines, sont pas pressés d’apprendre avec ça. (Il renifla) Vous bossez pour Medellín, je présume. »

Marco-Antonio, se retournant, jaugea de pied en cape le nouveau venu. Il nota la présence d’un plastron lamellaire recouvert de boue, d’une hache d’armes ainsi que d’une épée suspendue à sa

ceinture. Un défilé de petites cicatrices pavait la surface de sa peau. En outre, un épais bandage recouvrait la moitié supérieure de son cou. Une cuisante entaille infligée tout récemment.

Il portait du reste une pelle salie, ainsi qu'un baluchon.

— Monsieur Ikirau ? s'enquit-il, le bras tendu. « Je me présente, Marco-Antonio de Acabar, représentant des intérêts publics de la petite bourgade de Cruce. Je suis ici afin d'attester du bon déroulé de votre travail. »

— Un « De », s'esclaffa l'autre. (Il déplaça d'une épaule son chargement, déposa la pelle) « On a presque fini justement. Suivez-moi, qu'on règle ça en vitesse. »

Une fiole, un craquement sec, et la torche de son interlocuteur flamboya sous ses yeux. « liquide inflammable », songea Marco-Antonio qui, dès son entrée dans le boyau, recouvrit sa bouche et son nez à l'aide d'un mouchoir. Le souffle du vent propageait des odeurs de carcasses calcinées, d'excréments, de viscères avariés. Le directeur se détourna à la vue des os brisés, des visages tordus par la terreur, des bustes broyés, réduits à l'état de bouillie sanguinolente. Ici pendouillait la dépouille d'un jeune garçon, là, la cervelle pulvérisée d'un homme répandue aux quatre vents. Des monticules de chair informe reposaient le long des murs, leurs occupants liquéfiés, fondus dans leurs vêtements. Couinant, sursautant à tout bout de champ, Les Mancros fourrageaient parmi ceux-ci. Ils triaient, mâchouillaient les muscles et les tendons, afin d'en attester la qualité. L'un d'eux, gracile, pratiqua une incision sur la poitrine d'une petite fille, en purgea l'abdomen, savant d'installer le restant dans sa hotte. Les deux recrues vomirent leur déjeuner. Fabian Cansado,

rouge de honte, les taxa d'inaptes au service. Ladron s'arrêta à leurs niveaux, les décrivit, puis poursuivit son avancée.

« De bons camarades. »

— Je vous demande pardon ?

— Les poissons, reprit l'Orque, sans même se retourner. « Ils sont fiables, forts et courageux. Oh, ils ont leur p'tit caractère. Faut savoir leur parler, les respecter, selon leurs coutumes bien sûr, sauf si vous êtes du genre suicidaire. Ces quelques contraintes exceptées, ils connaissent bien la région, et se payent à la bidoche.

« Digne représentant de son espèce », pesta Marco-Antonio à part lui. Ce type était une brute épaisse, un boucher dépourvu de la moindre empathie. Il ne s'encomrait ni de chiens ni de furets, mais de tueurs avides de chairs humaines. Il n'éprouvait aucune gêne, aucune honte à la vue d'une telle alliance. Pire, il semblait se repaître de l'énergie de ces monstrueux acolytes. Ceux-ci, cependant, se disputaient les proies, rechignaient, vidaient les intestins, dans une cacophonie infernale. La loi, de nos jours encore, permettait les pires exactions sous couvert du mot « justice ».

— Pardonnez-moi, mais je ne partage pas votre avis.

Ils poursuivirent jusqu'au dispensaire où reposaient, disposés en ordre, les contours de silhouettes emmitouflées sous des couvertures. Son interlocuteur se délesta de son baluchon, s'assit à même le sol, en un râle appuyé.

Alors, il pointa de son énorme index un premier lot.

— Les lieutenants, grogna-t-il. « Au premier rang, Eva Derrocado. Là, Nathanaël Cazan, Galen Golpear et Julio Tener. Quatre sur

quatre. Tenez, utilisez ça. »

Son calepin en main, Marco-Antonio empoigna la torche, entreprit son inspection. Il examina les corps, compara les croquis, les corpulences, avec les informations obtenues au cours de son entrevue avec Miguel Comprar. Son escorte patientait aux quatre points cardinaux. Ikirau, lui, le fixait, son armure et ses deux pupilles brunes baignées dans la lumière du flambeau. Bientôt, le colosse interpella Ladron qui, sans un mot toujours, rallia sa position. Ils bavardaient lorsque l'administrateur se redressa.

— Bien. Brûlez-les une fois cet entretien terminé.

La discussion des deux acolytes cessa.

— Qu'en est-il du Commandant ? Asséna-t-il aussitôt, « le dénommé Benedict Bolles si je ne me trompe pas. »

Les piailleries des Mancros retentissaient en arrière-plan. L'Orque se releva et, non sans gratifier l'assistance d'un affreux reniflement, empoigna son ballot. Ce dernier vint s'écraser aux pieds des bottes du responsable, qui recula d'un pas. Il reprit d'une voix caverneuse : « Mort au combat, vaillant jusqu'au bout. »

Une odeur de viande avariée remonta à l'ouverture. Marco-Antonio, pourtant, entreprit de se saisir des quelques cheveux épars du malheureux. Sans succès. Le cœur au bord des lèvres, il tourna, tritura un long moment la toile avant d'en extirper un crâne ensanglanté. Il était intact. Un linge imbibé, serré à l'aide d'un nœud, recouvrait l'incision effectuée au col, engorgeant les coulés liquides. « Un soin tout particulier apporté à la cible principale ». L'identification, en effet, était de première nécessité. Son inspection révolue, il s'aperçut de la disparition de Felix Ladron.

— Tout est conforme, admit-il dans un souffle, ne laissant rien paraître de son incommodité. « Permettez-moi, au nom de Monsieur Comprar de vous... »

— Nous n'en avons pas terminé.

« Si si », eut-il bien rétorqué à son monstrueux locuteur, « Si, vraiment. J'en ai soupé de votre repoussant minois ». Il s'en abstint toutefois. Il était le digne représentant du géant Medellín, un émissaire émérite, reconnu pour ses services, son professionnalisme. Aussi se contenta-t-il de répondre : « Dites-moi. ».

Un tapage de tous les diables tonna dans ses oreilles. Il se détourna, en contempla la source, sans n'y percevoir que l'implacable noirceur des grottes. Là-bas, des cris, des suppliques perçaient dans la nuit. Quelqu'un piaillait, chouinait, sans discontinuer. Un impact, deux, puis le silence. Un léger frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Alors, Ladrón reparut à la lumière de la torche. Derrière lui, attaché par les poignets, titubait un jouvenceau à la chevelure de feu, à la peau racornie, sanglante. Dans son sillon traînaient des guenilles et des haillons. Ladrón le tira devant lui, le frappa du pied, l'écrasa, jusqu'à le forcer à s'incliner.

— Un cadeau pour vos employeurs, preuve de ma bonne conduite, pesta le colosse défiguré. (Il cracha, renifla de nouveau) Il parlera. On vous l'a mitonné bien comme il faut.

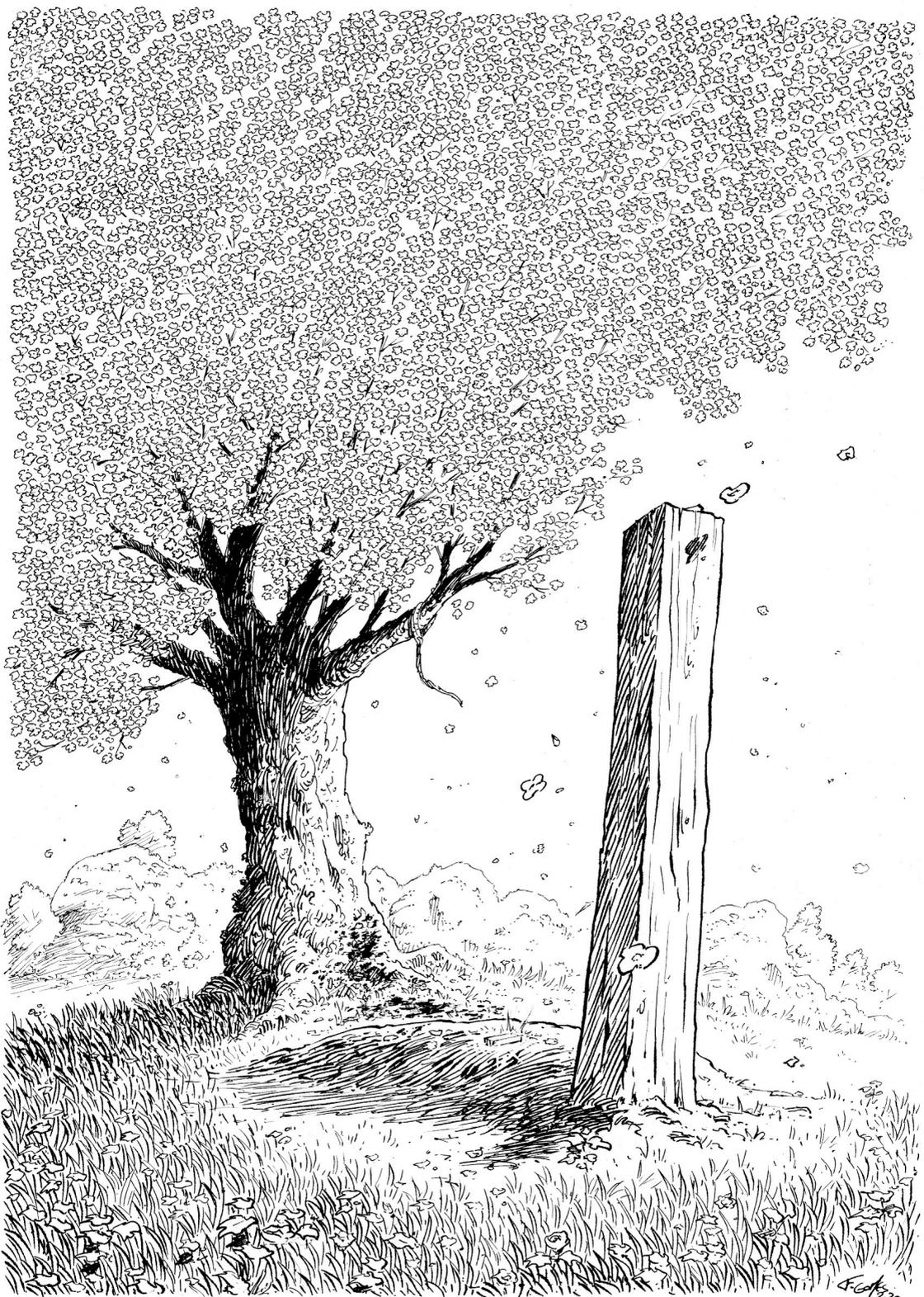
— Je ne comprends pas.

— Eux comprendront, vous en faites pas. Vous ajouterez dans vot'rapport qu'il fait partie du groupe de Basile Loco. Il sait pour le magot. Il pourra vous dire dans quelle main le récupérer. Maintenant, partez, j'ai du travail.

Marco-Antonio de Acabar échangea avec son interlocuteur les usages en vigueur, s'en retourna d'un trait, escorté de ses hommes et du captif. Il ne rencontra aucune difficulté durant son périple, renvoya le soir même, depuis son bureau, la fameuse missive cachetée. Il s'esclaffa à la seule pensée de la surprise reversée au demi-géant : trois des chambres de son hôtel avaient brûlé au cours de la descente organisée du mercenaire. Les boiseries s'en trouvaient roussi, tout comme les plafonds, les tapisseries et le mobilier. Cet Ikirau pouvait bien jouir des primes.

Mais que resterait-il de la somme perçue, une fois les coûts des réparations dûment déduits ?

Fin.



F. G. 1920